

City of Westminster.

PUBLIC LIBRARIES.

Please take every reasonable care of this book. Protect it from rain. Keep it clean. Do not turn down leaves. Do not expose it to heat.

Borrowers will be held responsible for any damage or loss.

If you change your address or lose your ticket please inform the Librarian at once. Borrowers are responsible for any books borrowed on their tickets, which are not tra

Borrowers may renew
for other readers, on appl
by post or telephone.

Borrowers may use th
Westminster Public Librar

Infectious Disease. If in
out in your house do not re
inform the Librarian. Borro
or knowingly permitting the b
are liable to a penalty of £5.



RABELAIS

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

Victor Cousin, par M. Jules Simon.
Madame de Sévigné, par M. Gaston Boissier.
Montesquieu, par M. Albert Sorel.
George Sand, par M. E. Caro.
Turgot, par M. Léon Say.
Thiers, par M. P. de Rémusat.
D'Alembert, par M. Joseph Bertrand.
Vauvenargues, par M. Maurice Paléologue.
Madame de Staël, par M. Albert Sorel.
Théophile Gautier, par M. Maxime du Camp.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine.
Madame de La Fayette, par M. le comte d'Haussonville.
Mirabeau, par M. Edmond Rousse.
Rutebeuf, par M. Clédat.
Stendhal, par M. Édouard Rod.
Alfred de Vigny, par M. Maurice Paléologue.
Boileau, par M. G. Lanson.
Chateaubriand, par M. de Lescure.
Fénelon, par M. Paul Janet.
Saint-Simon, par M. Gaston Boissier.
Rabelais, par M. René Millet.
J.-J. Rousseau, par M. Arthur Chuquet.
Lesage, par M. Eugène Lintilhac.
Descartes, par M. Alfred Fouillée.
Victor Hugo, par M. Léopold Mabilleau.
Alfred de Musset, par M. Arvède Barine.
Joseph de Maistre, par M. Georges Cogordan.
Froissart, par Mme Mary Darmesteter.
Diderot, par M. Joseph Reinach.
Guizot, par M. A. Bardoux.
Montaigne, par M. Paul Stapfer.
La Rochefoucauld, par M. J. Bourdeau.
Lacordaire, par M. le comte d'Haussonville.
Royer-Collard, par M. E. Spuller.
La Fontaine, par M. Georges Lafenestre.
Malherbe, par M. le duc de Broglie.
Beaumarchais, par M. André Hallays.
Marivaux, par M. Gaston Deschamps.
Racine, par M. Gustave Larroumet.
Mérimée, par M. Augustin Filon.
Corneille, par M. Gustave Lanson.
Flaubert, par M. Émile Faguet.
Bossuet, par M. Alfred Rébelliau.
Pascal, par M. Émile Boutroux.
François Villon, par M. G. Paris.
Alexandre Dumas père, par M. Hippolyte Parigot.
André Chénier, par M. Em. Faguet.
La Bruyère, par M. Paul Morillot.
Fontenelle, par M. Laborde-Milaà.
Calvin, par M. Bossert.
Voltaire, par M. G. Lanson.
Molière, par M. G. Lafenestre.
Agrippa d'Aubigné, par M. S. Rocheblave.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure. . . . . 2 fr.

570-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P1-11.





RABELAIS

REPRODUCTION DU PORTRAIT

conservé à la Bibliothèque de Genève

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

RABELAIS



PAR

RENÉ MILLET

TROISIÈME ÉDITION REVUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911



WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

RABELAIS

CHAPITRE I

L'HOMME

I

On connaît mal ce doux pays justement nommé le Jardin de la France, lorsqu'on se contente de suivre la grande route nationale, c'est-à-dire la vallée de la Loire, et de visiter au passage les cités vénérables de Blois, Tours et Angers. Il faut quitter les bords du grand fleuve et remonter les vallées tributaires, celles du Cher, de l'Indre et surtout celle de la Vienne. Là, dans des coins plantureux et frais, le charme de notre vieille histoire se marie à l'éternelle jeunesse de la terre. Chaque tournant de route disparaît derrière les dômes opulents des « noyers grolliers », secouant leurs saines odeurs sur la tête des passants. Des champs cultivés avec amour et semés d'arbres fruitiers, cuisent doucement sous un soleil coupé d'ombres, et vers le soir, avec la

fraîcheur, exhalent tous les parfums de la création, ceux de l'étable et ceux du grenier, des sainfoins et des froments, des fleurs et des fruits, sans parler de l'odeur du vin nouveau, qui vous grise en automne; et toute cette haleine d'une terre généreuse, élégante à ses heures, semble flotter autour de vous, s'attarder dans les brumes de la rivière, et prendre encore je ne sais quelle saveur piquante, en séjournant sur les coteaux rocailleux que les chèvres visitent, ou le long des grottes naturelles, embroussaillées de vignes folles et de lierre. Alors, vous aurez bien peu de chance si votre oreille n'est pas bercée par la cantilène des femmes du pays, par la chanson d'un bouvier répercutée de colline en colline, par les cris d'enfants qui résonnent dans les ravins avec une netteté cristalline, par les appels des vachères qu'on voit courir dans les prés, leur tablier blanc jeté sur leurs épaules. Vous serez bien à plaindre si vous ne rencontrez pas quelque braconnier de rivière, au langage aussi imprévu que les remous de la Vienne, tantôt limoneux et lourd, tantôt vif et sifflant comme l'eau sur les cailloux, jamais monotone, mais reflétant, dans ses mots pittoresques, une foule de choses amusantes, des saulaies, des moulins ventrus, des bouts de ciel et des fumées de cabaret. Avec lui, vous apprendrez l'art de flâner, en regardant l'eau courir sous le feuillage épais des aunes, les prairies scintiller toutes blanches de rosée, les peupliers frissonner dans l'air du matin, et le flotteur de votre ligne danser au soleil, entre les berges de sable; à moins que vous n'aimiez mieux grimper sur la colline, traverser,

par un chaud après-midi, le silence bourdonnant des grands chênes, et vous asseoir à la lisière des bois, devant quelque avenue de ferme, bordée de pommiers noueux, dont la ligne droite coupe les horizons bleuâtres des plaines fromentales.

Telle est cette Touraine, qu'il est difficile de connaître sans l'aimer, je dirais presque en amoureux, car la fantaisie et le rêve y coudoient le travail, la vigne y pousse au bord des sillons réguliers, le silence des bois y repose des bruits de la vallée; le goût du terroir y pénètre jusqu'à notre âme par mille chemins, éveille dans notre cervelle mille pensées joyeuses ou doucement extravagantes, d'une verve inépuisable comme le sol lui-même.

Cela ne veut pas dire que tout le monde y naît poète, ni que la bénigne influence échauffe également tous les cœurs. Le sévère Descartes, fils de ce même sol, et dont la statue morose domine aujourd'hui Tours la sensuelle, protesterait contre cette tyrannie de la matière. Un homme qui révoque en doute l'existence de son corps n'a pas dû flâner le long des rivières nonchalantes. Mais que d'autres génies diversement féconds le pays de Loire n'a-t-il pas enfantés, depuis Ronsard jusqu'à Balzac! Que de libres esprits, d'autant mieux marqués de l'empreinte locale, qu'ils sont entrés plus avant dans l'intimité des hommes et des choses! « Messieurs, dit P.-L. Courier, je suis Tourangeau... », et ce début donne à tout son discours je ne sais quelle saveur de bonhomie railleuse.

Or, le plus vigoureux nourrisson de ce vigoureux terroir, c'est à coup sûr François Rabelais, dont on

a comparé l'impudeur saine et robuste à celle d'un gros bébé nu. Il naquit à Chinon, « ville insigne, voire la première du monde », comme il le dit dans son âge mûr, avec une gaieté sous laquelle on sent percer l'attendrissement. « Plût à la digne vertu de Dieu, dit Panurge, qu'à heure présente je fusse dedans le clos de Seuillé, ou chez Innocent le pâtissier, devant la cave peinte à Chinon.... » — « J'y ai bu maint verre de vin frais », dit-il ailleurs. Le cabaret de la cave peinte n'existe plus. Mais on boit toujours à Chinon un délicieux vin frais, un peu vert, qui sent la fraise et la framboise. Dans les longues étapes de la guerre, les gars de Touraine chantaient :

Des fraises, des framboises,
Quel bon vin j'avions bu!

Le reste de la chanson ne pourrait être transcrit que par Rabelais lui-même : ni les goûts ni les mœurs n'ont beaucoup changé là-bas.

Suivant la tradition, François Rabelais naquit dans les dernières années du xve siècle, d'une famille plus que modeste, et le dernier de cinq enfants. Son père possédait un beau clos de vigne à la Devinière, près de Seuillé. On y récoltait d'excellent « vin pineau ». Ce que faisait ce père, on l'ignore. Peut-être rien. Ils ne sont pas rares encore, les petits propriétaires tourangeaux qui vivent du produit d'une vigne et de quelques arpents de prairie. Quand il leur naît un enfant, ils en sont quittes pour planter, le long des prés, une rangée de peupliers; puis, les mains dans les poches, ils regardent

pousser l'enfant et les arbres. C'est un fait connu que chaque peuplier, même en notre âge de fer, gagne tout seul un franc par an. Lorsque le fils ou la fille atteint sa majorité, on coupe les arbres, et voilà la dot. Le reste du temps, le père de famille s'en va voir sa vigne, ou bien cultive ses légumes, en gros sabots, le matin; le soir, Rabelais lui-même nous montre la silhouette familière du bonhomme, qui, « après souper, se chauffe à un beau, clair et grand feu, et attendant griller des châtaignes, écrit au foyer avec un bâton brûlé d'un bout, dont on escharbotte le feu, faisant à sa femme et famille de beaux contes du temps jadis ». Quant à l'éducation du marmot, vous en trouverez le détail dans « l'adolescence de Gargantua ». Elle consiste principalement à se vautrer par les fanges, se *mascarer* le nez, se *chauffourrer* le visage, *acculer* ses souliers, bâiller souvent aux mouches, et courir volontiers après les *parpaillons*. C'est ainsi que le jeune François « fut nourri et institué en toute discipline convenante, par le commandement de son père; et celluy temps passa comme les petits enfants du pays », et comme ils le passent encore, certainement.

Rabelais a fort peu parlé de lui-même, encore moins de sa famille. En revanche, il a jeté à pleines mains, dans son livre touffu, ses impressions d'enfance et de jeunesse. D'abord, les noms des moindres villages du Chinonais reviennent à chaque instant sous sa plume. Seuillé, Lerné, la Roche-Clermaud, Cande, Montsoreau, ces modestes bourgades, grâce à lui fameuses, mesurent les enjambées de ses géants. Elles figurent dans l'énumération formidable des

villes qui défrayent l'armée de Grandgousier. Toute une épopée grotesque tient dans ce royaume de Lilliput. Rabelais s'est même donné le plaisir de livrer de grandes batailles près de ces lieux familiers qui éveillent, dans la mémoire de l'homme fait, le souvenir des escapades de l'écolier : le pont de la Nonnain, le pressoir Billard, le bois et le gué de Vede, tel est le terrain stratégique où s'accomplit plus d'une « déconfite gigantale ».

Mais ce n'est pas seulement par la mémoire tenace des lieux, ni même par le goût de terroir si prononcé, le parler gras, les enfilades de proverbes tourangeaux, que Rabelais se montre fidèle à son berceau natal. Il trace à chaque pas de délicieux tableaux dont l'empreinte date évidemment de ces années obscures où l'horizon finissait pour lui à la banlieue de Chinon. Bergers qui gardent les vignes et empêchent les étourneaux de manger le raisin ; — métayers qui *challent* les noix et qui accourent avec leurs grandes gaules ; — déjeuners en plein air, de raisins avec *fouace* fraîche (gâteau du pays), mêmement des raisins *pineaux*, des *fiers*, des *muscadeaux*, de la *bicane* ; — puis les après-dîners où les gens s'en vont « pêle-mêle à la Saulsaye, et là, sur l'herbe drue, dansent au son des joyeux flageollets et douces cornemuses, tant baudement que c'est passe-temps céleste les voir ainsi soi rigouller », — vingt autres scènes prises sur le vif déroulent sous nos yeux l'existence du bon pays de Touraine. N'est-ce point une note prise dans les promenades du jouvenceau, que cette idylle réaliste, du « palefrenier d'un gentilhomme, un mois d'avril, qui promène un

matin ses grands chevaux parmi les guérets, là rencontra une gaie bergère laquelle

> A l'ombre d'un buissonnet,
> Ses brebiettes gardait »?

N'a-t-il pas vu de ses yeux la chaumière de la femme de Panzoust, « mal bâtie, mal meublée, toute enfumée..., à la croupe d'une montagne, sous un grand et ample châtaignier », et la vieille sorcière, qui fait « un potage de choux verts, avec une couane de lard jaune et un vieil savorados » (os de bœuf), et lorsqu'on lui demande la bonne aventure, reste « quelque temps en silence, pensive et rechignant des dents »?

Il faudrait relever cent autres traits de mœurs rustiques ou locales que Rabelais n'a pu saisir que dans sa prime jeunesse, car depuis lors les hasards de sa vie errante l'éloignèrent presque toujours de la Touraine. Je rappellerai seulement l'intérieur d'un gentilhomme campagnard et guerrier, le seigneur de Basché. Celui-là nous donne une date, car il nous est dépeint revenant de combattre pour le duc de Ferrare contre Jules II, en 1510. Rabelais pouvait avoir à cette époque dix-huit ou vingt ans. Il fut certainement frappé par ce type d'homme « courageux, vertueux, magnanime, chevalereux.... déjeunant avec ses gens (comme il était humain et débonnaire) », appelant auprès de lui « son boulanger, nommé Loir, et sa femme; ensemble le curé de sa paroisse, nommé Oudart, qui le servait de sommelier, *comme lors était la coutume en France* », ou bien prenant la collation « sous la treille de son jardin

secret », avec « sa femme, ses demoiselles et tous ses gens ».

II

Voilà pour le pays; mais l'époque avait aussi son caractère bien tranché.

Transportons-nous par la pensée, vers 1510 ou 1515, dans cette ville de Chinon, si chère au cœur de Rabelais. Il est facile de la reconstruire, tant la carcasse en est encore intacte. On n'a qu'à relever les grosses tours du château royal, en coiffant chacune d'elles d'un chapeau pointu, sur lequel grince une girouette. Cette forteresse féodale est alors assez morne : les princes ne l'aiment pas, car elle leur rappelle le souvenir des humiliations de la guerre anglaise. Plus bas, au pied des vieilles tours, on aperçoit les toits de la ville, pressés entre les remparts comme un troupeau dans un parc. Là-haut règne un silence solennel; mais là-bas, dans le dédale des rues semblables à des ruelles, grouille une vie intense. Tout un bourdonnement joyeux de voix, de cris, de bruits d'enclumes et de charrois, monte et flotte dans l'épaisse fumée qui sort des longues cheminées. Nous entrons dans la ville; et si nous pouvons surmonter l'odeur qui nous prend à la gorge; si nous ne craignons pas d'enjamber des tas de fumier, de heurter des animaux domestiques vautrés dans la fange; si nous parvenons à fendre la foule qui assiège les rôtisseries en plein vent, mille détails imprévus et gracieux nous arrêtent :

les pignons ornés de figurines et formant saillie sur le renfoncement des boutiques, tandis que de larges enseignes se croisent et se balancent à travers la rue; les tourelles, les encorbellements, les pendentifs, les portes basses et sculptées, fleuronnées comme des portails d'église en miniature, les niches avec des statues de la Vierge sous une dentelle de pierre; chaque maison d'artisan parée des attributs de son métier; partout des idées malicieuses ou profondes, des caricatures, des symboles inscrits par le ciseau dans le relief apparent des charpentes; par-ci par-là, un hôtel armorié, de tournure noble, — enfin tout un décor que le crayon de nos artistes a ressuscité maintes fois.

Nous appelons cela, fort improprement, le moyen âge : c'est au contraire une renaissance toute française, la flore encore grossière, mais plantureuse qui a couvert le sol national dès le règne de Charles VII, aussitôt après l'expulsion des Anglais. A l'ombre du pouvoir royal et dans l'enceinte fortifiée des villes, la verve gauloise, comprimée par la guerre de Cent Ans, éclatait en saillies imprévues, déridait les sombres édifices du XIVe siècle, remplaçait les meurtrières louches par les larges baies des fenêtres à croisillons de pierre : noble et joyeuse fantaisie de la France reprenant possession d'elle-même, cueillant à pleines mains, sur les murs de nos vieilles cathédrales, les idées, les arabesques et les fleurons pour les jeter à profusion sur les façades des plus humbles logis, sans système, sans influence étrangère, selon le caprice des mains naïves, habituées à travailler pour l'église, et qui retombaient

sans cesse dans l'ogive et dans l'arceau, de même que la prière se mêlait sur les lèvres aux plaisanteries profanes. Telle on voit encore cette maison de Jacques Cœur, à Bourges, avec son balcon ajouré comme une rampe d'église et brusquement interrompu par une figure narquoise qui entr'ouvre un volet. Un hymne traversé par un éclat de rire, c'est le génie de la race; mais elle avait de plus à cette époque un don qu'elle a troqué plus tard contre des beautés plus académiques : à savoir l'invention copieuse et large, le plaisir de créer comme en se jouant, le coup de pouce amusant, qui redresse au passage la courbe renfrognée d'une vieille porte, chiffonne une feuille d'acanthe sur un rinceau délicat, tord la bouche d'un gros moine gourmand, ou transforme le diable en piteux croquemitaine.

Tel est le milieu dans lequel a grandi Rabelais. Notez que la sève nationale ne s'épanouissait nulle part aussi bien qu'en Touraine, parce que cette province, ayant peu souffert du fléau de l'invasion, avait refleuri la première. De plus, elle était restée le séjour favori des rois. S'ils se dégoûtaient d'une résidence, ils en bâtissaient une autre à côté. Les Valois ne s'éloignèrent jamais volontiers, ni pour très longtemps de ce terrain de prédilection. Si le Chinon de Charles VII ou le Plessis de Louis XI, avec leurs fossés et leurs courtines, étaient envahis par le lierre, on travaillait au palais de Blois, et Chambord allait naître. Le roi n'était donc jamais bien loin : tantôt sur le chemin d'Amboise, pour visiter la duchesse d'Angoulême, tantôt à Blois pour surveiller ses constructions. Certainement les gamins

de Chinon le virent souvent passer, lorsqu'il revenait de ses chevauchées d'Italie.

Or jamais peut-être, si ce n'est au temps de saint Louis, la royauté ne se montra plus accessible. C'est un âge critique de la monarchie : à peine sortie des épreuves du xvᵉ siècle, elle était encore tout près du cœur de la nation qui l'avait aidée à chasser l'Anglais et à maîtriser les grands vassaux. Déjà, il est vrai, l'enivrement de la conquête, le travail patient des légistes et les souvenirs de l'antiquité lui mettaient au front l'auréole du pouvoir absolu. Le ciseau complaisant des sculpteurs italiens faisait du roi populaire un assez pauvre empereur romain : la cuirasse de César n'allait guère avec ces cheveux tombants, ce masque lourd et cette lèvre épaisse. Le roi du peuple aurait pu répéter, devant cette effigie menteuse, le mot de l'empereur mourant : Je me sens devenir un dieu! — Mais l'apothéose était inachevée. Le souverain n'était point encore l'hôte fastueux de Chambord ou de Fontainebleau, séparé de son peuple par une armée de courtisans. Peut-être l'instinct national sentait-il vaguement que les formes patriarcales de l'ancienne monarchie disparaîtraient avec Louis XII, quand il lui décernait le beau nom de père du peuple. En tous cas, la préférence des petits et des humbles n'était pas douteuse; et Rabelais, fidèle aux impressions de sa jeunesse, ne devait jamais apercevoir son roi que sous cette forme à la fois majestueuse et débonnaire. La petite scène familière et touchante où Grandgousier interroge des pèlerins et leur donne de si sages conseils pourrait être placée dans les envi-

rons d'Amboise. Il est facile de se figurer le roi Louis arrêtant au passage une troupe de ces porte-coquilles et leur demandant d'où ils viennent : « Seigneur, je suis de Saint-Genou en Berry; cettuy-ci est de Paluau; cettuy-ci de Onzay.... Nous venons de Saint-Sébastien près de Nantes et nous en retournons par nos petites journées. » Quand le roi les a fait bien boire et bien manger : « Allez, mes amis, leur dit-il. Dorénavant ne soyez faciles à ces otieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vocation, instruisez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. » Oui, c'était bien, comme dit Rabelais, le meilleur grand petit bonhommet qui fût au monde.

Si la Touraine reflétait fidèlement l'esprit et les mœurs de l'ancienne France, on y voyait alors de grandes nouveautés qui devaient frapper les yeux bien ouverts de maître François. C'était d'abord l'éveil des campagnes . moroses encore au siècle précédent, sous la garde trop souvent menaçante des donjons rébarbatifs, elles commençaient à sourire dans ces années de bien-être et de sécurité. Les fiers châteaux eux-mêmes s'humanisaient. Ils avaient d'abord accueilli, mais caché dans leurs flancs les premières grâces de la Renaissance : de loin, on n'apercevait qu'une masse sombre, dessinant sur le ciel le profil de ses créneaux; de près, quand on passait la poterne, les voussures blasonnées, peintes à fresque, la courbe plus savante des escaliers à pans coupés, les nervures délicates, le manteau sculpté des vastes cheminées trahissaient des besoins d'élégance. Dans les premières années

du XVIe siècle, toute cette gaieté longtemps contenue débordait au dehors. Les grosses murailles n'étaient plus de force à la renfermer. C'était un véritable renouveau : une poussée de fraîcheur, de jeunesse et de grâce faisait éclater partout l'enceinte des remparts, comme la feuille nouvelle brise la gaine de son bourgeon. Quelques donjons descendaient de leurs collines, et s'installaient au bord du fleuve ou dans le fleuve même, comme à Chenonceaux. D'autres se renouvelaient sur place, et rejetant l'antique harnois de guerre, désormais trop pesant, ne gardaient sur leur costume de cour, comme Chaumont ou Langeais, qu'une armure damasquinée. On voyait monter un beau matin, derrière les rideaux de peupliers de la Vienne ou du Cher, un château tout blanc, tout pimpant, ouvrant ses fenêtres, allongeant ses longues cheminées à caissons et à losanges, mariant ingénieusement la brique et la pierre tendre du pays, se mettant à l'aise, s'étirant au soleil, rejetant chaque jour quelque pièce inutile de son ancienne carapace, étalant au grand air les trésors cachés dans son sein. Pour hâter cette œuvre d'éclosion, de temps en temps une grande brise d'Italie, soufflant par la brèche que nos armées venaient d'ouvrir à travers les Alpes, passait, toute chargée de rayons et de parfums, sur le sol de la riche Touraine. Déjà cet éclat de l'antiquité retrouvée éblouissait les yeux, et faisait naître un injuste dédain pour les fantaisies tumultueuses et puissantes du génie national. Déjà le cintre pur de l'arche romaine annonçait le règne futur de l'esprit classique. On peut le voir à Saint-Denis, devant le tombeau de Louis XII :

chaque figure symbolique est assise sous un petit arc de triomphe. Mais à cette époque ambiguë rien n'était définitif, et les principes nouveaux contractaient des alliances fécondes avec l'art naïf de nos pères. On simplifiait, on élaguait, on était amoureux d'équilibre, mais en même temps on ne renonçait ni à la couleur, ni au mouvement, ni au détail pittoresque. Sur l'épure de Vitruve ou de Palladio, la gaieté nationale promenait une délicieuse arabesque. Tel ce portique du château de Gaillon, qui forme aujourd'hui comme les propylées de notre École des beaux-arts : reste fragile et charmant d'un art bien français où les médaillons, les chapiteaux, les galeries du XVIe siècle se marient aux pendentifs et aux ciselures capricieuses de l'âge précédent.

Lorsqu'on lit Rabelais, on ne doit jamais perdre de vue le tableau de la France tracé par Claude de Seyssel ; il explique l'abbaye de Thélème comme l'histoire explique la légende : « On voit généralement par tout le royaume, dit ce contemporain de Louis XII, bâtir grands édifices tant publics que privés ; et tout pleins de dorures, non par les planchers tant seulement et les murailles qui sont par le dedans, mais les couvertes, les toits, les tours et images qui sont par le dehors. Et si sont les maisons meublées de toutes choses trop plus somptueusement que jamais ne furent », etc.

Quelle splendide aurore d'un siècle par moments si sombre ! Tout, alors, semblait facile ; la royauté entraînait à des conquêtes brillantes une noblesse disciplinée : « Il n'y a, dit Montluc, prince au monde qui ait la noblesse plus volontaire que la nôtre : un

petit souris de son maître échauffe les plus refroidis. Sans crainte de changer prés, vignes et moulins en chevaux et armes, on va mourir au lit que nous appelons le lit d'honneur. » Pendant que cette turbulente chevalerie dépensait sa fougue au dehors, le pays du moins respirait. Les illusions généreuses étaient permises. On se flattait de tout concilier, la conquête et l'esprit chevaleresque, la guerre et l'humanité, les droits de la couronne et les prétentions des nobles, l'antiquité classique et la tradition nationale, la philosophie et la foi, l'orthodoxie religieuse et la liberté de penser. Nul âge ne fut moins exclusif, et jamais, en France, les esprits ne furent aussi près de tout comprendre.

Heureux ceux qui naissent sous une bonne étoile, c'est-à-dire qui commencent la vie par des impressions de confiance et de sérénité! Ce fut le cas de Rabelais. De là son optimisme, source inépuisable de bienveillance et de gaieté. Plus tard il connut les déboires et les désillusions; mais la bonne humeur reprenait toujours le dessus. « Encore un petit effort, semble-t-il dire; encore quelques broussailles à couper : voici enfin la lumière! » Il paraissait impossible à ce Tourangeau que le siècle, après avoir si bien débuté, retombât dans la triple sottise des querelles de moines, de procureurs et de pédants. C'est le secret de cette « foi profonde » qui devait le soutenir jusqu'au bout de sa carrière, c'est-à-dire jusqu'à la veille des guerres de religion, et résister à l'ineptie de l'enseignement traditionnel, au régime étouffant du monastère, et, dans son âge mûr, aux dégoûts d'une condition subalterne.

III

Rabelais fit ses premières études à Seuillé, c'est-à-dire à deux pas du pressoir paternel; puis, un peu plus tard, au couvent de la Baumette, près d'Angers. Ce qu'était au juste ce couvent, et si les écuries s'y trouvaient au grenier, comme le ferait croire un passage de Gargantua, cela me paraît indifférent. Quant à la manière dont on y formait les écoliers, Rabelais lui-même a pris soin de nous le dire. N'ayant jamais fait pour son compte métier de pédagogue, il n'a pu retrouver que dans ses souvenirs de collège les figures pédantes de maître Thubal Holoferne, et de cet « autre vieux tousseux, nommé maître Jobelin Bridé ». Il faut donc se représenter les étudiants de la Baumette, portant leur « gros écritoire » à la ceinture, avec un « galimard » pour mettre les plumes, et passant de longues heures sur le *Donat*, le *Facet*, *Theodolet*, *Alanus in parabolis*, puis avalant ensuite pêle-mêle « le *Quid est,* le *Supplementum, Marmotret*, *de moribus in mensa servandis*, *Seneca de quatuor virtutibus cardinalibus*..., et *dormi secure* pour les fêtes »; amas informe de grammaires indigestes, de niaiseries et de prétendus catéchismes où les maximes de la civilité puérile et honnête se confondaient presque avec les articles de la foi. Il est probable qu'on y joignait l'explication hâtive de quelques auteurs latins, récemment remis en honneur, mais en les traitant d'après les procédés de la scolastique, c'est-à-dire en s'attachant moins au fond qu'à la forme.

Michelet dépeint admirablement cet état d'esprit, pendant les années de transition du xve au xvie siècle. La découverte de l'antiquité donna d'abord le vertige. « L'esprit humain, étourdi, ahuri, au lieu de choisir, restait immobile et ne prenait rien. » J'ai sous les yeux le type parfait d'une éducation de cette époque, tracé par un apologiste de l'enseignement de l'Église avant la Réforme [1]. « Jean Eck, dit-il, né en 1486, parcourut le cours complet des classiques latins entre sa neuvième et sa douzième année.... » On s'imagine avec quel profit. On rencontre, parmi les auteurs expliqués, à côté d'Esope, de Térence et de Virgile, une comédie d'Arétin, une élégie de Garin de Vérone, les lettres de Gasparin, un hymne de Gerson en l'honneur de saint Joseph, deux ouvrages de Boèce, le prologue de saint Jérôme sur la Bible, et ce même traité des quatre vertus cardinales du Sénèque moderne, c'est-à-dire de l'évêque Martin, sur lequel pâlissait le jeune Gargantua. Ledit Jean Eck, à cet âge tendre, recevait des leçons de jurisprudence, de philosophie, et lisait les pères de l'Église. « On m'exerçait, a-t-il raconté lui-même, sur les cinq traités de dialectique de Pierre d'Espagne. Après le repas, je lisais à mon oncle les livres de Moïse, les livres historiques de l'Ancien Testament..., le livre d'Augustin d'Ancône sur la puissance de l'Église et une introduction à l'étude du droit. J'appris par cœur par ordre alphabétique les quatre chapitres du troisième livre des décrétales.... » L'élève de Thubal Holoferne était

1. *L'Allemagne et la Réforme*, par Jean Janssen, Paris, Plon, 1887, t. I, p. 48 et suiv.

encore plus fort, car ayant appris le traité de Jean de Garlande *de modis significandi*, « il le rendait par cœur à revers. Et prouvait sur ses doigts, à sa mère, que *de modis significandi non erat scientia.* » Ainsi préparé, Jean Eck, à peine âgé de treize ans, prend ses grades à l'université de Heidelberg, et deux ans plus tard, à Tubingen, il reçoit la dignité de maître ès arts. Ceux qui avaient, comme lui, un estomac robuste s'en tiraient, non sans perdre, chemin faisant, une bonne dose d'originalité. Mais, quoique le docteur Janssen nous assure que de pareils exemples de précocité n'étaient pas rares, je pense, avec Rabelais, que la plupart des écoliers en devenaient « fous, niais, resveux et rassotés » ; que cette « sapience » acquise à la hâte et sans discernement « abâtardissait les bons et nobles esprits et corrompait toute fleur de jeunesse ».

Rabelais était au nombre des estomacs robustes qui peuvent supporter, sans faiblir, la pâture intellectuelle la plus indigeste. Il en garda toute sa vie une rancune profonde contre la routine de l'école; mais comme l'esprit ne se défait point aisément des premières empreintes reçues, il devait apporter plus tard, dans son amour des bonnes lettres, beaucoup du fatras de l'âge précédent. Tout le monde sait ce qu'il advint du jeune Pantagruel, qu'on avait lié à son berceau avec des chaînes de fer : « il essaya de rompre les chaînes avec les bras ; mais il ne put, car elles étaient trop fortes : alors avec grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'échine ainsi lié, comme une tortue qui monte contre une muraille; et à le voir, semblait que ce fût une grande carracque

de cinq cents tonneaux qui fût debout ». De même Rabelais, ce joyeux géant, ne put jamais secouer complètement les chaînes de fer de la scolastique : mais d'un puissant coup de reins il retrouva l'usage de ses jambes, et porta légèrement sur ses fortes épaules le poids des énumérations fastidieuses, des allégories pédantes et des raisonnements cornus.

Le profit le plus clair qu'il tira de son séjour à la Baumette, ce fut d'étendre son horizon et de se faire des amis. Angers était alors un grand carrefour national entre des provinces très diverses. Il y venait des étudiants de Touraine, de Bretagne, du Poitou, de la Vendée, sans parler des Angevins eux-mêmes, dont la douceur proverbiale semblait fondre toutes les nuances, depuis la ténacité bretonne jusqu'à la bonne humeur tourangelle. Les distinctions sociales s'atténuaient, comme il est toujours arrivé dans nos grands centres d'études. A la Baumette, Rabelais n'était plus le fils peu fortuné d'un apothicaire ou d'un vigneron, tenu à distance par les nobles de sa petite ville : il était le compagnon, presque l'égal de ses camarades les plus titrés, d'un Geoffroy d'Estissac, le futur évêque de Maillezais, de ces illustres du Bellay, descendants des croisés, qui ne pensaient pas déroger en s'asseyant sur le même banc que l'enfant des rues de Chinon. Ces amitiés lui demeurèrent fidèles. Des relations simples et dignes s'établirent, malgré la différence des rangs. Ses anciens condisciples, devenus ses protecteurs, portaient, jusque dans l'exercice de leur patronage, une sorte de respect pour le mérite personnel qui doit tout à lui-même. Le caractère du courtisan, fait de

morgue pour les inférieurs et de platitude devant le pouvoir, n'avait point encore gâté cette belle et bonne noblesse, amoureuse des œuvres de l'esprit. Ni les grands seigneurs, ni les hauts magistrats ne connaissaient encore cet esprit de caste, défenseur d'autant plus jaloux des barrières sociales que les barrières politiques deviennent plus fragiles.

Ce qu'il advint de l'écolier, quand il rentra au logis paternel, on le devine aisément. A défaut de vraie science, il avait pris, à la Baumette, des goûts au-dessus de sa condition. Il ne pouvait être ni vigneron, ni même apothicaire : on en fit un moine. Il nous a dit avec amertume quelles causes engendrent ces oiseaux de passage qu'on nomme les « clergaux ». C'est d'abord le trop grand nombre d'enfants, « soit mâles, soit femelles, de sorte que, qui à tous ferait part de l'héritage, la maison serait dissipée. C'est l'occasion pourquoi les parents s'en déchargent.... Plus grand nombre nous en vient de jour sans pain, qui est excessivement long ». Une famille nombreuse et pauvre, c'est assez pour expliquer, sans tyrannie et sans drame, qu'on ait jeté le froc sur les épaules de ce joyeux compagnon ; et comme il n'était ni noble ni doté, rien d'étonnant qu'on ait choisi pour lui le plus pauvre des ordres, celui des franciscains ou cordeliers.

Quinze ans de séjour au monastère de Fontenay-le-Comte lui inspirèrent à jamais l'horreur des moines et l'amour des lettres. Même sans le cloître, la chute était rude, pour un libre esprit, de Chinon à Fontenay, de la Touraine au Marais vendéen. Aujourd'hui encore, d'une province à l'autre, il y a cin-

quante ans d'intervalle. Qu'était-ce au XVIe siècle, avec les communications difficiles et l'opposition des mœurs? A Fontenay, Rabelais vint heurter des fronts étroits, obstinés : il eut pour compagnons ces Bretons renforcés, dont l'entêtement est fait de douceur invincible, et dont l'intelligence paresseuse sommeille, engourdie par le silence du bocage vendéen, ou accablée par l'horizon monotone d'un rivage sans relief. Dans ces contrées mélancoliques, si peu mêlées au mouvement du monde, le long de ce littoral dont la courbe semble fléchir sous le poids de l'immense océan, tout changement semble une peine, toute curiosité un effort et l'on n'a guère d'autre idéal que de vivre paisible et caché. Sur cette routine séculaire jetez la routine monastique, dans un temps où la curiosité paraissait sacrilège; placez l'alerte Tourangeau, avec son beau regard vif et pénétrant, parmi ces yeux sans flamme, absorbés dans une dévotion machinale; voyez défiler les crânes bleus, les têtes carrées des moines sans regret, sans désir et sans extase, enlevés hier à la charrue, jouissant de leur grossièreté tranquille, et conservant, sous le froc, des gaietés de taureaux juvéniles auxquels on a passé, par prudence, un anneau dans le nez : vous aurez une idée du genre de supplice auquel fut soumis Rabelais.

On ne vit point impunément dans un pareil contact. De même que pour la scolastique, il se vengea de ses dégoûts par la satire; mais toute sa vie, des lambeaux de sa robe de moine lui pendirent aux talons. Les réminiscences du couvent donnent à sa verve comique une saveur particulière. Les

plaisanteries contre les moines ne sont pas neuves : pendant tout le moyen âge elles ont défrayé nos vieux fabliaux. Mais ni Rutebeuf ni les autres n'avaient pénétré aussi avant dans l'intérieur des cloîtres. Personne ne nous avait rendu de la sorte les locutions familières, l'attitude, le geste, la gaminerie du moine à table, à la chapelle, en récréation. A chaque instant, nous nous sentons transportés à Fontenay, envahis par les odeurs de cuisine et de réfectoire; nous voyons fumer sur les tables les beaux pois aux lards *cum commento*, avec glose interlinéaire; nous apercevons les figures rubicondes, les grosses lèvres, les fortes mâchoires, broyant entre deux bouchées un verset ou un répons, exhalant leur jovialité ou leur appétit en latin drôlatique, en proverbes grotesques, en psaumes travestis. « Les heures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures.... *Brevis oratio penetrat cœlos, longa potatio evacuat scyphos.... venite apotemus!* » Ils en ont plein la bouche. Ils rendent leur bréviaire par tous les pores de leur peau de paysan. Nous entendons le gros rire des « frères Fredons ». Nous voyons dans le préau les novices qui se bousculent : « au dimanche, se pelaudans l'un l'autre; au lundi, s'entrenazardans; au mardi, s'entregratignans; au mercredi, s'entremouchans.... » Voici la cloche qui sonne pour convoquer le chapitre : *ad capitulum capitulantes*. Puis les portes s'ouvrent, et l'on voit sortir la procession, « renforcée de beaux prêchants *contra hostium insidias* et beaux répons *pro pace* ». Nous rentrons à la chapelle et nous voilà bercés par la psalmodie somnifère du plain-

chant : « im, im, pe, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, mi, co, o, o, o, o, rum, um », si bien que nous ne tardons pas à nous endormir, comme Gargantua, « sus le point de *beati quorum* », jusqu'au moment où l'on nous réveille pour manger « les soupes de primes », tandis que le troupeau des moines, lâché à travers les cloîtres, en rupture de bréviaire, crie à tue-tête :

Ho, Regnault, réveille-toi!
Veille, ô Regnault, réveille-toi!

C'est à la bibliothèque que nous les rencontrons le moins souvent. Car, comme dit le bon frère Jean, dans notre abbaye « nous n'étudions jamais, de peur des auripeaux (oreillons). Notre feu abbé disait que c'est chose monstrueuse voir un moine savant. »

Ce fut cependant une bibliothèque qui sauva le frère François Rabelais : non pas celle du couvent, qui était sans doute composée, comme celle qu'il a décrite, de pesants traités théologiques et de dissertations nauséabondes ; mais celle qu'il se forma lui-même, avec le concours, on pourrait dire la complicité de quelques amis. L'aimable évêque de Maillezais, d'Estissac, achetait pour lui des livres. Un magistrat, le « bon, le docte, le tant aimé Tiraqueau », l'homme qui, selon le dire des contemporains, lui ressemblait le plus pour l'humeur et le savoir, servait souvent d'intermédiaire. Rabelais correspondait avec les hommes les plus distingués de la province : c'était un petit cercle de prélats et de légistes intelligents, qui, pour un enfant du peuple, formait le premier degré du monde supérieur. Dans

le couvent même, il eut un compagnon d'étude, un confident — le prieur disait : un complice, — Pierre Lamy. Tous deux lisaient avec voracité, presque sans choix, brûlant du besoin d'apprendre, et se débattant comme ils pouvaient dans les miasmes de ce marécage d'ignorance. Aussi, les autres moines commençaient à les regarder de travers. Songez donc! Ils lisaient le grec! l'hébreu peut-être! Le grec et l'hébreu inspiraient aux gens d'église une horreur superstitieuse. Pour les frères lais, c'était de la magie pure, un grimoire de nécromans. Pour les vieux moines, le grec surtout était la source des hérésies, la porte toujours ouverte aux songes et aux mensonges. Par lui, les erreurs orientales avaient pénétré jusqu'en Occident. Cet idiome souple et rapide se glissait trop aisément à travers les fentes du dogme : il fallait opposer à cet esprit subtil comme l'air le latin pesant de l'Église. Presque à la même époque, la querelle de Reuchlin pour les livres hébraïques mettait toute l'Allemagne en feu. Tel était encore le pouvoir magique des mots, que, par une plaisante métamorphose, les érudits eux-mêmes, Reuchlin en tête, dupes de leur propre ardeur, se précipitaient dans les mystères de la cabale, et pensaient tenir, par des combinaisons de lettres, la clef du monde invisible. Toute cette science répandait une odeur de fagot. On voit d'ici le chapitre hochant la tête et criant anathème sur les deux travailleurs, et les moinillons curieux épiant le frère François, pour le surprendre en conversation avec le malin : si bien qu'un jour l'abbé fit main basse sur tous ces bouquins dangereux, hérétiques ou sentant l'hérésie.

Rabelais se fit rendre ses livres et prit la clef des champs. Il avait de puissants protecteurs, parmi lesquels Guillaume Budé, qui était à cette époque le grand prêtre de l'hellénisme en France. C'est une figure curieuse et qui n'a pas été sans influence sur le caractère de son protégé. On l'a surnommé l'Erasme français. Mais il n'avait ni la profondeur, ni la portée philosophique de son émule de Rotterdam. Érudit patenté, savant officiel, attaché à la personne du roi, qu'il suivait dans ses voyages, siégeant au conseil d'État comme maître des requêtes, titré, pensionné, assez calme d'allures, ne fulminant que contre l'ignorance, il représente assez bien cette école de vigoureux spécialistes qui firent en tout temps la force de la France : que les révolutions passent ou que le tonnerre tombe, ils ne se dérangent pas pour si peu ; et la trompette du jugement dernier leur ferait à peine lever la tête de dessus leurs manuscrits.

Rabelais n'atteindra jamais cette belle impassibilité. Mais il placera, lui aussi, l'intérêt de la science au-dessus de tout, et, comme son maître Budé, ne se brouillera tout à fait ni avec le pouvoir, ni avec l'Inquisition. Il n'y a pas, dans toute son œuvre, un mot contre la majesté royale ; et quant à ses opinions les plus audacieuses, il les soutient « jusqu'au bûcher, *exclusivement* ». Il dirait volontiers comme son contemporain l'Allemand Bebel, en ses *Facéties* : « Vous trouvez que j'ai manqué de respect à la Sainte Trinité ? Je ne m'obstinerai pas davantage. Avant de faire connaissance avec le feu, je consentirai à confesser la Sainte Quaternité. »

IV

Rabelais était sorti sain et sauf de l'abbaye de Fontenay : eet homme prudent n'y rentra point. Il laissa son froc, ou, comme il dit, son « pennage parmi les orties et épines »; puis, le nez au vent, le jarret solide, il commença cette vie d'aventures et de voyages qui ne devait guère finir qu'à sa mort. Cette existence n'était pas très canonique, et l'Église, dans son langage officiel, la flétrissait du gros mot d'apostasie. Toutefois il serait naïf de prendre au pied de la lettre ce style de chancellerie. L'Église ne montrait alors d'ardeur que contre les hérétiques. Elle fermait volontiers les yeux sur les écarts de ses propres enfants. Le concile de Trente n'avait point encore réformé la discipline ecclésiastique, et les foudres romaines atteignaient rarement ceux qu'elles visaient. L'apparente sévérité de la règle n'avait d'égale que l'aimable indulgence des prélats les plus haut placés; aussi ne voit-on pas que l' « apostasie » de Rabelais lui ait jamais nui auprès de ses nombreux protecteurs. Il nous donne lui-même à entendre que les oiseaux de son espèce, à savoir les moines, sont, de leur nature, oiseaux de passage; que, « depuis eertaines éclipses », nombre d'entre eux revolent vers le monde « où ils furent pondus », et que les couvents ne ferment pas très étroitement leurs grilles, car, les uns partis, « le demeurant n'en a que plus grande pitance ».

Il secoua donc gaiement la poussière du cloître, et nous le retrouvons, à travers ses transparentes

fictions, faisant son tour de France : d'abord sur les chemins du Poitou, par « Ligugé. visitant le noble Ardillon, abbé; par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Colonges »; retournant même à Fontenay pour saluer le « docte Tiraqueau », puis à Maillezais, où il va voir le sépulcre de Geoffroy de Lusignan « dit Geoffroy à la Grand Dent ». Quel soulagement, après quinze années de réclusion! Quel plaisir de s'en aller par les chemins, bordés de houx, ombragés de chênes trapus, sentant la javelle et le blé noir, tout en causant avec quelque pauvre diable dont la charrette mérovingienne roule à travers les ornières! Comme ses impressions d'enfance durent lui remonter à la tête, ainsi que la sève dans un arbre vigoureux! L'humaniste se mit à reparler le langage populaire. S'il était curieux d'herboriser; si, « passant par quelques prés ou autres lieux herbus, il visitait les arbres et plantes,... et en emportait les mains pleines au logis », plus volontiers s'arrêtait-il à faire parler quelque vieille « sempiterneuse » ou à suivre le déhanchement d'un bûcheron pliant sous la ramée. tandis que les expressions pittoresques et les dictons se casaient dans sa prodigieuse mémoire.

Il fit plus d'un séjour à Ligugé, dans la demeure de son ami et patron, l'évêque de Maillezais. Ce prélat jeune. aimable. entouré de savants, vivait en grand seigneur sur son beau domaine. Il avait, par moments, des bouffées d'ambition. Il rêvait la pourpre. Il suivait avec attention les affaires du monde, comme le témoignent les lettres que Rabelais, plus tard, lui adressa de Rome. Un prince de

l'Église pouvait alors tout espérer. Les évêques figuraient dans les conseils du roi, remplissaient les ambassades; ils étaient partout, hormis dans leur diocèse. Cependant il semble que l'influence du doux pays vendéen ait peu à peu endormi l'activité de Geoffroy d'Estissac. Il passa toute sa vie à cultiver son jardin. Une nouvelle variété de poires, quelques graines envoyées d'Italie, la production d'un légume inédit le consolaient des grandeurs entrevues.

Ils sont charmants, ces clos vendéens, même après que le temps a métamorphosé les anciens parcs d'évêques en jardins de curés : les poiriers en quenouille y poussent avec un certain abandon, parmi les fleurs à demi sauvages, entre des bordures de buis. Un horizon coupé de haies vives abrite une vigoureuse végétation, gorgée d'humidité. Dans ces coins paisibles, sous la tiède haleine des vents d'ouest, on respire le mol oubli des choses.

Toutefois l'humeur inquiète de Rabelais ne pouvait s'accommoder de cette plantureuse oisiveté. Il nous a laissé, dans quelques chapitres, une espèce d'album de voyage où chaque étape est notée par un croquis : profil de monument, bout de paysage, fine et rapide caricature. Voici, près de Poitiers, le « grand rocher qu'on nomme Passelourdin »; les écoliers, quand ils ne savent que faire, passent leur temps « à monter sur ladite pierre, et là banqueter à force flacons, jambons et pâtés, et écrire leur nom dessus avec un couteau ». Voici « le grand tymbre (la grande cuve) qui est encore de présent à Bourges, près du palais »; puis, le long du Rhône, les gros

câbles qui servent à haler les bateaux « pour le voyage du sel à Lyon »; — puis, à la Rochelle, la chaîne de fer « qu'on lève le soir entre les deux grosses tours du hâvre »; — puis « la grande nauf française qui est au port de Grâce en Normandie » : on admirait beaucoup alors ces premiers bâtiments de guerre construits sur les ordres de François Ier. Tout cela est enlevé d'un crayon juste, par un voyageur infatigable. Mais les hommes et les idées l'intéressent encore plus que les choses. Après un instant de repos à Ligngé, il « retourna non à Poitiers, mais voulut visiter les autres universités de France »; et nous avons un tableau rapide, mais exact, de l'état de l'enseignement au XVIe siècle. A Bordeaux « ne trouva grand exercice »; il n'en garde que le souvenir des bateliers jouant à la fossette sur la grève. A Toulouse, « il apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains, comme est l'usance des écoliers de ladite université : mais il n'y demeura guère, quand il vit qu'ils faisaient brûler leurs régents tout vifs comme harengs sorets. « Je suis, disait Rabelais, de ma nature assez altéré sans me chauffer davantage. » Il voit en chemin « le pont du Gard et l'amphithéâtre de Nîmes,... qui semble œuvre plus divin qu'humain; et vint en Avignon, où il ne fut trois jours qu'il ne devînt amoureux parce que c'est terre papale.... A Valence, en Dauphiné, il vit qu'il n'y avait grand exercice, et que les marouffes de la ville battaient les écoliers ». Ces rassemblements d'étudiants n'allaient pas sans noise, on le pense bien. Puis « vint à Angers, où il se trouvait fort bien »; mais il en fut chassé par la peste. Puis à Bourges, « où étudia bien longtemps,

et profita beaucoup en la faculté des lois », en dépit des ineptes commentaires dont on avait surchargé les *Pandectes*, ces livres « tant beaux, tant ornés, tant élégants ». A Orléans « trouva force rustres d'écoliers;... en peu de temps, apprit avec eux à jouer à la paume, si bien qu'il en était maître... et au regard de se rompre fort la tête à étudier, il ne le faisait mie, de peur que la vue lui diminuât ». Les examens de cette université lui paraissent simple plaisanterie et passe-temps de grand seigneur.

Ne s'abreuvait pas qui voulait aux sources du savoir : quelques bonnes « facultés de lois », beaucoup d'ignorance et de fanatisme, des bûchers, des rixes parfois sanglantes, des rues infectes où la peste guettait les pauvres diables, ailleurs les plaisirs de gentilhomme et la vie du corps effaçant tout le sérieux des études, voilà le spectacle que présentaient les universités de France avant les réformes de François I[er].

D'Orléans, il « délibéra visiter la grande université de Paris », et ne fut pas beaucoup plus édifié. Paris, comme foyer intellectuel, était bien déchu à cette époque de ce qu'il avait été aux XII[e] et XIII[e] siècles. La montagne Sainte-Geneviève n'était plus le piédestal d'un Abailard. Le XV[e] siècle avait été, pour la capitale, un âge d'agitation stérile et d'abaissement. Tour à tour séduite par le Bourguignon et par l'Anglais, asservie par la Sorbonne, elle applaudit les bourreaux de la Pucelle et méconnut son légitime souverain. Il semble que Paris dut longtemps payer la rançon de ses discordes et de son fanatisme, et qu'il ne recouvra toute sa splendeur qu'à

la fin du siècle. après avoir été reconquis sur la Ligue par Henri IV.

A l'époque où le visita Rabelais, Paris comptait environ 500 000 habitants. Un ambassadeur vénitien, Maximo Cavalli[1], écrivait quelques années plus tard : « La ville n'est pas fortifiée et ne le sera jamais; car on commence bien les travaux, mais on attend que le danger force à les reprendre ». En attendant, Paris n'est défendu « que par quelques hauts terrassements et cinq ou six boulevards inachevés ». Ce qui faisait dire à Panurge, se promenant avec Pantagruel vers le faubourg Saint-Marceau : « Voyez-ci ces belles murailles. O que fortes sont et bien en point pour garder les oisons en mue! » Et il enseigne une « manière bien nouvelle de bâtir les murailles de Paris ». D'après Cavalli, « l'université compte de 16 à 20 000 étudiants, la plupart très pauvres. On y enseigne bien la théologie et les humanités, à savoir les trois langues : hébreu, grec et latin. Mais pour la philosophie, la médecine, le droit et les mathématiques, l'enseignement de l'université est faible.... Les maîtres de Sorbonne ont d'ailleurs toute-puissance contre les hérétiques. Ils les condamnent purement et simplement à être rôtis. » Voilà le commentaire des violentes attaques de Rabelais contre la Sorbonne.

Dès le premier pas. quand il rencontre sur le chemin de Paris l'écolier limousin et son jargon prétentieux. ou lorsqu'il franchit les portes de la

1. *Relations des ambassadeurs vénitiens.* Citées par Paulin Paris, *Études sur François Ier, roi de France*, Paris, Techener, 1885, t. II, p. 364.

ville, notre Tourangeau n'est nullement ébloui par les grandes prétentions de la capitale. C'est avec un sourire qu'il voit se presser sur son passage ce peuple de Paris, « sot par nature, par béquarre et par bémol », et, comme il dit encore ailleurs, « tant badaud, tant inepte de nature, qu'un bateleur,... un mulet avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique », de plus, tant faciles à sédition « que les nations estranges s'ébahissent de la patience des rois de France, lesquels autrement par bonne justice ne les refrènent ». Même dans le domaine des lettres, il met tout au plus Paris de niveau avec les autres villes. Gargantua conseille à son fils de hanter les gens lettrés, « qui sont tant à Paris comme ailleurs ».

Ce dédain de provincial jette une vive lumière sur l'homme et sur l'époque. Ou plutôt le terme de provincial n'a pas de sens encore. La France, alors, vit par elle-même. Elle n'est point l'humble servante d'une tête énorme et vorace qui tire à elle la substance du pays. Ce grand corps a d'autres organes pensants, et quelquefois ils sont supérieurs. On apprend mieux le droit à Bourges et la médecine à Montpellier. Rabelais a fait son tour de France. Il a jugé, comparé. Réflexion faite, il reprend sa besace, et tournant résolument le dos aux « sorbonicoles et sorbonigènes », il va droit devant lui, jusqu'à l'autre bout de la France, jusqu'à Montpellier : on ne pouvait aller plus loin. Son choix est fait, sa vocation se décide : il étudiera la médecine. Du grec et de l'hébreu, Paris, sans doute, l'a fortement désabusé. Dans

la confusion des langues et dans le chaos des doctrines, ce grand réaliste rencontre enfin quelque chose de solide, et ce point fixe, ce *quid inconcussum*, ce n'est pas, comme on l'a dit, la matière, c'est la vie.

La vie! voilà ce que toutes les rêveries du moyen âge n'ont pu détruire. Réalistes et nominaux, bavards, abstracteurs de quintessence, moines stupides, hérétiques, inquisiteurs, tout le monde doit se mettre à table trois fois par jour pour boire et manger. Le flot vital les pousse pêle-mêle devant lui avec une ironie grandiose, noyant les bons et les mauvais germes dans la fécondité universelle. Soyons donc médecin. Étudions avec patience le mystère de la vie physique; et parmi cet amas de sottises et de mots creux qui submerge le monde, nous saisirons enfin les racines vivaces de l'éternelle renaissance.

Quant à la postérité, sans doute elle doit bénir le destin qui promena Rabelais d'un bout de la France à l'autre, emplit sa large poitrine des odeurs de terroir, fit sonner à ses oreilles la langue colorée du peuple, déroula sous ses yeux le tableau changeant des provinces où toutes les races, tous les dialectes, tous les tempéraments se mêlaient encore sans se confondre, et l'empêcha de se fixer dans la glorieuse capitale où la Quinte Essence, c'est-à-dire l'abstraction, a de tout temps établi son trône. Cette reine du langage, cette prude souveraine, qui polit ses phrases, et ne mange rien, « fors céleste ambroisie », aura sa revanche au siècle suivant. Dépouillée du latin barbare et revêtue de la robe de cour, elle imprimera le sceau classique sur le front de nos

plus grands génies. Mais, du moins, n'a-t-elle pu mettre sa main fine et sèche sur ce joyeux enfant perdu, sur ce moine défroqué, sur ce provincial incorrigible; et nous devrons à cette heureuse évasion l'une des œuvres les plus originales et les plus savoureuses de notre littérature.

V

Tout génie a deux faces : l'une tournée vers le temps, l'autre vers l'éternité. Le visage qu'un grand homme montre à ses contemporains n'est pas toujours celui qui frappe ses arrière-neveux.

Pour son siècle, Rabelais fut avant tout médecin : très savant du reste, et de belle humeur, composant, dans ses loisirs, des livres sérieux qui ne se vendaient pas et des livres bouffons qui se vendaient très bien, au grand profit des malades et autres gens « mélancoliques » dont il soulageait la rate. « Je veux, dit-il, par écrit donner ce peu de soulagement... ès affligés et absents : lequel volontiers, quand besoin est, je fais ès présents, qui soi aident de mon art et service ». Au sommet de sa carrière, alors que ses joyeux écrits sont dans toutes les mains, et qu'il figure dans le cénacle des beaux esprits, des vers à sa louange le nomment « l'honneur de la médecine qui peut rappeler les morts de chez Pluton et les rendre à la lumière ». Il faudra un demi-siècle pour qu'on n'aperçoive plus en lui que le « Démocrite, se riant des vaines ter-

reurs et des espérances non moins vaines du vulgaire [1] ».

Donc, il est médecin, et très médecin. Peu importent, au surplus, les fables dont on a brodé sa robe doctorale. Je me soucie peu de savoir si, débarquant à Montpellier, il improvisa, d'emblée, une conférence au grand ébahissement de son auditoire ; ni s'il devina ce qu'il n'avait point appris ; ni s'il usurpa le titre de docteur avant d'en avoir le diplôme ; ni s'il fut salué de ce titre par acclamation ; ni s'il inventa quelque tour de gibecière pour défendre les privilèges de l'université, ni même si la vieille loque rouge que les candidats endossèrent plus tard pour la soutenance de leur thèse était bien sa robe authentique. Ce sont choses « absconses » qu'il faut laisser aux « grabeleurs de sentences ». Le point incontestable, c'est que, dans la science comme dans toute sa carrière, il partit de l'érudition pour arriver à la nature ; qu'il débuta par commenter Gallien *ex cathedra*, et qu'on le retrouve à Lyon, quelques années plus tard, disséquant le cadavre d'un pendu, aux applaudissements de ses amis. Étienne Dolet célébra dans un latin lyrique ce fait mémorable, en insistant sur la satisfaction que devait éprouver le cadavre de servir à un si noble usage. A cette époque, il fallait encourager les cadavres : ils répugnaient à la dissection, par crainte de compliquer la besogne des anges, le jour de la résurrection. Il est difficile de ne pas sourire en lisant le bref aposto-

1. Epitaphe rédigée en 1587 par le médecin Pierre Boulanger.

lique du 17 janvier 1536, en vertu duquel Rabelais fut autorisé à exercer la médecine *citra adustionem et incisionem*, c'est-à-dire avec interdiction expresse des cautères, vésicatoires, saignées, incisions, etc.

Ces grands médecins du XVI[e] siècle étaient, pour la plupart, des savants et des novateurs. Ils en avaient le courage, la patience et la haute philosophie. Voyez par exemple l'admirable portrait du savant Rondelet, dépeint, dans Pantagruel, sous le nom de Rondibilis. Quel bon sens, quelle bonhomie! Quelle vue pénétrante des ressorts de notre machine, où le physique et le moral se mêlent incessamment! Cent ans plus tard, les sciences naturelles déclinent en France. Les médecins ne sont plus que de médiocres praticiens, solennels et phraseurs, que Molière fustige aux applaudissements de leur clientèle. Cet abaissement subit des sciences de la nature marque la différence des temps.

Il faudrait opposer aux grotesques figures des Tomis et des Desfonandrès le modèle du parfait médecin décrit par Rabelais, lequel doit être « en geste, maintien, regard, touchement, contenance, comme s'il dût jouer le rôle de quelque amoureux, ou descendre en camp clos pour combattre quelque puissant ennemi ». — « Le minois du médecin chagrin, rébarbatif, catonian, mal plaisant, sévère, rechigné, contriste le malade; et du médecin la face joyeuse, sereine, gracieuse, ouverte, réjouit le malade ». Aussi les paroles du médecin « doivent tendre à une fin, c'est le réjouir sans offense de Dieu, et ne le contrister en façon quelconque ». Il fit comme il disait : il guérissait l'âme en même temps

que le corps. « Je ne vais pas bien, lui écrivait en vers latins son ami Sussanneau. Les drogues n'y peuvent rien. Je ne sais pas trop ce que j'ai, mais, au fond, je me languis de toi. Viens donc me réconforter avec ta bonne figure, et cette langueur soudain disparaîtra. »

Vers 1532, la pratique de son art et le besoin d'imprimer le conduisirent à Lyon. C'est une date importante dans l'histoire de son esprit.

Après une longue éclipse, l'ancienne métropole des Gaules commençait une nouvelle et orageuse carrière. Dès la fin du siècle précédent, les rois de France l'avaient dotée des industries qui font aujourd'hui sa gloire. Les expéditions d'Italie, en abaissant les Alpes, avaient renoué pour elle d'antiques traditions. Sans cesse visitée par le flux et le reflux des armées, elle ne gardait, de ce flot mouvant, que les alluvions fécondes, et s'engraissait toujours, soit qu'on gagnât, soit qu'on perdît des batailles de l'autre côté des monts. Arsenal, entrepôt, fabrique, cette laborieuse cité voyait déjà s'agiter dans ses murs une population inquiète et raisonneuse, avide de bien-être et de nouveautés, mobile, énergique, impatiente. Dans ces brouillards du Rhône toujours mêlés de fumée, mais traversés de temps en temps par les rayons du soleil de Provence, on n'entendait pas seulement le bruit des marteaux et des métiers : il y avait aussi grand tapage d'idées, car les doctrines venaient là se heurter ou se confondre comme les eaux de la Saône et du Rhône. On était à deux pas de Genève, où prêchait Calvin ; à trois pas de Bâle, où se mourait Erasme ; à quatre pas de l'Italie, où

florissaient Bembo et Sadolet. La sombre réforme la renaissance païenne se disputaient la ville, comme le soleil et les nuages. Hommes d'action plutôt que de système, et positifs jusque dans leurs rêves, les Lyonnais s'étaient emparés des presses. A cette époque, les imprimeurs étaient des héros, et l'emploi de la lettre moulée pouvait mener au martyre. Ce fut le cas d'Étienne Dolet, pour avoir mal traduit une phrase de Platon. Il expia sa fière profession de foi : « J'augmenterai de toutes mes forces les richesses littéraires; mais je dédaignerai les écrits de quelques mauvais barbouilleurs qui sont la honte de leur siècle.... » Aujourd'hui les barbouilleurs se contentent de mordre. Dans ce temps-là ils brûlaient.

A Lyon, Rabelais tombe en pleine bataille. Toutes les questions s'agitent à la fois; — questions religieuses : c'est l'époque où la Réforme violente triomphe en Allemagne et gagne de proche en proche jusqu'aux frontières de France. Les *Évangélistes* ont occupé Bâle militairement et, malgré les efforts d'Érasme, enlevé cette ville d'études au parti des humanistes et des modérés. Déjà Lyon est travaillé par les ferments des doctrines nouvelles que le Rhône semble charrier depuis Genève. — Questions littéraires : les *Cicéroniens* français ou italiens, épris de l'antiquité, préludent, par une guerre de plume engagée contre Érasme, à la querelle des anciens et des modernes; Dolet combat au premier rang avec son intempérance ordinaire; et sous cette controverse, futile en apparence, on aperçoit le choc des deux courants que Lyon s'efforce de concilier, celui

du Nord et celui du Midi, l'esprit germanique et l'esprit latin, la philosophie nouvelle et l'érudition pure.

Rabelais s'est bientôt lié avec ces têtes puissantes ou légères, mais toujours en ébullition : Bonaventure des Perriers, Dolet, Marot, tous plus au moins suspects de penchant pour l'hérésie, car l'un, pour un mauvais livre, devait plus tard se percer de son épée, l'autre finir sur le bûcher, le troisième, le poète aimable, s'enfuir jusqu'à Turin. D'autres, plus prudents, échappèrent. Rabelais, dans cette compagnie, connut le plaisir de respirer l'atmosphère qui convenait à son génie. Il arrivait au sommet de la montagne, et pouvait, en jetant un regard derrière lui, mesurer les étapes successives : d'abord l'horizon étroit de la vallée natale, avec les commérages de boutique et les coups de poing des paysans; — puis les immenses lectures du couvent, une fenêtre ouverte sur le vaste monde, une échappée lointaine jusqu'à Budé; — puis les amitiés régoniales, la fréquentation des légistes poitevins, esprits nets, un peu limités, avec leur science étroite, armée de citations; — puis la vie insouciante de l'étudiant nomade, les scènes tumultueuses des universités, un horizon qui recule de plus en plus et se confond avec les frontières de la France; — enfin l'air pur des sommets, dans la société des grands esprits qui dominent leur temps.

Étaient-ils de simples érudits, à la manière de Budé, ou bien des sectaires fanatiques, tout prêts à sceller leurs croyances de leur sang? Ni l'un ni l'autre. Cette seconde génération d'humanistes fran-

çais avait l'esprit infiniment plus large que les Bembo, les Sadolet, les Budé, les Longueil et les Scaliger. Ce n'étaient pas de simples grammairiens ou des professeurs de rhétorique. Mais ils avaient une égale répugnance pour les fanatiques de toute robe et de tout visage, les bilieux comme Calvin, les sanguins comme Luther. Ils désapprouvaient ce débordement de violences qui compromettaient les lumières. Ils appartenaient presque tous à cette petite cour de Marguerite d'Angoulême, nullement irréligieuse, mais d'esprit tolérant, qui voulait réformer plutôt que détruire. Si quelques-uns, comme Des Perriers, franc étourdi d'ailleurs, allaient plus loin dans la négation, même ceux-là restaient philosophes. Leur chimère était le règne de l'esprit; leur mot d'ordre, la guerre contre la sottise.

Ainsi l'esprit philosophique renaissait en France au moment même où il perdait du terrain dans le reste de l'Europe, devant l'explosion des sentiments populaires. Érasme vieilli, attristé, parlant de conciliation à l'Allemagne distraite, et revenant mourir à Bâle après avoir tenté vainement le rôle de pacificateur, allait revivre dans cet obscur médecin, qui s'installait au grand hôpital de Lyon.

En pleine fournaise, au bruit des presses qui marchaient nuit et jour, il fallait bien écrire, vaille que vaille. Rabelais écrivit donc. Mais s'il fit un chef-d'œuvre, on peut dire que ce fut sans le vouloir. Rien ne ressemble plus à un hasard heureux que la naissance de son Pantagruel. Il eût presque dit : je ne l'ai pas fait exprès. Du moins a-t-il affirmé qu' « à la composition de ce livre segneurial, il ne perdit

plus ni autre temps que cettuy qui était établi à prendre sa réfection corporelle, savoir est, buvant et mangeant ». Je n'en crois rien, pour ma part. Mais au début Rabelais n'était pas très fier de ce gros bâtard qu'il avait créé comme en se jouant. Il avait toute une famille légitime à pousser dans le monde, une famille de pesants écrits, sur lesquels il comptait principalement pour perpétuer son nom : à savoir, ses commentaires sur Galien et Hippocrate ; — son édition des lettres latines de Manardi, médecin de Ferrare ; — puis deux magnifiques monuments archéologiques, un testament de Lucius Cuspidius et un contrat de vente, qui, par la suite. furent reconnus apocryphes ; — enfin une foule d'autres ouvrages de la même farine composés en « grec, latin, français et toscan », dont la perte n'a pas coûté un dommage sensible à la postérité. Bien plus, même après le succès du Pantagruel et du Gargantua, Rabelais est loin de considérer ces bouffonneries comme son principal titre de gloire. Non seulement on a remarqué que dans sa correspondance il n'y a pas le plus petit mot pour rire, mais encore, s'il prend la plume, en 1542, pour raconter les « prouesses et ruses de guerre du pieux et très célèbre chevalier Langey », l'idiome national, où il est passé maître, lui paraît indigne de ce grand sujet ; c'est dans la langue de Tacite qu'il commence le récit, aujourd'hui perdu, de la « tierce guerre césarienne ». Enfin, s'il a quelques prétentions comme savant, il n'en a pas comme littérateur. Dans le prologue du livre V, parlant des progrès de « la langue gallique, tant en vers qu'en oraison solue »,

il dit qu'il a « élu gazouiller et siffler oie, comme dit le commun proverbe, entre les cygnes »; et, après avoir énuméré les « Colinets, les Marots, les Hérouets, les Saint-Gelais », etc., c'est-à-dire les gloires littéraires de son siècle, il ajoute : « Imitez-les, si vous savez; quant est de moi, imiter je ne les saurais : à chacun n'est octroyé hanter et habiter Corinthe.... Je suis délibéré faire ce que fit Regnault de Montauban : servir les massons, mettre bouillir pour les massons », c'est-à-dire préparer les matériaux, faire acte d'érudit.

Ainsi pensait Rabelais de lui-même; et rien ne nous autorise à croire que sa modestie fût un artifice d'auteur. Si, portes closes, ou dans quelque joyeux souper, il donnait libre cours à sa verve, il partageait à jeun les idées de son temps, d'après lesquelles on n'entrait point au temple de mémoire avec des souliers crottés. Ce temple était un lieu fort propre, nettoyé tous les matins, divisé en compartiments étiquetés. Il y avait la salle des humanistes, celle des poètes, celle des orateurs. L'attitude et le langage de chaque néophyte étaient réglés d'avance : il devait enfler la bouche, s'il se vouait à l'éloquence; l'arrondir en cœur et s'épancher en strophes mellifiues, s'il visait à la poésie; entasser les citations et les périodes latines, s'il se piquait d'être savant. Mais le populaire restait à la porte, avec Villon et quelques autres loqueteux, poètes de carrefour. L'idée que la vile populace pût avoir commerce avec les muses et décerner à son tour le laurier de Pétrarque, semblait aussi extravagante que de la consulter sur les affaires publiques. Si

quelques-uns s'amusaient à parler son langage, s'ils contrefaisaient Triboulet, c'est à la condition de changer de costume et de se laver les mains quand ils rentraient en compagnie.

Tels sont les obstacles que rencontre toute révolution littéraire. Nous nous imaginons trop aisément que cette époque fut, pour notre langue, une sorte d'enfance vigoureuse et facile. C'était, en réalité, la fin d'un monde, celui de la littérature chevaleresque, aussi précieux et guindé dans son genre que le fut plus tard l'hôtel de Rambouillet. Rabelais ne se posa jamais en chef d'école. Il fit même de son mieux pour se caser décemment dans le vieil édifice gothique repeint à neuf par les amateurs d'antiquités. S'il ne pindarise pas, il cicéronise à ses heures. Ce n'est pas sa faute s'il est du peuple et si par moments les éclats de sa brusque gaieté font trembler les vitres. Il se retourne alors vers ses graves confrères, s'excuse de la liberté grande, et reprend quelque docte entretien sur un cas de médecine ou de jurisprudence. Il faut voir de quel ton sérieux l'évêque de Narbonne le consulte sur la légitimité d'un enfant né avant terme!

Comment donc l'idée lui vint-elle de lâcher tout à coup la bride à sa fantaisie? C'est qu'il fallait vivre. Les livres de science ne payaient pas : Rabelais dut se résoudre à faire ce que nous appelons de la littérature industrielle.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, deux sociétés qui se tournaient le dos : l'une raffinée, l'autre grossière; la première éprise de beau langage et de sentiments subtils, tandis que la masse continuait à

se repaître de billevesées, de prédictions, de contes en l'air; de même qu'aujourd'hui l'on trouve au rez-de-chaussée de nos journaux une pâture convenable pour ceux qui ne sauraient monter jusqu'à l'étage des intérêts publics et des idées générales. En ce temps-là, les almanachs tenaient lieu de feuilletons. Ils n'étaient pas toujours grotesques. Il s'en trouve encore de pareils dans nos campagnes. On y mêlait aux prophéties absurdes quelques bons conseils. Cela se vendait bien et se répandait jusque dans les chaumières. Les histoires de géants avaient beaucoup de vogue : on les admirait d'autant plus qu'elles étaient plus invraisemblables. La mode était encore aux grands coups d'épée. Les uns, cloués sur leur fauteuil par quelque blessure, trompaient leur ennui avec ces contes. Les autres, plus pacifiques, s'en donnaient l'émotion à bon marché. Comme on dit, ils aimaient mieux le croire que d'y aller voir.

Rabelais se fit d'abord fabricant d'almanachs. Ce qu'il en reste paraît aussi ennuyeux qu'irréprochable. Un seul est comique : c'est la *pronostication pantagrueline*, qui est postérieure à Pantagruel. En 1532, il rétama un vieux roman populaire : « les grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua ». Il n'avait certainement rien mis de lui-même dans ces inventions puériles. Mais l'effet produit lui donna beaucoup à réfléchir : « il s'en est vendu plus en un mois, dit-il, que de bibles en neuf ans! » Il y avait donc un moyen de faire entrer une idée dans ces cervelles épaisses de paysans, de marchands et de soudards, en frappant

fort, en leur communiquant la sensation de l'énorme et du grotesque? N'était-il pas assez près du peuple pour comprendre sa manière de penser par images? Dans le cours de sa vie errante, n'avait-il pas subi le charme du langage pittoresque, de la grosse joie sensuelle, des propos de buveurs, de ces dictons qui coulent, avec le vin, sur la table des cabarets au milieu du tintamarre des brocs qui s'emplissent et des gros baisers appliqués sur le museau des commères? Est-ce que les hommes de cabinet ne faisaient pas fausse route, avec leurs froids raisonnements qui n'ont jamais convaincu personne qu'eux-mêmes et qui se décolorent dès qu'on les expose au grand air?

J'imagine que le docteur hésita d'abord quelque peu. Ces idées lui venaient surtout à l'heure des repas, « en buvant et en mangeant », comme il dit; et voilà qu'un beau jour, la tête doucement échauffée par un vin généreux, la panse bien garnie, l'escarcelle vide — car il avait dépensé le dernier écu produit par les « inestimables chroniques », — ses idées prirent un corps. Il vit se lever, marcher devant lui, sous la forme d'un conte à dormir debout, toutes les images qui avaient rempli sa vie : les souvenirs d'enfance, la Touraine et l'odeur de la cuvée nouvelle; le gentilhomme campagnard rossant les sergents; les vieilles villes des bords de la Loire avec leur désordre pittoresque et dans le fond la silhouette du roi Louis XII, se confondant avec le bonhomme Grandgousier; — puis les amis d'école et les gros in-octavo moisis; le couvent, les moines gloutons et peureux; la conspiration de l'igno-

rance et du fanatisme; — puis les universités, les collèges, la boursouflure du latin de cuisine, les bûchers allumés, tout un défilé de sinistres pédants, de cuistres dangereux; — puis, de temps en temps, une halte dans le calme auguste de l'antiquité classique, quelques consolantes paroles d'un Budé, d'un Tiraqueau; — puis enfin, la paix et l'étude à Montpellier, dans la sécurité relative d'une science tolérée par l'Église. Et peu à peu, cette vision, qui embrassait tout un pays et tout un siècle, se mêlait si bien à l'épopée burlesque, que Rabelais ne distinguait plus entre les caprices de sa verve, les réminiscences de sa mémoire et les fantaisies énormes de ces géants débonnaires dont il s'était fait le très humble serviteur.

Telle fut la coulée lumineuse dans laquelle vingt métaux différents, jusque-là réfractaires, vinrent se fondre au foyer de cette imagination puissante, et former l'œuvre colossale et difforme qui déroute le lecteur moderne, accoutumé à plus d'ordre avec moins de richesse. La statue n'a pas été fondue d'un seul bloc : le hardi penseur jetait les idées pêle-mêle, comme elles lui venaient; le fils vit le jour avant le père, Pantagruel avant Gargantua. On sent à chaque instant les retouches, sans compter le métal étranger, introduit par surprise. Ce créateur insouciant, distrait par d'autres projets, passait quelquefois dix années sans allumer ses fourneaux. Le dernier jet de sa verve ne fut dévoilé qu'après sa mort; il est tellement plein de scories, qu'à peine peut-on discerner ce qui lui revient en propre. Toute l'œuvre est incohérente et, comme on dit, pleine de bavures. Le

plus vil métal s'y mêle au plus précieux. Cependant elle se tient debout et défie les siècles, comme ces colosses inachevés de Michel-Ange, à moitié dégagés de leur gaine de marbre, qui ébauchent des gestes grandioses contre toutes les lois de l'équilibre.

VI

Rabelais a quarante ans. Il a trouvé la forme qui convient à son génie : son Pantagruel vient de paraître. Le voilà devant nous, tel que ses meilleurs portraits le représentent : coiffé du bonnet à larges bords, le front ouvert, le sourcil froncé par le pli de l'attention, l'œil grand, plein de lumière, le nez lourd et busqué, sur une lèvre mobile et sensuelle comme celle de François I[er]. Aux pommettes saillantes, à l'épaisseur du masque, on reconnaît l'homme du peuple; au regard concentré, direct, on devine l'homme d'étude. Bâti de la sorte, il est complet. Les expériences futures ajouteront sans doute à son trésor d'observations; mais elles modifieront peu le tempérament de l'homme et de l'écrivain.

Je glisserai rapidement sur les menus détails de sa carrière accidentée. On a conté, avec beaucoup de variantes, l'emploi fort problématique de ses trois séjours à Rome, et les graines qu'il envoyait à Geoffroy d'Estissac, et comment il retrouva le *garum*, excellent purgatif qu'il célèbre en vers latins. C'est une grave question, parmi les biographes, de savoir s'il est réellement, en France, le parrain du melon

et de l'artichaut. Il acquit des titres plus sérieux à la reconnaissance de ses contemporains en publiant, d'après un auteur italien, une topographie de Rome; mais on a fait mieux depuis. Quant à sa longue et fastidieuse description des fêtes données par le cardinal du Bellay pour la naissance de monseigneur le Dauphin, c'est un morceau de courtisan, qui ne fait pas grand honneur à l'écrivain. Je ne le suivrai pas dans son exil, ou plutôt sa fuite à Metz, après la mort du roi François, ni même dans cette fameuse cure de Meudon, qu'il ne conserva que deux ans et dont il fut presque toujours absent, malgré la tradition qui le représente sous les traits d'un brave curé de campagne, administrant le fouet aux petits enfants. Je n'ai même pas le courage de démolir certaines légendes, ni de désabuser les âmes crédules du « quart d'heure de Rabelais », ni de rechercher si, tout de bon, il se fit passer pour empoisonneur des fils de France, à seule fin de voyager aux frais du roi. « C'est matière de bréviaire, nous dirait-il; buvez ferme si ne le croyez [1]. » Tout cela peut être curieux. La légende est une espèce d'hommage indirect que la postérité rend aux grands hommes. Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est le développement de son génie. Or je ne vois pas que l'Italie elle-même, qu'il désirait ardemment connaître, lui ait appris grand'chose de nouveau. Il aurait pu dire, comme Érasme, qu'il la savait par cœur avant de

1. Pour ceux qui aiment à faire la juste part de la vérité et de l'erreur, on ne peut que renvoyer le lecteur à l'excellente biographie de Rabelais, en tête de l'édition de MM. Burgaud des Marets et Rathery, Paris, Firmin-Didot, 1887.

l'avoir vue et qu'il n'avait pas attendu si tard pour embrasser le cercle de l'antiquité.

Il est plus important de savoir comment il étendit son expérience des hommes. Il avait pratiqué de longue date les paysans, les bourgeois, les moines, les magistrats, les savants. Il lui restait à connaître la région supérieure où se débattent les intérêts de la politique. L'intimité de la famille du Bellay et les voyages à Rome élevèrent d'un degré son horizon : par la fenêtre d'une cellule ou d'un laboratoire, il avait vu la France; au delà des frontières, il vit se dérouler le spectacle du monde.

C'était un spectacle étrange et grandiose : l'idéal du moyen âge, avec son esprit chevaleresque et son église universelle, battu en brèche de tous les côtés, mais gardant encore l'empire des mots lorsqu'il perdait celui des faits; — la république chrétienne ébranlée jusque dans ses fondements par la Réforme et dans ses remparts extérieurs par les Turcs; — les princes parlant de mourir pour la défense de la foi, mais n'écoutant que leur intérêt; — des querelles de procureur habillées en langage de paladin; — des traités où l'on jurait l'extermination des infidèles, pour mieux comploter la perte de ses rivaux; — puis, de temps en temps, un bruit sourd et lointain : la forteresse de Bude s'écroulant avec fracas; la clameur d'une victoire navale remportée par Soliman; quelque horrible jacquerie faisant trembler le sol de l'Allemagne. On voyait un instant pâlir et se rapprocher les porteurs de couronnes; on tendait une oreille inquiète vers l'Orient ou vers le Nord. Puis la fête des cours reprenait de plus belle et en même

temps le marchandage des États. C'est ce qui affligeait les grands cœurs. « Quant à la résistance contre le Turc, dit Martin du Bellay,... ne se purent les princes ni le pape entendre l'un l'autre, ou, à mon avis, ne voulurent.... Ainsi se passa cette négociation, par dissimulation des uns envers les autres, pour quelque secrète et à nous inconnue volonté de Dieu, qui, par la grandeur de nos péchés, ne veut, par aventure, nous envoyer encore tant de bien. »

Il était moins facile aux contemporains d'apercevoir nettement l'Europe nouvelle qui sortait de ce chaos : les nations prenant conscience d'elles-mêmes; — le vieux droit féodal refoulé dans les frontières naturelles et remplacé par des Etats stables, assis sur des territoires limités; — l'autorité spirituelle du pape restaurée, au moment même où son prestige temporel recevait des atteintes irréparables; — enfin la monarchie française, instruite par le malheur et renonçant à courir les aventures.

Il est vrai que ce plan nouveau du monde ne se dévoilait que par échappées, à travers la fumée des batailles et le brouillard des controverses. Mais s'il y avait quelque part des esprits assez indépendants et des regards assez fermes pour le discerner, c'était en France, parmi les serviteurs du roi, profondément imbus de l'esprit national et maniant également bien la plume et l'épée. Rabelais fut à bonne école : ses protecteurs, les du Bellay, figurent au premier rang parmi cette élite, surtout Guillaume, le seigneur de Langey, et son frère, le cardinal Jean. De pareils hommes honorent un règne. Il fallait un

bon maître pour former de tels serviteurs, qui n'hésitaient point à le contredire, quand il y allait du bien public. Guillaume, soldat, diplomate, écrivain, mais courtisan médiocre, le personnage le mieux informé de l'Europe sur les menées des cours et le plus distrait au lever du roi, chargé de toutes les missions délicates, ambassadeur auprès des princes d'Allemagne, vice-roi de Piémont, d'une vigilance infatigable, considéré par l'empereur comme plus redoutable qu'une armée, n'était point un partisan des folles conquêtes. Il fut le meilleur politique de ce règne qui finissait par la sagesse après avoir commencé par la folie chevaleresque. Moins universel, mais aussi perspicace, le cardinal Jean déploya une activité merveilleuse pour maintenir le roi d'Angleterre Henri VIII dans l'alliance de la France et dans l'obédience du Saint-Siège. Il voulait assurer l'union des deux seuls États de l'Europe qui eussent figure de nations, à savoir l'Angleterre et la France, sous l'égide du pouvoir apostolique, et balancer ainsi la puissance formidable de l'empereur. Pour assurer ce grand résultat, Jean du Bellay fit en plein hiver, à travers mille difficultés, le voyage de Paris à Londres et de Londres à Rome. Il ne fut pas compris du faible Clément VII. On admira son éloquence; mais les menaces et les promesses de l'empereur furent plus fortes. La vieille Europe, étroite, intransigeante, reprit un moment le dessus, et l'Angleterre fut à jamais perdue pour le Saint-Siège.

C'est en 1534, dans une de ces rapides missions, qu'il prit avec lui Rabelais; et plus tard, charmé de sa docte et réjouissante compagnie, le garda tant

qu'il put près de lui, d'abord en 1536, dans son second voyage à Rome, puis durant sa retraite définitive après la mort du roi. Le ton toujours juste, l'esprit souple, un caractère égal, voilà ce qu'il prisait chez Rabelais. Aussi l'appelait-il l'homme toujours prêt : *omnium horarum hominem.* L'auteur de Pantagruel se proposait trois choses en passant les monts : voir les savants, recueillir des plantes, déterrer des bustes antiques. Mais il avait les yeux bien ouverts et les oreilles encore mieux. La confiance de son maître le mettait en tiers dans les entretiens les plus intimes : il put entendre le cardinal de Trente disserter sur ce fameux concile qui devait rétablir l'unité de la chrétienté. Deux ans plus tard, sa correspondance avec G. d'Estissac le montre fort attentif et fort bien informé sur les affaires d'État. Il fut témoin de ces étonnants changements de scène qui tenaient l'Europe en suspens. Il vit Rome gisante et comme éventrée par le sac de 1527 et forcée cependant, neuf ans plus tard, de faire une entrée triomphale à son vainqueur. « C'est pitié, dit Rabelais, de voir les ruines des églises, palais et maisons que le pape a fait démolir et abattre pour lui dresser et aplanir le chemin. » Il vit le maître du monde, faussement respectueux, se courber devant le chef de la chrétienté qu'il avait réduit à l'état de vassal. Il assista à l'humiliation de Florence, sous le triste Alexandre de Médicis, aux réconciliations trompeuses, à l'empressement servile des petits princes, à l'enchère des dévouements intéressés. Son œil de médecin, prompt à discerner les ressorts cachés, n'est point ébloui par la pompe impériale : il voit

très bien les pieds d'argile du colosse. Ce conquérant avait, comme Panurge, les poches toujours vides; et quand il paraissait méditer sur le sort du monde, il ne songeait qu'à remplir son trésor à sec. « La finesse est en ce que l'empereur a faulte d'argent, et en cherche de tous côtés, et taille tout le monde, et en emprunte de tous endroits. Lui étant ici arrivé, en demandera au pape, c'est chose bien évidente.... Ledit pape répondra qu'il n'a point d'argent.... Lors l'empereur, sans qu'il débourse rien, lui demandera celui du duc de Ferrare, lequel ne tient qu'à un *fiat*. Et voilà comment les choses se jouent par mystère. » On voit poindre le génie comique. Je m'imagine Rabelais à Florence, devant le fameux *Penseur* de Michel-Ange. — A quoi songe cette figure si noble et si mélancolique? — A quoi? dirait le peintre de Pantagruel : à la meilleure manière de remplir la cassette qu'il tient sous son coude!

Cependant l'humaniste français n'est point cosmopolite comme la plupart de ses confrères d'outremonts et d'outre-Rhin. Sa philosophie ne l'affranchit pas des passions nationales. « Pardieu, s'écrie frère Jean, je vous mettrais en chien courtaud ces fuyards de Pavie.... Pourquoi ne mouraient-ils là plutôt que laisser leur bon prince en cette nécessité? » Rabelais épouse toujours la querelle de la France. Il ne pardonne point à Jules II son mot sur les Barbares. En 1542, lorsque la nation se soulevait tout entière pour défendre son roi contre une nouvelle coalition, il se compare d'une manière touchante à Diogène, tournant et virant son tonneau dans Corinthe assié-

gée; car, dit-il, « quoique sois hors d'effroi, ne suis toutefois hors d'émoi; et considérant, par tout ce très noble royaume, deçà et delà les monts, un chacun aujourd'hui soi exercer et travailler, part à la fortification de sa patrie, part au repoussement des ennemis, ai imputé à honte plus que médiocre être vu spectateur ocieux de tant de vaillants, discrets et chevalereux personnages.... » Fidèle interprète du sentiment populaire, il marque le but de la nouvelle campagne : « désormais sera France superbement bornée, seront Français en repos assuré... ». Mirage éternel qui, de siècle en siècle, et de guerre en guerre, nous pousse à chercher la frontière idéale; vœu secret d'une nation que les étrangers croient remuante et que ses chefs n'ont entraînée que par l'espoir toujours fuyant d'une assiette stable et définitive!

Cette touche d'illusion nationale achève l'homme. Ce n'est pas seulement un esprit servi par un tempérament énergique : c'est un cœur qui s'est agrandi dans le commerce des âmes les plus fortes du temps. Lorsqu'il vécut en Piémont à côté de Guillaume du Bellay, il apprit ce culte des âmes héroïques auxquelles il devait consacrer plus tard un si beau chapitre. Il rejeta le dernier levain d'égoïsme du savant qui se complaît en lui-même et méprise l'action. Il connût ce qu'il y a de plus grand sur la terre, à savoir une âme uniquement occupée du salut public et dominant de haut les nains, esclaves de leurs convoitises. Son langage et sa pensée s'élèvent singulièrement, pour parler du « preux et docte chevalier Guillaume du Bellay : lequel vivant, France

était en telle félicité que tout le monde avait sur elle envie, tout le monde s'y ralliait, tout le monde la redoutait. Soudain après son trépas, elle a été en mépris de tout le monde bien longuement ». Il peint, en termes émus, le deuil de « ses amis, domestiques et serviteurs », parmi lesquels il se nomme : « tous effrayés, dit-il, se regardaient les uns les autres en silence, sans mot dire de bouche, mais bien tous pensants et prévoyants en leurs entendements que que de bref serait France privée d'un tant parfait et nécessaire chevalier,... et que les cieux le répétaient comme à eux dû par propriété naturelle ».

De tels hommes, Rabelais n'en devait plus rencontrer pendant le reste de sa vie. Ses dernières années furent attristées par le spectacle des discordes religieuses que sa philosophie tolérante avait espéré conjurer. Il vit s'évanouir en même temps ce beau rêve de force et d'unité qu'il avait fait pour la monarchie française. Les Guise avaient remplacé les du Bellay; les renards avaient chassé les lions. Pour comble d'infortune, il fallait louvoyer entre les partis, aller du catholique au demi-protestant, du cardinal de Lorraine à ce cardinal de Châtillon qui plus tard se maria en robe rouge. Déjà l'âpreté des intrigues de cour préludait aux guerres civiles. La bonne humeur de l'enfant du peuple put-elle résister aux déceptions du philosophe? Réfugié à Metz après la mort de François Ier, la lettre qu'il écrit au cardinal du Bellay, pendant cet exil volontaire, ne respire plus la confiance de la jeunesse. Dans le cinquième livre de Pantagruel, qui ne fut publié qu'après sa mort, on pourrait relever des signes de lassitude et

des symptômes de découragement [1]. Le conseil d'insouciance qu'il donne quelque part n'est gai que dans la forme : il cache à peine l'amertume d'un esprit désabusé. Ce n'est, il est vrai, qu'une boutade. Rabelais gardait pour la fin de son livre une conclusion plus noble. Il devait retrouver sa pleine sécurité dans le sanctuaire de la Dive Bacbuc. Mais, lorsqu'en face des abus de l'Église romaine, il invite ses compagnons à boire et mener joyeuse vie plutôt que de « blasphémer », qui dira si ce génie vif et mobile ne reflétait point alors le sentiment de la foule sceptique, toujours nombreuse dans notre pays, qui voit clair, se moque des fanatiques et cependant leur laisse le champ libre?

Quand Rabelais s'éteignit, en 1552, il n'y avait

1. On a contesté, il est vrai, l'authenticité du livre V. Voir notamment une étude très remarquable de M. F. Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er Août 1900. Il paraît vraisemblable que plusieurs chapitres ont été interpolés. Les éditeurs, à cette époque, n'étaient pas fort scrupuleux. L'insupportable « tournoi de la quinte » peut être l'œuvre du premier venu. Mais qu'on ouvre le manuel du XVIe siècle en France, de MM. Darmsteter et Hatzfeld, et que, parmi tant de beaux fragments d'écrivains divers, on me montre une seule page écrite dans le style savoureux de l'apologue du Roussin et de l'Ane, un seul portrait égal à celui de Grippeminaud, une description aussi grasse et variée que celle du temple de la Dive Bouteille : alors je me rendrai. Il serait étrange que du premier coup, des faiseurs de pastiches aient atteint des qualités de style qu'aucun imitateur connu, avant La Fontaine, n'a pu égaler. Quant aux raisons tirées de la prudence de Rabelais, elles expliquent justement que le livre V, plus violent que les autres, n'ait été publié qu'après sa mort. Certes il aimait son repos, mais encore plus ses idées. Plutôt que de se taire, il eût crié dans un trou : « le roi Midas a des oreilles d'âne! » Ainsi fit-il; et le roseau poussé sur sa tombe répéta son dernier cri.

plus de place pour les paroles de paix. Protestants et catholiques étaient près d'en venir aux mains. Dix ans après parut la satire posthume de l'Ile sonnante : mais la voix de Rabelais dut se perdre à travers le bruit croissant des armes, comme un écho déjà lointain de cet âge des humanistes, qui avaient cru réformer le monde par le seul ascendant du savoir et du bon sens.

CHAPITRE II

LE STYLE

I

Un humaniste qui parle la langue du peuple; un logicien qui se plaît à déraisonner; un conteur qui n'a pas écrit une seule histoire d'amour, dans un pays où l'amour est, depuis huit cents ans, le thème de la littérature; un érudit plein de gaieté, puis, grâce à lui, un torrent de verve débordante et trouble, jaillissant tout à coup du vieux sol gaulois, entraînant, submergeant sur son passage les maigres filets d'eau répandus çà et là sur le Parnasse français; un fleuve capricieux et puissant, mêlé d'ordures et de rayons, qui s'étale et se vautre dans le jardin des muses au grand dommage des clôtures et des plates-bandes : il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête.

Et cependant, lorsqu'on s'approche du géant, lorsqu'on vit quelque temps dans sa familiarité, on s'aperçoit qu'il est traitable, et qu'il ne songe point à

faire parade de sa force. Ce n'est point un être incohérent, ni, comme on le dépeint quelquefois, une sorte de léviathan littéraire placé sur la limite de deux âges. Son apparente folie repose sur un admirable fond d'équilibre. C'est lui qui pourrait dire :

> Plus que votre bon sens ma déraison est saine ;
> Chancelant que je suis de ce jus du caveau,
> Plus honnête est mon cœur et plus franc mon cerveau....

Le dévergondage d'invention qui remplit son œuvre n'altère pas la sérénité de son esprit. Chez lui, point de ces organes démesurés qu'on se plaît à découvrir chez les hommes de génie et dont le développement inquiétant, pareil à la mâchoire du mégathérium, leur donne un air de parenté avec les monstres. Son originalité consiste plutôt dans l'alliance imprévue de facultés fort diverses, qui se trouvent rarement réunies dans le même homme.

Par exemple, ce qui tient en lui du prodige, ce n'est pas la science : parmi les érudits du XVI[e] siècle on trouverait sans peine une centaine de noms à lui opposer. Ce n'est peut-être pas l'imagination : une vingtaine de poètes en ont autant que lui, et certainement Shakespeare en a davantage. C'est plutôt la rencontre de deux facultés qui semblent se repousser : le raisonnement calme, ingénieux, d'un homme parfaitement maître de lui-même, rompu à tous les exercices de l'esprit, possédant l'encyclopédie de son temps, — et l'imagination exubérante,

qui porte, jusque dans la région des idées, la fraîcheur d'impression d'un artiste et même d'un grand enfant.

Quelquefois l'enfant parle seul et s'amuse de ses propres inventions. Je renvoie ceux qui les aiment aux chapitres des andouilles farfelues ou des fanfreluches antidotées, et à beaucoup d'autres, qui me paraissent franchement insipides : nous sommes de très vieux enfants, et il faut davantage pour nous divertir.

Quelquefois l'humaniste prend seul la parole, et s'efforce d'introduire un peu de nombre et d'harmonie dans notre langue, au risque de trébucher dans la toge de l'orateur antique. « Plus juste cause de douleur naître ne peut entre les humains, dit à Pichrocole maître Ulrich Gallet, que si, du lieu dont par droiture espéraient grâce et bénévolence, ils reçoivent ennui et dommage. » Et le harangueur continue ainsi pendant deux pages, en grand danger d'endormir son auditoire. Je ne méconnais pas les services que cet effort vers le grand style a rendus à la langue française et je regretterai au besoin la souplesse et l'ampleur d'une phrase qui se prêtait aux inversions : « Il (le pape) doit à feu incontinent empereurs, rois, ducs, princes, républiques, *et à sang mettre*, qu'ils transgresseront un iota de ses mandements ». Si nous avons eu tort ou raison d'abandonner ces tours hardis, et lequel vaut le mieux pour une langue, d'être pauvre, rapide et claire, ou tortueuse, abondante et obscure, ce sont querelles de grammairiens. Mais si Rabelais s'était contenté de reforger, en bon latiniste, le métal du vieux

français, il tiendrait tout au plus sa place entre les Estienne et les Pâquier.

Au contraire, mêlez à dose presque égale le raisonneur et le poète qui sont en lui; entendez-le soutenir, avec une verve étincelante, un de ces paradoxes d'école où l'art consiste à dissimuler, sous le luxe des déductions, le vice du raisonnement; puis voyez-le s'élever peu à peu, de cet amusement de rhéteur, aux plus hautes vérités morales, à la plus belle conception du monde : vous aurez devant vous une des formes les plus frappantes de l'imagination philosophique, et telle qu'il faut remonter jusqu'à Platon pour en trouver l'équivalent. « Quand serez-vous hors de dettes? » demande Pantagruel à Panurge. « Aux calendes grecques, répond Panurge. Lorsque tout le monde sera content et que serez héritier de vous-même. Dieu me garde d'en être hors! » Il enfile donc l'éloge des débiteurs et emprunteurs, à grand renfort d'érudition et d'anecdotes, auxquelles il mêle de fines observations : « Cuidez-vous que je suis aise, quand tous les matins, autour de moi, je vois ces créditeurs tant humbles, serviables et copieux en révérences? Et quand je note que, moi faisant à l'un visage plus ouvert, le paillard pense être le premier en date, et de mon ris cuide que soit argent comptant? » Vous souriez, vous êtes amusé. Voici qui vaut mieux : « Un monde sans dettes! Jà entre les astres ne sera cours régulier quelconque : tous seront en désarroi.... Entre les éléments, ne sera symbolisation, alternation, ni transmutation aucune. Car l'un ne se réputera obligé à l'autre : il ne lui avait rien prêté.... De cettuy monde

rien ne prêtant, ne sera qu'une chiennerie..., qu'une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. Entre les humains, l'un ne sauvera l'autre; il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre, personne n'ira au secours.... Bref, de cettuy monde seront bannies foi, espérance, charité : car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes. » Voulez-vous maintenant la contrepartie ? « Représentez-vous un monde autre, auquel un chacun prête, un chacun doive... O quelle harmonie sera parmi les réguliers mouvements des cieux!... Quelle sympathie entre les éléments! O comment nature s'y délectera en ses œuvres et productions! Cerès chargée de blés, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruits, Juno en son air serein, sereine, salubre, plaisante. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquets, festins, joie, liesse;... marchandises trotteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul débat : nul n'y sera usurier..., nul chichart, nul refusant.... O monde heureux! ô gens de cettuy monde heureux! » Ce « bon topiqueur » mêle à sa généreuse utopie la note gaie : « je vous jure que si cettuy monde eût pape, foisonnant en cardinaux, et associé de son sacré collège, en peu d'années vous y voiriez les saints plus drus, plus miraclifiques, à plus de chandelles que ne sont tous ceux des neuf évêchés de Bretagne, excepté seulement Saint-Yves. » Enfin il termine par une admirable description de « notre microcosme..., c'est l'homme, en tous ses membres, prêtants, empruntants, devants : c'est-à-dire en son naturel ». C'est d'un style ému, avec une sorte de ferveur religieuse qu'il décrit la

fabrication du sang. « Lors quelle joie pensez-vous être entre ces officiers (les organes), quand ils ont vu ce ruisseau d'or qui est leur seul restaurant? Plus grande n'est la joie des alchimistes quand ils voient les métaux transmués dedans leurs fourneaux. »

Ainsi, peu à peu, d'un simple paradoxe divertissant, nous sommes montés, à travers les souvenirs, les images, les locutions familières, jusqu'aux réflexions philosophiques; et la foule, séduite par la verve du conteur, a gravi la colline sans s'en apercevoir. Surprise, elle regarde avec des yeux nouveaux la machine humaine et, plus loin, la société et, plus loin encore, l'univers, régi dans son ensemble par la loi d'amour. Elle s'écrie avec le maître : « Vertuguoy! je me naye, je me perds, je m'égare, quand j'entre au profond abîme de ce monde. » Mais comme, avec lui, le bon sens ne perd jamais ses droits, comme les braves gens, inquiets, pourraient être troublés dans leur conception simple de la vie, Pantagruel se chargera de remettre au point la rhétorique de Panurge. Il cite les paroles de l'apôtre : « Rien, dit le saint envoyé, à personne ne devez, fors amour et dilection mutuelle.... Ainsi est-ce grande vergogne toujours, en tous lieux, d'un chacun emprunter, plutôt que travailler et gagner. Lors seulement devrait-on, selon mon jugement, prêter quand la personne, travaillant, n'a pu par son labeur faire gain. »

Tel est ce mélange de droiture et de fantaisie, de sagesse et de gaieté. Personne ne rase la terre de plus près quand il s'abaisse, et personne n'ouvre

une aile plus large quand il lui plaît de planer dans l'espace. Même alors, il ne perd jamais la terre de vue; il semble avoir l'œil perçant de ces oiseaux de grande envergure qui aperçoivent de haut les moindres plis du terrain, la plus petite caille cachée dans le sillon; il a aussi leur vol souple qui, en un clin d'œil, s'abaisse et se relève sans effort.

Je dirais volontiers que Rabelais est un savant imaginatif. De là ses qualités et ses défauts. D'abord l'imagination d'un savant est nécessairement *objective* et *réaliste*. Il ne se sert pas de ce don magnifique pour transfigurer les êtres. Il ne se perd pas dans les vagues rêveries qui mettent l'émotion personnelle à la place des choses et pour lesquelles un paysage est un état de l'âme. Il se plaît au contraire à donner à chaque objet tout son relief. La perspective, les proportions, le petit et le grand n'existent pas pour lui : tout l'intéresse dans la nature, tout l'attire et rien ne l'enchaîne. Il ne craint pas les énumérations et croit naïvement que les autres, pas plus que lui, ne se rebutent de leur longueur. Enfin, s'il transforme et grossit les objets, c'est pour faire mieux saisir, comme à travers une loupe, le phénomène de la vie.

En second lieu, il a l'imagination sereine et de belle humeur. La mélancolie chronique est, à ses yeux, une espèce de maladie de foie engendrée par l'hypertrophie du moi, un extravasement de bile égoïste. Pour être gai, il faut sortir de soi-même. La souffrance personnelle paraît alors une simple dissonance qui se perd dans la majesté de l'ensemble. Sans doute, il a le cœur ardent. Mais il réserve sa haine ou son enthousiasme pour d'au-

tres objets que nos petites vertus privées, nos affections tremblantes et nos travers bourgeois. L'amour? Il n'y voit que la reproduction de l'espèce ou le plaisir d'un instant : l'une des plus agréables parmi les fonctions animales. Mais aimer et souffrir? quelle folie! Non pas qu'il soit indifférent : pour un médecin et pour un humaniste, le centre de toute étude, c'est toujours l'homme. Personne n'est moins enclin à se perdre dans le sein immense de la nature. Sérénité ne veut pas dire impassibilité. Mais il faut autre chose, pour l'émouvoir, qu' « une méchante femme et qu'un méchant sonnet ». Parlez-lui des ignorants et des sots, qui étouffent la vérité; des hypocrites, qui faussent le sentiment religieux; des magistrats prévaricateurs, qui donnent une entorse à la loi : voilà le mal! Déroulez devant ses yeux le spectacle du monde dans son infinie variété; faites ressortir la bonté de cette Providence qui répare sans cesse les sottises des hommes : voilà le bien! Ce qui le frappe, jusque dans les individus, ce n'est pas l'individu même : c'est l'incarnation des idées générales. Si d'ailleurs ce philosophe a l'émotion communicative; si cet érudit est un coloriste, n'attendez pas qu'il emprisonne son imagination dans une action suivie, ou qu'il essaye de vous intéresser tout de bon aux faits et gestes de ses personnages. Il ne sera jamais dupe de ses propres fictions. Il laissera couler le flot de sa verve sur toute chose indistinctement, avec une nonchalance superbe, en nous montrant, derrière la risible comédie humaine, la bataille des idées, des théories, des systèmes et, plus haut encore, la grandeur de l'univers.

Enfin, troisième caractère : une disposition comique propre à ce penseur doublé d'un artiste. Lorsque le regard embrasse les deux faces de l'humanité — notre vie si courte, si chétive et nos aspirations sans borne, — le contraste est trop fort : selon l'humeur, il faut rire ou pleurer. On devient Héraclite ou Démocrite. On rit, pour peu que l'on aime le cours mobile et tumultueux de la vie, que les philosophes et les théologiens s'efforcent en vain d'emprisonner dans leurs digues. On rit de leurs vains efforts, des faiblesses qui démentent ces prétentions, de la chair qui trahit l'esprit. Plus le système est raide, empesé, tyrannique, plus les révoltes de la nature le font craquer d'une façon plaisante. Mais c'est un comique qui n'est pas à la portée de tout le monde ; et pour saisir le point faible d'une doctrine ou d'une église, il faut être, comme on dit, du bâtiment.

Réalisme exubérant, sérénité d'âme, verve qui se joue sans effort dans le domaine des idées, c'est tout Rabelais ; mais c'est beaucoup. Alors même qu'il faiblit comme artiste et que, pour la peinture des hommes, il cède le pas à Shakespeare, à Molière, il les dépasse par son objet ; car l'homme, après tout, avec ses défaites et ses triomphes, ses vertus ou ses crimes, n'est quelque chose que par les idées qui le mènent ; et les remueurs d'idées l'emportent encore sur les remueurs de passions. Voilà pourquoi son livre a pu servir de nourriture aux esprits les plus vigoureux, à ceux que le sort de l'humanité, de la science ou de la patrie préoccupe davantage que leur cher petit moi. Et voilà pourquoi ceux qui ne cher-

chent dans les lettres que l'écho de leurs propres soupirs ne s'entendront jamais avec lui.

Mais comment s'est opérée cette alliance mystérieuse de l'artiste et du savant ? Nous ne manquons pas d'hommes qui s'intéressent au général beaucoup plus qu'à l'individuel. Sans doute ; mais chez la plupart des hommes de science, l'étude bride l'imagination. S'il se rencontre, dans le nombre, des écrivains brillants, ils ne mettent de la couleur à leurs idées que par politesse, pour leur donner de l'agrément, comme on mettait jadis un œil de poudre et un peu de rouge. Leurs métaphores sont des vêtements d'emprunt : on en trouve tant qu'on veut dans le magasin aux accessoires, où chacun choisit le style qui convient le mieux à l'air de son visage.

Pour produire en France une sorte de Socrate populaire, joignant une familiarité hardie au pouvoir créateur qui anime les idées, il a fallu peut-être cette époque un peu trouble, où les genres moins tranchés laissaient à l'esprit plus de liberté d'allures, où le savant n'était point encore spécialiste, contribuable, père de famille, décoré, sans cesse contenu par le sentiment de sa respectabilité. C'est à ce prix qu'un philosophe pouvait encore garder, comme on va le voir, l'âme, le langage et les instincts du peuple.

II

En écrivant à son fils Pantagruel, le bonhomme Gargantua s'exprime ainsi : « Pour ce que, selon le dire d'Hésiode, d'une chacune chose le commence-

ment est la moitié du tout, et, *selon le proverbe commun, à l'enfourner on fait les pains cornus....* » Rabelais nous donne, dans une seule phrase, le texte et la traduction, la même pensée en langage noble et en langage familier : d'un côté, la phrase abstraite, exacte comme une équation ; de l'autre, un terme de métier, une plaisanterie de mitron, qui fait apercevoir rapidement l'idée générale à travers le fait particulier. Un certain nombre de ces tours pittoresques et de ces locutions proverbiales ont passé dans notre langue ; mais nous en avons perdu beaucoup en route ; et pour retrouver certaines façons de parler savoureuses, il faut courir les campagnes et les faubourgs. On est surpris alors de saisir au vol telles plaisanteries, tels lambeaux de phrases qui semblent détachés d'un livre de Rabelais ; c'est justement parce qu'il les a pris dans le fonds commun de l'imagination populaire.

Le peuple a gardé quelque chose de l'âme des primitifs ; les idées ne lui viennent qu'à travers ses sensations, sous forme d'images. La pensée toute nue ne lui dit rien : elle doit prendre un corps pour l'atteindre. C'est pourquoi, lorsqu'il veut résumer sa propre expérience ou celle de ses pères, il l'enferme dans un dicton, dans un proverbe, autrement dit dans un exemple palpable. Il empoche alors l'idée, comme il nouerait des écus dans son foulard. Ainsi réduite, il la palpe et la tâte, il tourne autour et rit du bout du nez, comme un homme qui a mis la main sur un trésor. Et c'est bien un trésor, tant il choisit avec bonheur ses raccourcis expressifs. A quel homme d'esprit n'est-il pas arrivé, quand il

s'est battu corps à corps avec les idées générales, de s'en aller par les rues, de se détendre et d'envier les images d'un ivrogne qui cuve, avec son vin, la sagesse des nations?

Rabelais a puisé à pleines mains dans ce vieux fonds gaulois; et avec tant d'abondance qu'on est embarrassé pour citer. Aussi bien, un proverbe tout seul, ou même une enfilade de proverbes ne nous dit pas grand chose; c'est l'à-propos qui fait tout; c'est le torrent de verve qui entraîne avec lui les réminiscences, les mots de patois, les locutions de terroir. Relisez le chapitre où frère Jean dégoise, après la bataille, ses apophtegmes monacaux, tout en dévorant à belles dents. Les expressions familières et frappantes sont si bien mêlées à la trame du style qu'il est impossible de les en détacher. C'est le privilège des coloristes : chaque touche de couleur est à sa place et ne fait bien que là. Rabelais n'écrit pas comme Racine au début des *Plaideurs*. Il ne se dit pas d'avance : je fais parler un paysan picard; donc il doit dire des proverbes. Quand les dictons lui viennent à la bouche, c'est de naissance, pour ainsi dire, et comme l'expression naturelle de sa pensée.

Du reste, il n'a point de goût pour les gens sentencieux; ce qui le séduit, c'est la saveur de terroir, ce sont des échappées sur la vie populaire. Pour montrer qu'il est difficile de se tirer des griffes de la justice, il dira : « On ne s'en va pas des foires comme du marché; nous avions les pieds poudreux ». Voilà, en deux lignes, un coin de vie rurale, les marchands étrangers qui viennent de loin avec « les

pieds poudreux », l'indigène méfiant qui les surveille du coin de l'œil, de peur qu'ils ne s'esquivent avant d'avoir payé, ce qui est plus aisé dans les grandes foires internationales qu'au marché de la paroisse, où tout le monde se connaît. Que de mots je dois accumuler pour traduire ce seul dicton populaire! Il se plaît aux assonances qui enfoncent, comme un coin, une idée dans la tête. Témoin cet adage de maître d'école : il faut toujours apprendre, fût-ce

> D'un sot, d'un pot, d'une guedoufle,
> D'une moufle, d'une pantoufle,....

conseil que les écoliers répètent en chantant et en sautant sur un pied; il se grave mieux dans la mémoire. Il n'est pas même nécessaire que l'adage présente un sens profond, pourvu qu'il rappelle une action familière, une de ces réflexions plaisantes qui soulagent un instant le travailleur; par exemple ce mot de bûcheron qui, coupant les arbres au ras de terre, dit qu'il « prépare les sièges pour la nuit du jugement » et, sans doute, lance à pleine voix sa plaisanterie macabre à la belle fille qui passe en se moquant de son dos voûté. Il est si vrai que Rabelais aperçoit, derrière les dictons, les silhouettes du menu peuple, qu'il prend plaisir à coller sur chaque métier l'étiquette inventée par les plaisants de village : « les sarcleurs, qui gagnent argent; les métiviers (moissonneurs) qui boivent volontiers sans eau; les glaneurs, auxquels faut de la fouace;... les meuniers qui sont ordinairement larrons, et les boulangers, qui ne valent guère mieux ». Telles ces plaisanteries faciles qu'on entend dans les

rustiques assemblées, avec accompagnement de gros rires et de coups de poing amicaux. Ce n'est pas très fin, mais c'est plein de bonne humeur et de santé.

Ce qui les met tous en gaieté, garçons et filles, lurons et luronnes, ce n'est point un trait d'esprit soigneusement aiguisé, un compliment discret qu'on glisse adroitement dans l'oreille, un demi-mot plein de sous-entendus : c'est l'abondance et le trop-plein de la vie. Nous voici sur un champ de foire : la foule circule dans l'air épais, chargé d'odeurs de friture et de pain d'épice; les orgues de Barbarie égrènent leurs flonflons, les crécelles grincent, le paillasse bat la grosse caisse et crie son boniment, haché par les coups secs du tir et le roulement sourd du jeu de boules; les trombones nasillent comme une troupe de canards enroués. Au bout d'un quart d'heure, l'homme délicat n'y tient plus. Il se bouche le nez et les oreilles et décampe au plus vite. Cependant l'homme du peuple se sent à l'aise au milieu de ce tapage; il s'y promène et s'y délecte, la face épanouie, aussi tranquille que dans sa grange, humant les odeurs âcres, heureux de vivre : car ce tumulte flatte ses sens, en lui donnant l'impression d'une vie débordante et foisonnante. Pour la même raison, la faconde du charlatan le retient et l'amuse. Cette cascade de mots sonores et vides charme son oreille. Cela le met dans une disposition joyeuse, comme le bruit du tambour et de la trompette. Peu importe, d'ailleurs, le sens des mots : « C'est l'air, dit-il, qui fait la chanson ». Pour lui, les phrases ont un casque sur la tête, comme l'orateur, et traînent une robe semée d'étoiles.

Suivons ce paysan dans les veillées d'hiver, alors que maîtres et valets se pressent autour de l'âtre, pour entendre quelque conteur : le plus souvent c'est un vieux, tanné, cuit et recuit par le soleil et l'expérience, tout sillonné de rides qui gravent, sur ce masque mobile, non pas des travaux d'Hercule, mais l'observation narquoise de la vie. Le bonhomme va son train, le brûle-gueule entre les dents, tour à tour grave ou comique, clignant de l'œil et distillant ses mots. Il n'est pas pressé d'arriver au but, ni ses auditeurs non plus. Il a peut-être raconté vingt fois la même histoire : mais ce qui les captive, ce sont les détails accessoires, les digressions, les mines du conteur et jusqu'à ses silences. Dite par un autre, l'anecdote n'aurait plus le même sel; ce qu'on aime, c'est justement un récit vivant, mimé, un récit fait homme, avec des interpellations directes à l'auditoire, et portant une figure réjouissante, dont les grimaces expressives s'éclairent de temps en temps, à la lueur douteuse du foyer.

Maintenant, qu'un grand artiste conserve ces goûts populaires; qu'on lui suppose par surcroît le don de noter, de transposer les impressions trop fortes et trop confuses, de manière à les rendre intelligibles, et l'on aura Rabelais; c'est-à-dire le tumulte de la vie, le tapage, les interjections, les inventions cocasses, les exagérations énormes et les énumérations joyeuses du charlatan, — seulement d'un charlatan de génie, qui débite de la science et de la sagesse avec ses drogues. « Marie-toi, dit frère Jean, de par le diable, marie-toi.... Je dis et entends le plus tôt que faire pourras. Dès huy au

soir, fais en crier les bans et le challict. Vertus dieu, à quand te veux-tu réserver? Sais-tu pas bien que la fin du monde approche? Nous en sommes huy plus près de deux trabuts et demie toise que n'étious avant hier. L'antechrist est déjà né. ce m'a lon dit. Vrai est qu'il ne fait encore qu'égratigner sa nourrice et ses gouvernantes, et ne montre encore les thésaurs : car il est encore petit. *Crescite, nos qui vivimus, multiplicamini.* Il est écrit, c'est matière de bréviaire : tant que le sac de bled ne vaille que trois patacs et le bussart de vin que six blancs. » Et le bon frère poursuit au milieu des rires : c'est sur ce ton que les prédicateurs de la Ligue débiteront leur orviétan.

Faut-il parler des mots forgés à coups de syllabes qui résonnent comme des baguettes sur un tambour? Ils abondent : et c'est même tout ce qu'un certain public connaît de Rabelais. Mais il n'a pas besoin d'inventer des mots. Ce style vivant, vécu, parlé, donne l'impression directe des objets par le nombre et la sonorité. « Aux autres tant croissait le nez qu'il semblait la flûte d'un alambic, tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout émaillé, tout boutonné, et brodé de gueules. » Vit-on jamais plus beau nez d'ivrogne? S'il s'agit d'une bagarre, on entend littéralement les coups pleuvoir : « et de dauber chiquanous, et de drapper chiquanous : et coups de jeunes gantelets de tous côtés pleuvoir sur chiquanous ». On aperçoit la mine déconfite, on entend les gémissements des battus : « le record, joignant les mains, semblait lui en requérir pardon, marmonnant de la langue, mon,

mon, vrelon, von, von, comme un marmot ». Contemplez Diogène, « troussé en cueilleur de pommes », et roulant son tonneau : « déployant ses bras, le tournait, virait, brouillait, hersait, versait, renversait, battait, boutait, tabustait... ». Il y en a dix lignes. Nous demandons grâce, nous sommes essoufflés : c'est que nous avons l'esprit rapide et l'haleine courte. Mais notre voisin le tonnelier rit de tout son cœur : il en demande encore. A leur tour, l'apothicaire et le médecin trouveront leur compte dans les qualités mirifiques de la sauce verte, « laquelle vous épanouit le cerveau, esbaudit les esprits animaux, réjouit la vue, ouvre l'appétit, délecte le goût, assure le cœur », etc. Jamais plus beau prospectus n'a été rédigé avec des détails plus abondants et plus précis.

Pour produire la sensation de la vie, on doit rendre l'excès de la vie. Est-ce que la nature choisit? Sa fécondité n'est-elle pas un torrent énorme et trouble, qui ne s'arrête jamais? Voilà ce que notre cerveau limité peut à peine concevoir. Un voyageur donne un coup d'œil au Niagara : il en est bientôt rassasié. Il rentre chez lui, se frotte les mains, dit à sa femme : « J'ai vu le Niagara », et n'y pense plus. Mais que tout à coup, tisonnant au coin de son feu, il vienne à songer qu'à chaque minute, le Niagara coule toujours avec la même intensité. Fût-il doué d'une belle imagination, c'est à peine s'il peut réaliser une telle perpétuité de richesse. Ainsi coule le flot de la vie sans s'arrêter jamais. Or voici un grand esprit qui l'aime tant, cette vie, qu'il en adore jusqu'aux excès, qu'il imite même les redites monotones des choses et leur va-et-vient perpétuel. A la

longue il vous communique l'impression de cette exubérance, autant du moins qu'on peut le faire avec du noir sur du blanc. Si la langue est trop pauvre, il imite les sons; car tous les bruits sont dans la nature. Pour chasser les moines, il imite les claquements de la langue des piqueurs parlant aux chiens. Et Dindenault avec ses moutons : « rr, rrr, rrr. Ho Robin! rr, rrrrrr. Vous n'entendez ce langage. » Veut-il reproduire le charivari des valets de Basché recevant les sergents, il les montre « sonnant de leurs cymbales et hurlant en diables : hho, hho, hho, brrrourrs, rrrourrrs, rrrourrrs ». S'agit-il du tintamarre d'un combat qu'on entend tout à coup dans l'air dégelé, il rend au naturel les grincements et les cris.

L'exagération même du procédé nous en montre le but. Les peintres réalistes, un Rubens, un Teniers, un Jordaens, cherchent l'imitation complète de la vie. Rien ne leur paraît négligeable, pas même un beau tapage ou une belle ordure. S'ils condensent et choisissent — car un artiste choisit toujours, même à son insu, — c'est afin de communiquer plus parfaitement cette impression d'exubérance. De même Rabelais. Qu'on relise par exemple les « propos des buveurs ». Il n'y a ici ni satire ni symbole, mais seulement l'expression d'un joyeux tumulte. Dans ces propos incohérents, chaque phrase dessine une trogne enluminée, avec le geste machinal et le pli du métier.

Naturellement, ce style excessif tombe facilement dans l'ordure. Il fait plus : il s'y rouie, il s'y complaît. Le médecin n'y voit qu'une matière « plus ou

moins louable »; le moine, un sujet de gaudriole inoffensive, et l'homme du peuple une source inépuisable de comique. Par là Rabelais décourage beaucoup de lecteurs. Il en est de son livre comme de certains palais illustres où le visiteur moderne ne resterait pas cinq minutes, s'il y respirait les odeurs que supportaient nos pères. On sait quels ruisseaux infects souillaient jadis les escaliers de Versailles et la galerie des Tombeaux. « Ah! monsieur le Duc », disait une grande dame qui visitait, sous la Restauration, un coin mal nettoyé du château, « voilà une odeur qui me rappelle un bien beau temps! » L'œuvre de Rabelais est une vieille et belle maison dont on n'a pu ôter les ordures, parce qu'il aurait fallu enlever du même coup les murs et le plancher.

On me dispensera de citer des exemples : il s'en trouve à chaque page et presque à chaque ligne. Mais il faut s'expliquer nettement. Je pourrais alléguer ma propre expérience et dire au lecteur : entrez quand même. A la longue, on s'y fait. Je pourrais rappeler qu'il existe une certaine grossièreté saine et robuste [1]; que nos plaisanteries de fumoir ne sont pas beaucoup plus délicates; qu'une grosse farce un peu salée n'est pas pour faire bouder des gens qui ont été plus ou moins soldats. Lequel de nous, à vingt ans, n'a pas chanté à plein gosier des refrains bien différents de ceux qu'on apprend

1. Voir l'apologie ingénieuse présentée par M. Paul Stapfer dans son excellent ouvrage *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*. Paris, Colin, 1889.

dans les pensionnats de demoiselles? Que celui qui est sans reproche jette à Rabelais la première pierre. Moi, je n'oserais ni ne voudrais; car je me souviens d'un temps où ce gros poivre, dont nous n'étions pas chiches, nous faisait paraître le sac moins lourd, l'étape moins longue, et l'avenir de la patrie moins sombre. Nous autres Gaulois, cette gaieté-là nous soulage, comme de jurer un bon coup.

Il vaut mieux cependant rechercher la cause profonde de cette prédilection pour l'ordure; car il y a préférence, c'est incontestable. Rubens ou Teniers la relèguent dans un coin de leurs kermesses, comme un revers inévitable et plaisant du délire bachique. Mais Rabelais l'étale au premier plan, et trop souvent, chez lui, l'épisode envahit le tableau.

En tout temps, le peuple manie l'ordure avec indifférence : c'est de l'engrais, comme dit certain personnage de vaudeville. A certaines époques, il s'en amuse, il en jouit, parce qu'il y voit l'envers de la vie. Tel était précisément le cas au XVe et au XVIe siècle. On sortait d'une effroyable oppression : toute cette chevalerie du moyen âge, avec ses panaches et ses sentiments alambiqués, n'était qu'un vernis brillant sur un grand fond de grossièreté. Quand le vilain releva la tête, ce qu'il vit d'abord de si bas, c'est la piteuse nature humaine, dissimulée sous les robes brochées d'or et les armures damasquinées. Accoutumé aux besognes inférieures, remuant les tas de fumier sans dégoût, le premier effet comique dont il fut frappé, c'est le perpétuel contraste entre les prétentions des grands seigneurs et ce triste revers de médaille. Le noble s'était

guindé trop haut : le roturier lui démontra qu'il est des situations dans la vie où tous les hommes sont égaux.

Il y a plus : l'ordure est la rançon d'un idéal trop raffiné. Lorsqu'on veut faire de l'homme un ange, la bête se réveille et regimbe. L'Église enseignait le mépris du corps et l'horreur du nu. C'est elle qui a divisé notre corps en parties nobles et en parties honteuses. Dès lors, les fonctions les plus simples et les plus naturelles devinrent matière à plaisanterie. Au moyen âge, bien avant Rabelais, ce genre de bouffonnerie était entré dans les mœurs, comme une revanche de la bête opprimée. L'Église était toute-puissante alors et cependant elle laissait faire : tandis qu'elle sommeillait, ses enfants, pareils aux fils de Noé, découvrant sa nudité, s'en moquèrent. Les cordes de l'âme étaient trop tendues : il avait fallu concéder quelque chose à Caliban. On avait permis la messe des fous, fermé les yeux sur les grotesques attributs dont la malice des sculpteurs semait le portail des cathédrales. Rabelais n'est donc pas l'inventeur de la plaisanterie rabelaisienne. C'était un legs de l'âge mystique, une réplique populaire à la symphonie céleste. On la trouve répandue à profusion sur les stalles des chœurs usées par les manches des moines, ou servant de console et de support à la courbe divine des arceaux.

Seulement Rabelais fit de l'obscénité un moyen de polémique. Sous sa plume, elle devint la forme gauloise, ironique et mordante de la protestation de la chair. L'Italie glissait vers un paganisme tranquille et incrédule. La France, encore croyante et

nullement pervertie, se vengeait de la quintessence par la grossièreté. Aux anges bien peignés qui balancent des encensoirs sur les chevets fleuronnés des églises, Rabelais oppose l'enfance pétulante de Gargantua, sans nous faire grâce des accidents ordinaires de cet âge. A la place des figures d'ascètes, dont la tête austère surmonte un corps émacié, vidé de substance, il nous montre, avec toutes leurs suites, la corpulence joyeuse et les énormes ripailles de ses géants. A la théologie creuse, aux extases, aux dissertations subtiles sur le corps des anges, il substitue la cuisine du corps humain. Le moyen âge avait mutilé l'homme. Les parties hautes et nobles de l'esprit se mouraient de langueur, d'aspirations vagues et d'inanition : survient un joyeux médecin qui secoue le malade, ouvre la fenêtre, tousse, crache bruyamment, lâche des plaisanteries graveleuses, et finalement ramène sur la terre le convalescent, dont le regard fiévreux se perdait dans le ciel, ou plutôt dans un plafond lourd, étouffant, qu'il prenait pour le ciel.

Sans doute, la cure est radicale : un homme bien portant n'en aurait pas besoin. Mais toute réaction est d'autant plus violente que la contrainte a été plus forte. On avait garrotté, muselé la vie. Quand elle se donna carrière, elle se répandit d'abord en mouvements impétueux, en inconvenances joyeuses, en gambades désordonnées. Comme l'âne de Marot, l'animal humain prit sa course,

Au trot,... à bonds, à ruades,
Au galop, à pétarrades.

III

Ces défauts sont amplement rachetés par une qualité suprême, qui, selon moi, fait tout passer, le don de la vie. On en a vu l'excès, le trop-plein; bientôt on en subit le charme. La douche a été un peu forte et mêlée d'odeurs sulfureuses : mais la réaction vient, le sang circule, et l'anémie disparaît.

D'abord, il a fallu ce jet impétueux et trouble pour briser la couche de froide convention qui pesait, au début du XVIe siècle, sur l'esprit français. « La prose galante n'était pas encore, dans le style épistolaire, ce qu'elle est depuis devenue, et ce qu'était déjà la prose des affaires et de l'histoire.... A côté de ce style ferme et énergique, il y avait celui d'une école précieuse, alambiquée, confuse, que les Robertet, les Chastelain, les Jean d'Auton, les Molinet avaient mis en vogue [1]. » Galante ou non, toute prose est terne à cette époque. Les vers, à mon avis, ne valent guère mieux. Sans doute, il y a Marot. Mais il n'est que piquant, aimable et joli. C'est un poète de cour : on ne sent point, en lui, de puissante vitalité. Quant aux autres, y compris Marguerite d'Angoulême et le roi lui-même, leur versification diffuse est un ruisseau incolore qui coule sans fin ni trêve. Ce besoin d'écrire en vers ce qu'on dirait beaucoup mieux en

1. Paulin Paris, *François Ier*, t. I, p. 134.

prose est un signe du temps. On aurait cru déroger si l'on avait montré son visage à découvert. Ce vaillant roi, qui donna de si grands coups d'épée, dont les billets, écrits sur l'affût d'un canon, respiraient une si noble fierté, n'est plus qu'un pitoyable rimeur quand il chante ses infortunes dans la prison de Madrid. Tel est l'effet d'un faux idéal. Des hommes sanguins, qui se battent comme des reîtres, qui s'habillent d'étoffes magnifiques et vivent par le corps et par les yeux autant que par l'esprit, dès qu'il s'agit d'écrire, n'ont plus ni regard, ni sens, ni toucher. Ils écartent les apparences sensibles, les attitudes familières, tout ce qui fait le charme et le frémissement de la vie; nageant alors dans le vide, ils débitent de jolis riens d'une petite voix flûtée.

Ce qu'ils dédaignent comme indigne de leur muse, Rabelais va nous le rendre. D'abord il le sent en lui-même et l'exprime avec l'impétuosité franche d'un homme du peuple. Comme le conteur populaire ou le prédicateur des rues, il interrompt à chaque instant son discours pour interpeller l'auditoire : « Qui vous meut? qui vous poinct? qui vous dit que blanc signifie foy, et bleu, fermeté? Un (dites-vous) livre trépelu... Qui l'a fait?... » Voici le ton d'un de ses prologues : « Gens de bien, Dieu vous sauve et garde. Où êtes-vous? je ne vous peux voir. Attendez que je chausse mes lunetttes. Ha, ha. Bien et beau s'en va quaresme, je vous vois. Et donc? Vous avez eu bonne vinée, à ce que l'on m'a dit.... Vous, vos femmes, enfants, parents et familles, êtes en santé désirée. Cela va bien, cela est bon, cela me plaît. Dieu, le

bon Dieu en soit éternellement loué.... Quant est de moi, par sa sainte bénignité, j'en suis là, et me recommande. Je suis, moyennant un peu de pantagruelisme, sain et dégourd : prêt à boire, si voulez. Me demandez-vous pourquoi, gens de bien? Réponse irréfragable. Tel est le vouloir du très bon, très grand Dieu, auquel j'acquiesce, auquel j'obtempère, duquel je révère la sacro-sainte parole de bonne nouvelle. » A travers cette causerie familière, on voit en plein la figure de l'auteur, un peu alourdi, un peu vieilli, mais toujours gaillard. Montaigne a consacré sa vie entière à se peindre et Rabelais n'a presque jamais parlé de lui. Cependant trouverait-on dans tout Montaigne un portait de lui-même qui vaille cette peinture involontaire?

Le style de Rabelais est vivant, parce qu'il exprime tout l'homme, corps et âme, physique et moral, avec la saillie de nature et la pose accidentelle. Il est parent des grands artistes de la Renaissance, qui ont aussi la forme humaine comme unique moyen d'expression. Seulement il est du côté populaire et réaliste, avec les Hollandais plutôt qu'avec les Italiens. Il y a, chez lui, des tableaux d'intérieur dignes de Teniers ou de Jordaens : « Laissons toute mélancolie, apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, baille leur ce qu'ils demandent, tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer les commères.... » Il y a aussi des effets de plein air que Rubens lui envierait : « Ce disant, mit bas son grand habit, et se saisit du bâton de la croix, qui

était de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lis, toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mit son froc en écharpe et de son bâton de la croix donna brusquement sur les ennemis, qui sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi les clos vendangeaient.... Il choqua donc si raidement sur eux, sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs, frappant à tort et à travers à la vieille escrime. » Voulez-vous du Jean Steen ou du Terburg? — « Ce propre jour.... arriva un vieil, gros et rouge chicquanous. Sonnant à la porte, fut par le portier reconnu à ses gros et gras houzeaux, à sa méchante jument, à un sac de toile plein d'informations attaché à sa ceinture, signamment, au gros anneau d'argent qu'il avait au pouce gauche. »

Comme les Hollandais, il donne une grande importance aux ustensiles domestiques, aux objets utiles, aux petites scènes familières, que plus tard la pruderie classique bannira de l'empire des lettres : « arrivé qu'il fut (l'âne), on le mena en l'étable près du grand cheval; fut frotté, torchonné, étrillé, litière fraîche jusqu'au ventre et plein ratelier de foin, pleine mangeoire d'avoine, laquelle quand les garçons d'étable criblaient, il leur chauvait des oreilles, leur signifiant qu'il ne la mangerait que trop sans la cribler, et que tant d'honneur ne lui appartenait ».

Au début de tel chapitre on sent la gaieté du peintre qui se met de bon cœur à l'ouvrage : « Les naufs du joyeux convoi refaites et réparées, les victuailles rafraîchies,... nos gens plus joyeux que

de coutume, au jour subséquent fut voile faite au serein et délicieux aguyon (brise légère), en grande allégresse. » Notez la différence avec le procédé moderne. Nous voulons qu'on nous décrive les voiles tendues et dorées par le soleil, la carène des navires un peu penchée, glissant sur la moire froissée d'une mer bleue. Rabelais, moins dilettante, s'établit d'abord dans le cœur et dans la poitrine de ses marins : c'est de là qu'il aspire le vent frais.

Il faudrait trop citer. D'ailleurs ces touches si justes, ces réflexions si drôles, ces attitudes saisies au vol font partie de la trame du style : tout est emporté dans un mouvement général et puissant. Autant vaudrait détacher d'un tableau le reflet d'une étoffe, un bras levé, un torse vigoureux : l'effet n'y serait plus. Ce genre d'étude est fait pour l'atelier. C'est aussi de préférence aux bons ouvriers que je m'adresse, à ceux que tourmente le problème de la vie, à ceux qui poursuivent cette chose fuyante d'une éternelle et vaine étreinte. Qu'ils pénètrent avec moi dans l'officine de Rabelais et qu'ils admirent le coup de brosse un peu lourd, mais sûr du vieux maître. S'ils veulent juger toute la distance qui le sépare de nous, qu'ils relisent sa tempête, et qu'ils la comparent avec tel tableau contemporain, par exemple avec une toile de Loti.

J'ai sous les yeux la description d'une bourrasque dans *Pêcheur d'Islande*. C'est l'écrasante vérité ; c'est du moins celle de notre siècle, avec sa culture raffinée, sa vive perception des nuances et sa philosophie souvent désolante, qui voit dans le simulacre humain un accident transitoire, auquel l'uni-

vers entier semble dire, comme les vagues de Loti : « Attends que je t'attrape et je t'engouffre... ». Mais il y a une autre vérité, qui était celle de nos pères, et qui est encore, Dieu merci, celle du plus grand nombre. Pascal la formulait ainsi : « L'homme sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien ». Donc, l'homme si petit, si chétif, si perdu qu'il soit dans le désordre des éléments, est au fond le seul être digne d'attention. « Que me font, dirait Rabelais, les déchirures des nuages ou la bavure des lames? Je veux savoir ce que pense, ce que veut cet homme en danger. Au besoin, pour mieux connaître son âme, je donnerai à ses idées plus d'enchaînement qu'elles n'en ont au milieu d'un orage. Je rattacherai les fils de cette pensée qui s'égare. Et si, au lieu de drame, je ne veux faire que de bonne comédie, je me garderai de pousser les choses à l'extrême : je représenterai mes personnages durement, mais plaisamment cahotés, comme cela se passe neuf fois sur dix dans la réalité, car si toute tempête se terminait par un naufrage, on aurait bientôt cessé de naviguer. »

Ainsi fait-il ; et prenant la tempête par le côté humain, il n'est peut-être ni moins vivant, ni moins profond. La description purement extérieure tient chez lui peu de place. Il nous conte simplement que « la mer commence à s'enfler et tumultuer du bas abîme ; les fortes vagues battre les flancs de nos vaisseaux ; le mistral, accompagné de mortelles bourrasques, siffler à travers nos antennes ;... l'air perdre sa transparence, devenir opaque, ténébreux et obscurci, si que autre lumière ne nous apparaissait que

des foudres, éclairs et infractions de flambantes nuées;... nos aspects tous être dissipés et perturbés, les horrifiques typhones suspendre les monstrueuses vagues du courant. Croyez que ce nous semblait être l'antique chaos.... » Cela est *vu* également, mais par couleurs tranchées, non par nuances; et ce qui remplirait dix pages de Loti, tient ici en dix lignes, malgré le goût de Rabelais pour les énumérations. Le reste du temps, il faut suivre les phases de la bourrasque dans les impressions de l'équipage. Les exclamations, les gestes, les cris, les commandements vous font sentir toutes les secousses du navire. Il y a des moments d'accalmie, pendant lesquels on peut parler, plaisanter même, puis les reprises de la tempête, où l'on n'entend plus que le sifflet et la voix du capitaine : « Ure tacque, hau! cria le pilote. Ure tacque. La main à l'insail. Amène, ure tacque.... Hau amure, amure bas, hau,... cap en houlle! »

La figure centrale, c'est « Panurge le veau, Panurge le plourard, Panurge le criard », qui reste « accroupi sur le tillac tant affligé, tant meshaigné, et à demi mort », avec ses réflexions philosophiques, ses lambeaux de plaisanteries coupés de hoquets et de pis encore. « Be be be, bous bous bous, Zalas. Je naye. Ha mon père, mon oncle, mon tout. L'eau est entrée en mes souliers par le collet. Bous, bous, bous, paisch, hu, hu, hu, ha, ha, ha!.... » Tous les genres de poltronnerie s'y trouvent; et ce peintre qui ne voit pas la couleur des vagues, saisit toutes les nuances de l'âme comme toutes les attitudes de son pauvre compagnon de misère, le corps : d'abord

l'impression physique du mal de mer, tellement forte, qu'on sent positivement, par une seule interjection, que le bateau enfonce; il n'est pas nécessaire de nous dire, comme Loti, que « sa redescente était comme une glissade, faisant éprouver ce tressaillement du ventre qu'on a dans les chutes simulées des chars russes ». Quand il s'agit de l'homme, non des éléments, c'est le vieux peintre, avec sa touche unique, qui reprend l'avantage. — Puis c'est le discours essoufflé de ce moulin à paroles que la souffrance même ne peut arrêter, bouffon jusqu'à la mort inclusivement, mais d'une manière nerveuse et saccadée; — c'est le regret enflammé du plancher des vaches : « que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux! » Cette insistance inopportune sur l'agrément d'être à terre rappelle un passage des souvenirs de Maxime Du Camp : Flaubert, dans les sables d'Egypte, décrivant à son compagnon, aussi altéré que lui, les délices d'un sorbet à la glace. — Ce sont encore les bouts de proverbes, les vieux anas, qui s'échappent involontairement de cette gorge serrée par la peur; les conseils inutiles donnés à tort et à travers aux hommes d'action par celui qui ne sait que geindre et pleurer; les retours de piété : « Frère Jean, mon père, mon ami, confession. Me voici à genoux. Confiteor! » — Les vœux qu'on oubliera quand le danger sera passé; — puis la bêtise suprême des poltrons : « Plongez toutes vos ancres. Soyons hors de ce danger, je vous prie! » — Et les phases d'anéantissement complet, qui laissent pourtant apercevoir, dans la figure pâle, verte, tirée, l'œil encore brillant

du farceur : « Je naye, je meurs, mes amis. Je pardonne à tout le monde.... Frère Jean, mon ami ancien. Ancien, dis-je, car de présent je suis nul, vous êtes nul. Il me fâche de vous le dire. »

Comme contraste, on a la figure vaillante de frère Jean et la figure noble et calme de Pantagruel. Le brave moine « s'est mis en pourpoint pour secourir les nauchiers; il s'évertue, jure comme un templier, se moque de Panurge : « Magna, gna, gna.... Fi! qu'il est laid, le plourard!... » On le sent plein d'entrain. Il va de son pas lourd sur le pont, lançant à pleine gueule une injure au poltron, un encouragement aux matelots et mettant lui-même la main à la besogne. « Je crois que tous les diables sont déchaînés aujourd'hui et que Proserpine est en travail d'enfant. Tous les diables dansent aux sonnettes! » C'est ainsi que ce pauvre diable, à savoir l'homme, se soutient, en se démenant, sacrant, riant, faisant la nique aux éléments conjurés. C'est la manière des vrais loups de mer, qui ne s'amusent guère à noter les déchirures des nuages; et dans ces moments-là un juron est presque beau, car c'est un défi jeté à l'inepte hostilité des choses.

Cependant il y a mieux encore : à savoir, l'âme maîtresse d'elle-même qui ne s'abandonne jamais. « Pantagruel, après avoir imploré l'aide du grand Dieu servateur, et fait oraison publique en fervente dévotion, par l'avis du pilote tenait l'arbre fort et ferme. » Cette attitude ne se dément pas un instant. Au-dessus du tumulte, des plaisanteries, des vaines discussions, sa voix grave se fait entendre, et l'on aperçoit clairement que ce mât, ce point d'appui solide auquel

il s'attache, c'est la foi, véritable grandeur de l'atome perdu dans le chaos : « Seigneur Dieu, sauve nous, nous périssons. Non toutefois advienne selon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite ! »

Ainsi rien ne manque au tableau, si l'homme en est le sujet principal. Le vacarme s'apaise peu à peu, la confiance renaît, la manœuvre recommence avec plus de gaieté et de quolibets, pour « aider au bon temps » ; et, la tempête finie, « Panurge fait le bon compagnon », offrant avec bonne grâce ses services désormais inutiles, et gourmandant la paresse de frère Jean, « ce penaillon de moine, qui boit, et meurt de peur ».

L'analyse, ici, ne vaut rien. Il faut lire soi-même. Peut-être trouvera-t-on le vieil auteur diffus. Loti l'est-il moins ? Il ne l'est pas pour nous. Il le serait peut-être pour nos pères et pour nos descendants. Le point de vue change. Au XVIe siècle, on aurait difficilement supporté nos demi-tons juxtaposés, notre savante analyse de la sensation qui ne fait grâce ni d'une lame, ni d'un bout de nuage. En revanche, on se délectait à suivre les propos, les gestes, les attitudes de l'homme ; on ne se lassait point de le tourner et retourner dans tous les sens. Ces gens-là n'avaient pas les nerfs à fleur de peau. Ils regardaient les contorsions de Panurge en connaisseurs, comme nous contemplons en artistes le drame des éléments. Qui a raison ? chacun à son tour, pourvu que chacun soit sincère. Mais j'ose dire que l'ancienne manière était moins maladive et que si notre langue et notre esprit doivent se retremper, c'est à la source du bon sens populaire. C'est en étudiant, comme Rabelais,

la saillie des muscles et les ressorts de l'âme, au lieu de nous disperser, de nous volatiliser, comme des Hindous, dans le sein immense de la nature.

IV

L'allure naturelle, pour un tel écrivain, c'est le récit, c'est-à-dire précisément le contraire des impressions vagues et des raisonnements abstraits. Présentez à l'homme du peuple un beau syllogisme, il ne comprend pas. Racontez-lui une histoire, fût-ce la plus saugrenue, ses yeux s'éclairent. Des petits faits, successifs, individuels, voilà ce qu'il lui faut. A vous de faire sortir la leçon de l'anecdote.

C'est pourquoi Rabelais, voulant développer ses idées sur l'éducation, n'a garde de faire un système, ou, comme Montaigne, d'écrire un discours sur « l'institution des enfants ». Il raconte les faits et gestes du jeune Gargantua sous la gouverne de son précepteur Ponocrate, avec des détails tellement précis, que le lecteur voit cette éducation avant de la comprendre : l'idée lui est entrée, presque à son insu, par les yeux.

Avec ses airs de négligence, Rabelais reste constamment fidèle à ce procédé narratif. Vous pouvez ouvrir le livre au hasard. Vous y trouverez des longueurs, des énumérations, des discours, mais pas une dissertation proprement dite. Cette forme anecdotique appliquée au développement des idées lui vint comme un trait de lumière, lorsque, mettant la

main sur un vieil almanach, il vit le parti qu'on pouvait en tirer pour se faire lire de ceux qui ne lisent pas. Les dissertations pures, il les réserve pour d'autres ouvrages : ceux qu'on ne lit plus. Mais quand il parle au grand public, il est si pénétré du besoin d'animer ses idées que, si les personnages vivants lui manquent, il crée des figures symboliques. C'est même par là qu'il pèche : à force de vouloir tout incarner, il tombe dans l'allégorie, cet écueil de nos anciens fabliaux. Cela lui arriva surtout dans la seconde moitié de sa carrière, lorsque son imagination n'avait plus la même fraîcheur. Une partie des îles visitées par Pantagruel sont peuplées d'êtres froidement fantastiques, d'abstractions ambulantes qui n'ont pour nous aucun intérêt. Dans le dernier livre, le royaume de la Quinte Essence est un pays mortellement ennuyeux. L'auteur a trop présumé de lui-même, lorsqu'il a pensé qu'il pourrait revêtir d'un corps toutes les idées générales afin de les mettre en action. Une métaphore qui boit, mange, se promène, argumente, ce n'est plus la vie : c'est un automate dont les gestes font entendre le grincement désagréable d'un ressort d'horloge.

Mais, lorsqu'il se borne à faire évoluer de vrais hommes en chair et en os, lorsqu'il sème ses narrations copieuses de fines réflexions et d'épisodes divertissants, quelle verve et quelle abondance! Quelques-uns de ces récits sont de petits drames complets, et pourraient se détacher sans inconvénient : par exemple le diable de Papefiguières, l'apologue de l'âne et du roussin, l'histoire du sei-

gneur de Basché, l'aventure du pape Jean XXII chez les nonnes, la fumée du rôtisseur payée au son de la monnaie. Tous ces contes sont charmants. Ils sont plus gras, mais aussi plus nourris que les fables de La Fontaine. Ce n'est pas seulement un mets de délicats : c'est un plantureux ragoût qu'on pourrait servir sur la table d'un vigneron.

J'aime à me figurer Rabelais faisant un conte à ses amis, chez d'Estissac ou Tiraqueau. Ses livres ne nous donnent que l'écho affaibli de ces conversations étincelantes, de ces narrations copieuses dont on disait qu'elles pourraient réveiller les morts. Vraiment, il est tel de ces récits à travers lesquels on croit entendre sa voix sonore et contempler sa figure joviale. C'est à la campagne. On a bu sec et mangé de cette cuisine épicée dont les recettes nous font frémir. Après quoi, les convives s'assoient autour d'un sarment qui pétille. Le feu éclaire les angles saillants de ces fortes têtes taillées à grands traits : savants, magistrats, évêques ou simples rimeurs; larges fronts, mâchoires carrées, nez robustes, bouches mobiles. On demande un conte à Rabelais. Il va leur servir un plat de sa façon et tel qu'il y en aura pour chacun. On dirait qu'il le surcharge à plaisir de parenthèses et d'incidents, selon que ses yeux errent à droite ou à gauche, du rustique seigneur au président à mortier, du serviteur des muses au prélat politique. C'est, par exemple, l'histoire du bûcheron qui a perdu sa cognée. Voici d'abord la silhouette boîteuse du bonhomme « gagnant cahin-caha sa pauvre vie. — Ma cognée, Jupiter, ma cognée! » Jupiter, ce premier président de l'univers,

se retourne avec ennui du côté du suppliant, c'est-à-dire du plaideur. « Quel diable est là-bas, qui hurle si horrifiquement ? Vertus de Styx, nous avons bien d'autres affaires sur les bras! » Suit un exposé rapide et embrouillé des affaires du monde : les Perses, les Turcs, les Moscovites, l'Allemagne et l'Italie, Constantinople et Bordeaux.... Le brave Jupiter en perd la tête. Il dépêche chaque dossier avec la hâte d'un bureaucrate ennuyé, la plume derrière l'oreille, ou d'un président à mortier, qui juge en courant, la toque enfoncée sur les yeux, puis rit tout son saoul, en se renversant dans son fauteuil, lorsque son assesseur, Priape, un drôle à mine flamboyante, lui adresse quelque propos grivois. Il oublie alors ses dossiers. Les parenthèses s'enchâssent les unes dans les autres; les allusions pleuvent; le tribunal tout entier, je veux dire l'Olympe, se divertit de ses propres perplexités. On rapporte un cas où « les destins étaient contradictoires.... L'effet de deux contradictions ensemble fut déclaré impossible en nature. Vous en suâtes d'ahan », dit le juge Priape au président. Chemin faisant, on s'amuse de la querelle de Ramus et de Galland, touchant la philosophie d'Aristote, et l'on propose de les changer tous les deux en pierre. Cependant, Jupiter se réveille et frappe sur la table : Allons, messieurs! aux affaires! « Nous avons petite munition de foudres, depuis le temps que vous autres condieux, par mon octroi particulier, en jettiez sans épargne pour vos ébats.... Donnez-y ordre, fils Vulcain, éveillez vos endormis Cyclopes, Asteropes, Brontes, etc. Mettez-les en besogne et faites-les boire d'autant.... Or dé-

pêchons ce criard là-bas. Voyez, Mercure, qui c'est, et sachez qu'il demande. »

Mercure obéit, et regarde « par la trappe des cieux qui semble proprement à un escoutillon de navire... ». Mais le polisson de Priape n'a pas fini. On ne peut pas travailler auprès de ce gaillard-là. Il commence à fredonner des couplets plus que lestes, d'un ton si drôle que « tous les vénérables dieux et déesses s'éclatèrent de rire comme un microcosme de mousches. Vulcain, avec sa jambe tortue, en fit, pour l'amour de s'amye, trois ou quatre beaux petits sauts en plate-forme. » Jupiter clôt l'incident; et « contournant la tête comme un singe qui avale pilules, fit une morgue tant épouvantable que le grand Olympe trembla ». L'arrêt rendu, il reste encore le joli récit du choix entre les trois cognées, de fer, d'or et d'argent, la modestie du bûcheron qui, se contente de la sienne, « regarde au bout du manche, en iceluy reconnaît sa marque », la richesse qui lui tombe en récompense, avec un étalage de métairies, de granges, de vignes, bois, terres labourables, étangs, moulins, à faire enrager les voisins; — puis le remue-ménage parmi « les Francs Gontiers et Jacques Bonshommes du voisinage », qui veulent tous s'enrichir par la perte de leur cognée. « Encore, dit l'apologue, que certains petits *genspillhommes* de bas relief vendirent leurs épées pour acheter cognées afin de les perdre, comme faisaient les paysans. » Et la leçon finale infligée par Mercure à ces perdants de cognée.

Certes la vesprée a passé vite, en écoutant cet intarissable conteur, qui mêle, dans ses récits,

Esope, Lucien, l'Olympe travesti, le terroir français, le pauvre journalier, le paysan avide, le petit seigneur besogneux et les nouvelles du jour, — tour à tour joyeux convive, peintre, chansonnier, gazetier, moraliste à l'occasion.

Est-ce assez de dire qu'il raconte? Il mime, il joue, il dialogue ses récits. A chaque instant, les petites scènes vives, plaisantes sortent naturellement de la narration. Frère Jean, dans le feu de la poursuite contre les ennemis, s'accroche à une branche, comme Absalon, et ne manque pas de croire aussitôt à la trahison. Survient Gymnaste, qui, avant de le dépendre, s'égaye sur sa manière de gigoter. « Ne bouge..., je te vais quérir, car tu es gentil petit monachus.... J'ai vu des pendus plus de cinq cents; mais je n'en vis oncques qui eut meilleure grâce en pendillant, et si je l'avais aussi bonne, je voudrais ainsi pendre toute ma vie. — Aurez-vous, dit le moine, tantôt assez prêché? aidez-moi de par Dieu, puisque de par l'autre ne voulez. »

Tout lui est sujet de discours, d'entretien, d'exclamation. Du choc des faits et des sentiments, la comédie naît d'elle-même, tantôt à l'état de monologue, et tantôt dialoguée. « Pleurerai-je? dit Gargantua après la mort de sa femme. Oui; car, pourquoi? ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde.... Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée.... Et ce disant pleurait comme une vache : mais tout soudain, riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire. Ho, mon petit fils, disait-il,... mon peton,

que tu es joli.... Ho, ho, ho! que je suis aise! » Son style, comme ses personnages, verse toujours dans l'extrême et plus souvent du côté gai que du côté triste. Il est ainsi mené à la forme la plus vive et la plus frappante, à savoir le dialogue, le discours, la conversation animée. La scène si divertissante entre Panurge et le philosophe Trouillogan est coupée en répliques, comme une scène de comédie; et Molière n'a eu qu'à la copier en l'abrégeant pour la transporter dans son *Mariage forcé*.

Toutefois la comédie de Molière est une déesse aux mouvements aisés, à la tunique flottante. Celle de Rabelais, avec sa paillardise et son rire de faunesse, ressemble à ces nymphes agrestes, à ces « chèvre-pieds » qui plongent à moitié dans la vie animale. Son coup de pied n'en est parfois que plus redoutable. S'étant débarrassée du joug des bienséances, elle emploie toujours, pour traduire sa pensée, le procédé le plus vivant. Or un fait est plus vivant qu'une idée, un homme plus qu'un fait, un homme qui parle plus qu'un homme qui se tait. Rabelais préférera donc le fait à l'idée, l'homme au fait et le dialogue à la description.

Comparez des écrivains de tempérament différent. Prenez par exemple un des travers sur lesquels tous les satiristes se sont égayés : la faconde creuse, insupportable, envahissante, et l'admiration des sots pour les beaux parleurs. « Le commun des hommes, dit La Bruyère, aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point.... » Sur cette réflexion juste et sobre, l'homme

d'esprit tourne sur ses talons et s'en va. Molière, plus hardi, met dans la bouche de ses médecins un fatras devant lequel bourgeois et paysans demeurent bouche bée : « Que c'est bien dit, notre homme ! que n'ai-je étudié ! » Mais il se hâte, et passe outre, sachant qu'à la scène on ne peut supporter qu'une certaine dose d'insanité. Racine fait de même dans ses *Plaideurs* : quelques grands mots, la lenteur ou la précipitation du débit, voilà ce qu'il a noté en observateur superficiel des mœurs du barreau.

Voyons maintenant, chez Rabelais, comment deux seigneurs « plaident devant Pantagruel sans avocats ». Je choisis à dessein, non les meilleures pages, mais les plus significatives : trois chapitres de phrases inintelligibles, de citations burlesques, de proverbes traînés dans les ruisseaux des halles. De sang-froid, c'est illisible, cela fait mal à la tête. Il faudrait que ce fût déclamé, gesticulé, mimé comme dans une charade. Mais ces coq-à-l'âne nous donnent la sensation la plus exacte de l'espèce d'ahurissement qu'on éprouverait si, pénétrant à l'improviste dans une salle judiciaire du XVI[e] siècle, on entendait le charabia des avocats, se démenant avec des gestes de possédés. Une fois entré dans la farce, comment ne pas savourer le jugement de Pantagruel? L'assistance, n'ayant rien compris, lui défère la cause. « Eh bien, Messieurs, dit Pantagruel, puisqu'il vous plaît, je le ferai : mais je ne trouve le cas tant difficile que vous le faites.... Après ce dit, il se pourmena un tour ou deux par la salle, pensant bien profondément comme l'on pouvait estimer,

car il geignait comme un âne qu'on sangle trop fort.... » Puis, avec un sérieux imperturbable. « commença prononcer la sentence comme s'ensuit : vu, entendu, et bien calculé le différend entre lesdits seigneurs, la cour leur dit que, considéré l'orripilation de la ratepenade déclinant bravement du solstice estival pour mugueter les billevesées qui ont eu mat du pion..... » Suit un arrêt encore moins intelligible que les plaidoiries.... « Laquelle sentence prononcée, les deux parties départirent toutes deux contentes de l'arrêt, qui fut quasi chose incréable... En sorte que le monde commença à dire : Salomon jamais ne montra tel chef-d'œuvre comme a fait le bon Pantagruel : nous sommes heureux de l'avoir en notre pays. »

La bouffonnerie est énorme, j'en conviens. Mais n'est-ce pas encore plus drôle et plus profond que le mot de Perrin Dandin : « Vraiment, il plaide bien ! » et que les petits chiens portés devant le tribunal ? Rabelais reproduit la vie à travers une lentille grossissante. C'est pourquoi tous les gens de métier lui ont fait de larges emprunts, comme s'ils puisaient dans la réalité même ; tandis que le public a besoin de cette mise au point qui s'appelle tantôt le goût, tantôt l'optique de la scène.

On comprend maintenant pourquoi, malgré tant de dons pour le dialogue, il n'a point abordé le théâtre. Sa vaste conception de la vie se serait trouvée à l'étroit parmi ces artifices et ces conventions. Le théâtre concentre et résume, mais il appauvrit la réalité. Il supprime le milieu, l'entourage, les petites circonstances. Il abuse de l'illusion

que lui prêtent les décors et les acteurs. Il élague les faits accessoires dans l'intérêt de l'unité d'action. Ce sont des règles auxquelles Rabelais n'aurait jamais pu s'asservir. Il voit trop de choses à la fois pour faire discourir ses personnages sous des portiques, ou devant l'éternelle place publique flanquée des balcons inévitables. Ne nous en plaignons pas : grâce à cette heureuse incorrection, il a replacé l'homme dans son milieu naturel, sur le terrain national. Le dialogue se dégage et jaillit naturellement du récit. On dirait de ces tableaux colorés et touffus où des personnages causent en se promenant dans la campagne, au milieu des plantes et des animaux, ou bien s'en vont philosopher autour des bouteilles, dans l'ombre rousse d'un cabaret. Par là, Rabelais semble, dans la galerie française, un coloriste égaré parmi des sculpteurs : il reste, en effet, solitaire jusqu'au jour où La Fontaine transforme ces grandes toiles, peintes à la diable, en ravissants tableaux de chevalet.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE

De larges toiles, brossées avec emportement : c'est bien la comparaison qui vous vient à l'esprit lorsque l'on considère l'ensemble de l'œuvre de Rabelais. Peu importe, du reste, l'ordre dans lequel on la passe en revue. La fable n'est qu'un prétexte. La campagne de Gargantua contre Pichrochole, les promenades de Pantagruel à travers la France, les perplexités de Panurge pour savoir s'il se doit marier, le pèlerinage au sanctuaire de la Dive Bouteille, tous ces épisodes, à peine reliés par un fil léger, pourraient être intervertis sans grand dommage. Rabelais, tout le premier, nous rirait au nez si nous prenions au sérieux l'enchaînement de ses fictions. Lorsqu'on parcourt, au Louvre, la galerie des Rubens, trouve-t-on moins de plaisir à commencer par la queue la série des tableaux consacrés à la gloire de Marie de Médicis? Que signifient ces pompes royales, ces allégories, ce vaisseau de l'État,

cette France empanachée, ces apothéoses, si ce n'est, pour le peintre, une occasion de déployer les chairs nues et vivantes, de modeler les torses, de froisser le velours et la soie, et de dresser, dans de nobles attitudes, des hommes semblables à des demi-dieux? N'est-ce point ainsi que les grands peintres en ont usé? Avec quel sans-façon Véronèse a-t-il mêlé aux sujets sacrés sa famille, ses enfants, sa maîtresse et jusqu'à son petit chien! Autour du banquet mystique où Jésus rompt le pain pour les disciples d'Emmaüs, de bons bourgeois étalent avec complaisance leur mine satisfaite et leurs habits de cérémonie. Presque tous les tableaux de la Renaissance respirent ce même dédain pour l'interprétation littérale. A chaque instant, le commentaire fait oublier le texte. C'est que le but du peintre n'est pas de perpétuer, dans de sèches chroniques, la mémoire des faits : c'est de traduire, à travers les faits, la splendeur de la vie. Rabelais est de la même famille : le sujet, pour lui, n'est qu'un mince canevas sur lequel il a brodé, de verve, les plus folles arabesques.

On doit oublier pour un instant les règles inflexibles de la rhétorique : la division du discours, la proportion des parties, le développement qui s'avance à pas comptés, de l'exposition jusqu'au dénouement. Tout cela, sans doute, est bel et bon. Il faut, disait ce général, de la tragédie pour le peuple. Il faut aussi, pour les délicats de nos jours, qu'un roman ait un commencement, un milieu et une fin, qu'il ne se perde pas dans les digressions, que le héros meure ou se marie. Nos ancêtres avaient

la tête moins logique; ils insistaient moins sur la distinction des genres : autrement Bernard Palissy n'aurait jamais fabriqué ses assiettes; car une assiette bien lisse et bien plate est plus commode pour manger que des reliefs en terre cuite, tout hérissés d'anguilles et d'écrevisses; et par conséquent la porcelaine anglaise est bien plus rapprochée de l'assiette idéale, du type éternel de l'assiette, qu'un plat de Bernard Palissy. Pour la même raison, Rabelais n'eût pas donné cours à sa libre humeur : il eût fabriqué des pièces bien faites ou des romans bien machinés.

Trois et quatre fois heureux nos pères, contemporains de François Ier, qui n'avaient point encore appris l'art de gâter leur plaisir, et qui n'avaient pas besoin, pour apprécier la saveur piquante d'un bon vin de terroir, de regarder à l'étiquette! « Enfants, leur disait Rabelais, buvez à pleins godets. Si bon ne vous semble, laissez-le.... Tous buveurs de bien, venant à ce mien tonneau, s'ils ne veulent ne boivent : s'ils veulent, et le vin plaît au goût de la seigneurie de leurs seigneuries, boivent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'épargnent.... Demourera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpétuelle.... Si quelquefois vous semble être épuisé jusque à la lie, non pourtant sera-t-il à sec. Bon espoir y gît au fond.... » Nous aussi, emplissons notre verre de cette liqueur mousseuse et généreuse : elle donnera de la gaieté aux plus tristes, de l'imagination aux plus froids et tout d'abord, comme certaine boisson des contes de fées, elle fera surgir devant nos yeux la vision rapide d'un siècle et d'un pays; car un grand artiste,

avant de juger son temps, commence par le refléter.

Rabelais aurait pu dire, comme La Bruyère : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté... ». On a vu comment il avait subi l'empreinte du siècle : je voudrais montrer le siècle à travers son œuvre.

I

Pour nous, gens calmes, qui lisons l'histoire les pieds sur les chenets, le XVIe siècle éveille avant tout l'idée de renaissance et de réforme. Pour les contemporains, ce qu'on voyait à la surface, c'était avant tout le tapage de la guerre. Pendant le règne de François Ier, la plus longue trêve dura six ans. Il faut lire, dans les Mémoires de Montluc, la vie d'un de ces capitaines, lancés à travers les combats depuis leur première jeunesse et ne goûtant quelque repos qu'à force de blessures qui les clouaient, pour deux ou trois ans, devant leur écritoire. Aussi la guerre tient-elle une grande place dans Rabelais. Nous assistons à la levée d'une armée, lorsque le roi déploie « son enseigne et orifiant »; nous voyons défiler, comme sur les bas-reliefs du tombeau de François Ier, l'avant-garde avec les arquebusiers et aventuriers, puis l'artillerie, « les grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, couleuvrines », etc. Puis « la bataille, où se tient le roi et les princes de son royaume », les chevau-légers, « envoyés pour découvrir le pays, et savoir si embûche aucune était par la contrée ». Le passage des armées est un fléau; et la France

n'était point si parfaitement policée, qu'elle ne fût de temps en temps parcourue par des bandes de soudards, se payant de leurs propres mains. Rabelais les a vus marcher « sans ordre et sans mesure,... gâtant et dissipant tout par où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré, ni profane ; emmenant bœufs, vaches, poules, chapons, poulets,... abattant les noix, vendangeant les vignes, croulant tous les fruits des arbres ». Il a vu l'attitude des pauvres gens à la merci de cette soldatesque, « suppliant être traités plus humainement ». Le médecin, toujours attentif, a été frappé de la singulière immunité des gens de guerre en face de la peste, aussi longtemps du moins qu'ils demeurent en action. « Combien que la peste fût par la plus grande part des maisons, ils entraient partout,... et jamais nul n'y prit danger. Qui est cas assez merveilleux. Car les curés, vicaires, prêcheurs, médecins, chirurgiens... étaient tous morts de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers oncques n'y prirent mal. »

Au tableau de ce désordre, il oppose celui d'une armée bien réglée : c'était le temps où François Ier commençait à ébaucher, dans ses « légions », le premier modèle des armées permanentes. Gargantua forme aussi des légions, « toutes bien assorties de leurs trésoriers, de vivandiers, de maréchaux, d'armuriers et autres gens nécessaires au trac de bataille, tant bien instruits en art militaire, tant bien armés, tant bien reconnaissant et suivant leurs enseignes, tant expédiés à courir, tant forts à choquer, tant prudents à l'aventure, que mieux ressem-

blaient une harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armée et gendarmerie ». La supériorité de discipline se fait bientôt sentir. Voici les péripéties d'un siège, conduit selon les règles, non point en étalant à tort et à travers quelques termes de métier, mais avec des épisodes si précis, que, sauf la clarté et le mouvement, supérieurs chez Rabelais, on croirait lire une page de Montluc. On sent que le lecteur contemporain a vu de pareilles scènes, et qu'il en aime la description circonstanciée, de même que nous nous plaisons à l'analyse subtile des sentiments.

Dans un pareil temps, les mœurs sont dures. « La nécessité de la guerre, dit Montluc, nous force en dépit de nous-mêmes à faire mille maux et faire non plus d'état de la vie des hommes que d'un poulet. » Le pis est qu'on s'accoutume à la vue du sang et qu'on y prend goût. Rabelais, quoique humaniste et philosophe, reflète involontairement cette dureté. Lorsque Pantagruel battait les géants, Panurge, Carpalim et Eusthènes « égorgetaient ceux qui étaient portés par terre ». Ailleurs frère Jean, ce bon compagnon, refuse la vie à un archer qui lui crie merci. « Monsieur le prieur,... monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout!... Mon bon petit seigneur le prieur, je me rends à vous. — Et je te rends, dit le moine, à tous les diables. Lors d'un coup lui tranchit la tête.... » Le brave frocard est du reste coutumier du fait et sa plus grande joie consiste dans les énormes écrabouillages où les cervelles, les jambes rompues, les bras, les nez roulent pêle-mêle, avec un luxe de

détails anatomiques à réjouir les émules d'Ambroise Paré. Le même caractère de dureté, de méchanceté même se rencontre dans mainte plaisanterie de Panurge, qu'on trouvait drôle et qui nous paraît féroce. Avait-il besoin, pour se venger de l'innocente vantardise de Dindenaud, de le faire noyer, lui, ses bergers et ses moutons? Notez qu'il a soin de tenir un aviron en main, « non pour aider aux nautonniers, mais pour les engarder de grimper sur la nauf et évader le naufrage »; ajoutant l'ironie à la cruauté, et leur « remontrant par lieux de rhétorique les misères de ce monde, le bien et l'heur de l'autre vie ». En guise de morale, il ajoute : « Frère Jean, écoute ceci. Jamais homme ne me fit déplaisir sans récompense, ou reconnaissance pour le moins. Je ne suis point ingrat et ne le fus, ni serai jamais. Jamais homme ne me fit déplaisir sans repentance, en ce monde ou en l'autre. Je ne suis point fat jusque-là. » Se souvenir des bienfaits, mais rendre les coups au centuple et sans pitié, telle est la morale courante alors : Rabelais le remarque à peine, tant cela lui paraît ordinaire. Même chez cet homme naturellement bon, qui parfois s'élève jusqu'à la philanthropie, on voit poindre ce mépris de la vie des autres d'où sortiront les atrocités des guerres de religion.

La rudesse, les hommes du temps la portent partout, même dans leurs amours. Ils ne sont point encore polis par la vie de salon. Ils ont beau rimer des tensons, des rondeaux et des sonnets pour leurs dames : sous cet appareil de chevalerie langoureuse qui ne trompe personne, perce à chaque instant la sensua-

lité violente, à peine tempérée par le sens du beau, qui vient d'Italie. A la cour et dans les châteaux, les femmes sont l'objet d'un culte : mais les cérémonies du culte, composées de phrases machinales, en ont fait oublier l'esprit. Le reste de la nation garde un mélange de bon sens et de brutalité qui résiste au charme féminin. Les deux grands écrivains du siècle, Rabelais et Montaigne, y sont particulièrement réfractaires. Rabelais exprime plusieurs fois en termes énergiques son aversion pour les dames à falbalas et sa préférence pour les jolies bergerettes échevelées. En somme, il ne voit dans la femme qu'un être tout à fait subalterne. Sa plus grande joie est de berner le faux idéal du temps ; et il le fait avec la main hardie, cynique d'un homme du peuple qui chiffonne une robe de velours. Voyez la déclaration de Panurge à « une haute dame de Paris » : « Madame, ce serait bien fort utile à toute la république, délectable à vous, honnête à votre lignée et à moi nécessaire, que fussiez couverte de ma race ». Les jolies façons de parler et l'agréable compliment que voilà ! C'est ainsi qu'on traite une chienne de chasse et c'est par un tour de valet d'écurie que Panurge éconduit se venge. Ainsi le veut l'auteur. Par haine des sucreries à la mode, il se jette dans le fumier. Peut-être son ami Marot avait-il adressé à la même dame son épître :

Va, friande,
De ta bouche,
Qui se couche
En danger
Pour manger
Confitures....

Il est certain que le vouloir de Panurge est plus net. Pantagruel, quoique mieux élevé, est à peine plus sensible aux choses d'amour. Il soupire bien un peu, lorsqu'il reçoit une lettre de sa maîtresse qu'il a délaissée à Paris. Mais Epistemon lui remémore à point « le département d'Eneas d'avec Dido » ; et le moment d'après, il n'y pense plus.

Rabelais paraît avoir observé autour de lui de nombreux cas d'hystérie. Quelque part il décrit des mouvements de suffocation, de précipitation, si violents « que bien souvent par eux est tollu à la femme tout autre sens et mouvement, comme si fût syncope, épilepsie, apoplexie et vraie ressemblance de mort ». Suivant son habitude, il déteste toutes les déformations que la mode fait subir à l'être humain. Le médecin du grand hôpital de Lyon dut être appelé plus d'une fois auprès de ces « belles et honnestes dames », chères à Brantôme, plus ou moins détraquées par le désœuvrement de la vie de château et la lecture de romans absurdes. Il s'en consolait le lendemain en croisant dans la campagne quelque robuste ménagère. Aussi a-t-il, sur les femmes, deux opinions, l'une médicale, l'autre populaire.

Il a mis la première dans la bouche du médecin Rondibilis : « Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragile, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfait, que nature me semble (parlant en tout honneur et révérence) s'être égarée de ce bon sens par lequel elle avait créé et formé toutes choses, quand elle a bâti la femme.... Car nature leur a dedans le corps posé en lieu secret un animal,

lequel n'est ès hommes : auquel quelquefois sont engendrées certaines humeurs âcres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amèrement : par la pointure et frétillement douloureux desquelles tout le corps est en elles ébranlé, tous les sens ravis, tous pensements confondus. De manière que, *si nature ne leur eût arrosé le front d'un peu de honte*, vous les verriez comme forcenées.... » Il y a de la colère dans cette boutade, et aussi de l'ignorance, car les « certaines humeurs âcres » ne sont pas une explication beaucoup plus claire que les « humeurs peccantes » de Sganarelle.

En revanche, il a donné, dans le langage le plus élevé, la définition populaire de la femme idéale, lorsqu'il l'a dépeinte « issue de gens de bien, instruite en vertus et honnêteté, non ayant hanté et fréquenté compagnie que de bonnes mœurs, aimant et craignant Dieu », observant religieusement sa loi, « en laquelle est commandé adhérer uniquement à son mari, le chérir, le servir, uniquement l'aimer après Dieu. Pour renfort de cette discipline », il conseille au mari de vivre chastement, vertueusement en son ménage, « comme voulez que de son côté vive »; car, dit-il, le meilleur miroir est celui qui représente le mieux les objets et la meilleure femme celle qui reflète le mieux son mari, de même que la lune ne reçoit de lumière que du soleil.

Si différentes que soient ces deux peintures, elles expriment le même tempérament : horreur des subtilités et de toute déviation physique et mentale ; bon sens un peu brutal, qui dédaigne les mouvements du cœur, renverse le piédestal de l'idole et

rudement, à la paysanne, relègue la femme à la seconde place dans le ménage, en admiration respectueuse devant son seigneur, avec injonction formelle de ressembler « à la femme forte décrite par Salomon ». C'est l'arrêt du peuple. Un siècle plus tard, on en sera tellement loin, que, formulé par Arnolphe, il le couvrira de ridicule. Nos mœurs auront pris une autre direction : l'amour justifiera tout. Mais la vieille France, celle des fabliaux, revit dans ces brusques sorties d'un homme étranger aux délicatesses de sentiments et plein de mépris pour les fadeurs. Si l'on réfléchit à la place qu'un certain amour alambiqué tient dans la vie moderne, aux bornes étroites dans lesquelles il a tenté d'enfermer notre littérature, au développement excessif de la sensibilité nerveuse, aux langueurs de tous ces Narcisses penchés sur leur miroir et tombant, après trois siècles de contemplation d'eux-mêmes, dans une sorte d'hébètement, peut-être estimera-t-on que la rudesse du philosophe cynique avait du bon.

Un si puissant esprit ne pouvait être fermé aux arts. On s'est étonné que ce contemporain de Michel-Ange n'ait pas donné une seule fois son avis sur tant d'œuvres admirables qu'il voyait en Italie. Mais il a fait mieux : selon sa méthode invariable, il a *vécu* ses impressions, de telle sorte qu'on peut suivre pas à pas, dans son œuvre, les métamorphoses du goût français.

Le moderne touriste qui visite le château de Blois entre d'abord par l'ancien palais de Louis XII, œuvre élégante et simple, à grand parti pris, où le génie de l'architecte règne en maître, comme à

Chambord ou à Amboise. Puis il traverse la cour, et il a devant les yeux la fameuse lanterne de François Ier : l'édifice n'est plus qu'un prétexte aux fantaisies du sculpteur; les F alternent avec les salamandres, les nobles statues relèvent les plis de leur tunique sur des jambes divines et tout ce poème à demi païen monte en spirale autour du vieil escalier féodal. Rabelais, dont la vie embrasse les deux règnes, a subi les deux influences. Lorsqu'il bâtit l'abbaye de Thélème, il est avant tout architecte. Il distribue les chambres, cabinets et garde-robes, détermine l'assiette et la largeur des escaliers en vis, avec de vastes arceaux, « par lesquels est reçue la clarté ». Comme à Chambord, l'escalier « montait au-dessus de la couverture, et là, finait en pavillon ». Il marque la place des offices, de l'écurie, de la fauconnerie, mais il ne pense guère aux statues, si ce n'est pour imaginer, avec toute la gaucherie du moyen âge, une fontaine des trois Grâces jetant de l'eau par les « mamelles, bouches, oreilles, yeux et autres ouvertures du corps [1] ».

Cependant, plus tard, il a vu Florence et il a réfléchi. Il s'est même diverti avec nous de la grossièreté d'un moine d'Amiens, le digne Bernard Lardon, pour qui « les temples et palais magnifiques » ne sont que « belles maisons »; qui préfère, à toutes ces beautés, les « rôtisseries antiques et aromatisantes » de sa ville natale, et donnerait toutes les

1. On a fait, en s'aidant de cette description, une restitution complète de l'abbaye de Thélème. — Cf. Arthur Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie*, etc. Paris, librairie de l'Art, 1891.

statues antiques pour les jeunes bachelettes de son pays, « mille fois plus avenantes ». L'éducation de Rabelais, comme celle de la France, s'est faite peu à peu. Aussi quelle différence, quand il nous décrit le temple de la Dive Bouteille! Quelle variété! quelle abondance de figures! Il entre par « un arceau incrusté de plâtre, painct au dehors rudement d'une danse de femmes et satires ». Il s'arrête à considérer les ingénieuses mosaïques du parvis, « à petites pierres rapportées, chacune en sa naïve couleur ». Il a le sens de la fantaisie, qui repousse les arrangements symétriques : il semblait que « par-dessus le pavé susdit on eût semé une jonchée de pampre, sans trop curieux agencement. Car en un lieu semblait être épandu largement, en l'autre moins;... singulièrement y apparaissaient, au demi-jour, aucuns limaçons rampant sur les raisins, petits lézards courant à travers le pampre; en autres apparaissaient raisins à demi, et raisins totalement mûrs.... » Et plus loin il nous montre le reflet de la lampe sacrée, « la splendeur inconstante et vacillante par le temple. Venant dadvantage icelle vague lumière toucher sur la polissure du marbre,... apparaissaient telles couleurs que voyons en l'arc céleste, quand le clair soleil touche les nues pluvieuses. » Le sens du pittoresque est né; Jean Goujon peut venir promener sur le corps fluide de ses nymphes l'arc-en-ciel irisé des fontaines.

De même, il ne fait point l'inventaire des galeries et musées qu'il a parcourus; mais, saisissant la brosse avec l'exubérance fougueuse d'un Tintoret, il jette sur les murs du temple les figures nues,

superbes ou grimaçantes, l'élan furieux du combat ou le désordre d'une fête bachique, le tout représenté « en élégance incroyable », et formant un sujet suivi, à savoir « la bataille que le bon Bacchus gagna contre les Indiens ». On y voit d'abord les Ménades, « forcenées et dissolues, lesquelles mettaient furieusement en pièces veaux, moutons et brebis toutes vives... »; puis le dieu lui-même, « sur un char magnifique tiré par trois couples de jeunes pards (léopards); sa face était comme d'un jeune enfant, sans aucun poil de barbe au menton; en tête portait cornes aiguës; au-dessus d'icelles une belle couronne faite de pampre et de raisins... »; puis Silène sur son âne : « un petit vieillard tremblant, courbé, gras, ventru à plein bât, et les oreilles avait grandes et droites, le nez pointu et aquilin... »; puis le dieu Pan, le visage « rouge et emflambé, et la barbe bien fort longue; homme hardi, courageux, hazardeux et facile à entrer en courroux.... » Vient ensuite la description de la bataille contre les Indiens, où l'on voit « Silenus son âne aigrement talonner et s'escrimer de son bâton à la vieille escrime; Pan sauter avec ses jambes tortes autour des Ménades »; vingt autres épisodes qui se pressent dans la toile trop petite; enfin le triomphe de Bacchus : « son char triomphant était tout couvert de lierre. Ès côtés du char étaient les rois indiens, pris et liés à grosses chaînes d'or; toute la brigade marchait avec pompes divines, en joie et liesse indicibles, portant infinis trophées et dithyrambes résonnant.... »

Ainsi s'achève en France, par une noble fête païenne, ce glorieux demi-siècle, si rude, si agité,

si militant, héroïque jusque dans ses écarts, épris de belles formes et de beaux sentiments, éclairé d'un idéal chevaleresque et ne connaissant point encore, malgré des accès de fanatisme, les vengeances basses et la politique tortueuse que les Médicis vont acclimater chez nous. Cette époque, troublée sans doute, mais saine, trouvait un digne interprète dans le joyeux enfant de Chinon.

II

Suffit-il de regarder passer son siècle en se croisant les bras? Dira-t-on comme cet autre : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir de peur de déranger ma quiétude »?

Ce n'est pas l'avis de Rabelais : « Peu de gloire, dit-il, me semble accroître à ceux qui seulement emploient leurs yeux, au demeurant épargnent leurs forces, se grattent la tête avec un doigt, comme landores (fainéants) dégoûtés, bâillent aux mouches comme veaux de dîme, chauvent des oreilles comme ânes d'Arcadie au chant des musiciens et, par mines en silence, signifient qu'ils consentent à la prosopopée ».

Rabelais ne fut jamais au nombre de ces ânes d'Arcadie, si satisfaits de leur propre sagesse, qui prennent en douceur le train du monde, pourvu qu'ils aient le droit de se frotter l'un l'autre dans leurs petites coteries. Ce philosophe a le tempérament sanguin, l'humeur expansive, le rire spontané, la bile prompte. Il n'est point homme à s'incliner

devant l'injustice ou l'ineptie triomphante. Il criera plutôt son opinion par-dessus les toits. Sans doute, il y va du bûcher. Cela donne à penser, quand on n'a point de goût pour le martyre. Mais on espère toujours se tirer d'affaire par une cabriole, ou par une dose de fuite purgative, comme dirait Sganarelle. La démangeaison de parler l'emporte sur la crainte, à cette époque où la parole était encore si dangereuse.

Du reste, la tentation de se battre est grande, car le moyen âge n'est pas vaincu. Sans doute il recule en Italie, mais il règne en France. Il est encore tout-puissant dans les universités, dans les monastères, dans les écoles de théologie, dans les cours de justice. On commence seulement à découvrir que, depuis cinq cents ans, l'humanité fait fausse route; qu'elle prend le verbiage pour la science et que l'esprit humain s'abrutit dans de vaines subtilités; que le renoncement mystique, prêché par l'Église, est la négation de la nature et de la vie.

L'ascétisme et la scolastique, l'un qui sacrifie la chair, l'autre qui asservit l'esprit, tels sont les deux grands ennemis de Rabelais. Il ne peut souffrir qu'on propose à notre admiration un fantôme vide, un être poussif et manqué, — embryon d'ange qui oublie d'être un homme, statue sans corps avec un front énorme, cerveau desséché par les jeûnes et par la controverse. Son livre tout entier proteste contre cette mutilation de la nature humaine. Les énormes ripailles de ses géants, les peintures exagérées de la vie débordante ne sont que révolte de la chair; et les raisonnements baroques, poussés jusqu'à l'ab-

surde, les réflexions ironiques ou hardies représentent la révolte de l'esprit.

Beaucoup de ces plaisanteries ont perdu leur sel : c'est que personne aujourd'hui ne menace notre liberté de penser. Nous jouissons tranquillement du terrain conquis par nos pères. Les armes dont ils se sont servis gisent maintenant à terre et dorment sous la rouille des siècles. Nous les poussons du pied avec dédain : elles nous semblent pesantes et démodées. Mais il fallait les voir briller, lorsque la sottise empoisonnait le monde et que les destructeurs de monstres purgeaient le sol sur lequel nous semons aujourd'hui. Quelle devait être la colère d'un docteur de Sorbonne, lorsqu'il lisait tel passage qui nous semble inoffensif. L'auteur vient de lâcher une énorme bourde : « Pourquoi, dit-il, ne le croiriez-vous? Pour ce, dites-vous, qu'il n'y a nulle apparence. — Je vous dis que, pour cette seule cause, vous le devez croire en foi parfaite. Car les Sorbonnistes disent que foi est argument de chose de nulle apparence.... »

De même, pour comprendre l'amour de la vie physique qui éclate en traits si forts, si plaisants et si drus, on ne doit pas perdre de vue la haine du corps, le mépris de la terre qui faisaient encore le fond de la morale chrétienne. Tous les réformateurs, Savonarole aussi bien que Calvin, les fils soumis comme les enfants rebelles de l'Église, étaient également impitoyables pour la pauvre humanité. « Poussière, dit l'*Imitation*, apprends à obéir; terre et limon, apprends à t'abaisser : mets-toi sous les pieds de tout le monde. Fais-toi si petit et si

bas, que tout le monde puisse marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des rues. » Voilà ce que Rabelais entendit pendant quinze ans et voilà ce qu'il ne put supporter. Il prend précisément le contre-pied de cette morale. Il est fier, brusque et bien portant. « Quoi! dirait-il à son tour, tu prétends, pauvre fou, secouer les chaînes du corps et t'élever jusqu'au ciel en courbant ton front dans la poussière, en abdiquant ta dignité d'homme, en méprisant les organes que Dieu t'a donnés? Je vais te montrer le revers de cette orgueilleuse humilité. Tu verras où conduit la violation des lois naturelles. Jette les yeux sur toi-même. Tes appétits font éclater ton cilice. Ta robe d'innocence n'est plus mettable : elle trahit par tous ses trous ta paillarde chair. Entre deux litanies ou deux sophismes, tu te gorges de nourriture jusqu'à éclater. Voilà ce qu'on gagne à mépriser la terre, notre première patrie. Qui veut faire l'ange fait la bête. » Cette pensée, c'est la « substantifique moelle » de l'œuvre rabelaisienne : elle court partout sous les « moqueries, folâtreries et menteries joyeuses ». Il ne fait point de sermon : ce n'est pas sa manière. Il laisse parler les faits, ce qui vaut beaucoup mieux. Depuis le premier vagissement du poupon gigantesque : « à boire! » jusqu'au dernier mot de la dive bouteille, en passant par l'apologie de maître Gaster et par la circulation du sang, il s'est fait, de parti pris, le défenseur de la vie matérielle; — non pas, comme on l'a dit, parce que le ventre a sa poésie, mais parce qu'il fallait réhabiliter le corps et lui rendre, en bonne doctrine, la place qui lui appartient.

La violence de l'attaque était proportionnée à l'obstination de la résistance. Il eût pu faire comme les Italiens, qui abritaient un paganisme sournois et paisible sous les symboles de la religion chrétienne, se prosternaient devant des madones trop jolies et peuplaient les églises de florissantes nudités, tout en respectant les canons. Mais ce genre de compromis ne convenait point à sa franchise; et d'ailleurs le langage des arts ou de la poésie ne s'adresse qu'au petit nombre. De plus, Rabelais n'est pas païen le moins du monde : il est sincèrement croyant. Il ne lui plaît donc pas d'introduire de biais, dans l'édifice chrétien, une sorte de sensualité louche et amollissante. Il attaque de front l'idéal mystique, au grand soleil, avec toutes les armes qui lui tombent sous la main. Comme savant, comme médecin, comme philosophe, il revendique les droits de la nature, transporte sur la terre notre espérance du mieux, et nous fait aimer ce corps, qu'il faut après tout bien connaître, pour le bien gouverner.

Si vous avez devant les yeux ce combat du bon sens contre la démence ascétique, vous comprendrez que sa robuste et joyeuse grossièreté forme, en quelque sorte, une satire diffuse et continuelle du sombre moyen âge. Mais il ne s'est pas contenté d'opposer la gaieté à la tristesse, la santé à la maladie : chaque fois qu'il a pu saisir l'adversaire, il l'a combattu corps à corps.

III

Le plus grand ennemi, c'est le mauvais théologien qui tue la foi vivante par ses vaines subtilités : « Parlerai-je des théologiens? dit Érasme. Ces interprètes de la langue céleste prennent feu comme salpêtre; ils ont le sourcil terrible. Comme si ces anges corporels étaient établis dans le troisième ciel, ils regardent du haut de leur grandeur toutes les bêtes rampantes et les prennent en pitié. Voici les questions dignes de ces grands maîtres : Dieu a-t-il pu s'unir personnellement avec une femme, avec un âne, avec une citrouille, avec un caillou? En cas que Dieu se communiquât à la nature citrouillère, comment cette heureuse et divine citrouille prêcherait-elle, ferait-elle des miracles? »

Érasme écrit en latin. Pour un public de lettrés, cette raillerie suffit. Il n'a pas besoin d'insister davantage. Il est compris. Rabelais s'y prend autrement. Il veut saisir l'attention de ces gens craintifs qui pénètrent avec respect dans les bibliothèques et feraient volontiers le signe de la croix devant les gros livres de théologie : race facile à intimider, qu'un regard du professeur ou le seul aspect d'un bonnet carré fait rentrer sous terre; race moutonnière qui fait nombre dans les cérémonies publiques et qui applaudit sans comprendre, avec des yeux tout ronds, la mine enflammée, les gestes frénétiques des orateurs. « Venez, mes amis, semble dire Rabelais. Entrons ensemble à cette magnifique librairie S. Victor. Pesez

et maniez les gros livres. N'ayez pas peur : cela ne mord pas. Voici le *peloton de théologie* et le *moutardier de pénitence*. Préférez-vous le *tripier de bon pansement* ou la *croquignolle des curés*? Ah ah! buveurs très illustres et goutteux très précieux! vous commencez à voir que les vénérables reliures ne renferment que du vent? Elles sentent le moisi, n'est-ce pas? Arrêtez-vous un instant devant ce livre magistral. C'est du latin. Je vais vous traduire le titre : — Question très subtile : à savoir si la chimère, bourdonnant dans le vide, peut dévorer les secondes intentions; cette question fut débattue pendant dix semaines au concile de Constance. » — Vous voilà fixés. Désormais si l'on veut vous faire avaler un gros traité de théologie, pensez à la « question très subtile ».

Une autre fois, il invite son public à la soutenance d'une thèse. « Un savant homme nommé Thaumaste, oyant le bruit et renommée du savoir incomparable de Pantagruel », vient tout exprès d'Angleterre pour le voir, le connaître et argumenter contre lui. Sur quoi nous assistons aux échanges de politesses et de compliments hyperboliques qui précèdent ces tournois de paroles. De même à la salle d'armes, les saluts réciproques avant de tomber en garde : « Après vous. — Je n'en ferai rien. — Ce sera donc par obéissance. » Puis c'est la veillée des armes, qui consiste à s'emplir le cerveau d'écrits indigestes : Beda, *De numeris et signis*; — Plotin, *De Inenarrabilibus*; — Procle, *De magia*.... Jamais gens ne furent plus « élevés et transportés en pensée que furent toute cette nuit tant Thaumaste que Pantagruel ».

Enfin le grand jour arrive : l'assistance éclate en applaudissements à l'entrée des champions. « Paix, de par le diable, paix ! » crie Pantagruel d'une voix tonnante. « A laquelle parole ils demeurèrent tous étonnés comme canes et n'osaient seulement tousser. » La dispute commence, mais Pantagruel se réserve pour les grandes batailles : Panurge est suffisant pour cette petite escarmouche et se charge de « faire quinault » l'Anglais. Le plus beau de l'affaire est que la controverse a lieu par signes, à la muette : en matières si ardues, c'est encore, selon la remarque de Pantagruel, la meilleure manière de s'entendre. Et voilà les deux vaillants champions s'échauffant sous le harnois pour se faire d'horribles grimaces symboliques, sans souffler mot. Le combat terminé, ils essuient leur front couvert de sueur et s'adressent, devant l'assistance, de pompeux éloges. Car, pour éblouir les sots, le grand point est d'avoir l'air de comprendre ce qui est inintelligible. Puis les adversaires s'en vont dîner : une fois la porte fermée, buvant « à ventre déboutonné », ils doivent bien rire des « sorbonillans, sorbonagres, sorbonigènes, sorbonicoles », qui, malgré tout leur dépit, ne peuvent trouver, dans cette farce muette à deux personnages, une seule proposition hérétique ou sentant l'hérésie.

On le voit, Rabelais se garde bien d'entrer en discussion avec les docteurs. Il laisse de côté les distinctions subtiles dont Érasme se moque, la *grâce gratuite* et la *grâce gratifiante*, la *charité infuse* et la *charité acquise*. Toutefois la science des choses divines a un envers, à savoir la science des choses

diaboliques. Là, nous pourrons nous donner carrière. Cette branche du surnaturel est, en quelque sorte, abandonnée aux sophistes de deuxième qualité. Tandis que les Thomistes raisonnent sur le corps des anges, les dialecticiens plus grossiers, pareils aux frères lais de la théologie, s'occupent de la cuisine des démons. Il est vrai que Sa Majesté diabolique est encore un personnage considérable, et qu'Ignace de Loyola, contemporain de Rabelais, s'occupe de relever son prestige; mais l'Église a d'autres affaires sur les bras. Il lui faut défendre sa hiérarchie contre Luther, son dogme contre Calvin, son pouvoir temporel contre l'Empereur. Le diable y perdra quelques exorcismes et les damnés quelques coups de fourche. On brûlera plus d'hérétiques et moins de sorcières. Profitons de cette courte trêve, et parlons « à Lucifer familièrement ». Aussi bien, l'on chercherait en vain une meilleure caricature de l'idéalisme transcendant. Cet être grotesque et cornu qui se livre, dans les jugements derniers des cathédrales, à de si bizarres contorsions, est par lui-même une satire vivante. Voici donc à quelle invention hybride, incohérente et malsaine ont abouti dix siècles de controverse! Nous allons venger l'humanité de ses folles terreurs. Le gentilhomme au pied fourchu sera ridicule à son tour. La main vigoureuse de Rabelais le secoue par les cornes ou par la queue, le fait virer, trotter, grimper, « corniculer ». A sa suite, on aperçoit des charretées de diableteaux hurlant, et « diablicul ant », diables affamés, diables de faction, diables négociants, « soi pelaudants et entrebattants en diable à qui

humera l'âme (de Raminagrobis) et qui premier de broc en bouche la portera à messer Lucifer ». C'est une réjouissante mêlée. Jamais on n'en a vu tant, ni de si drôles, ni de si bêtes : par exemple, le petit diable de Papefiguière qui se laisse berner par un rustre, bien qu'il se présente accompagné d' « un escadron de petits diableteaux de chœur ». Il est vrai que c'est un diable de mince étoffe, lequel ne sait encore « ni tonner, ni grêler, fors seulement le persil et les choux ». Il n'est point méchant, mais très actif. Il a toujours quelque besogne en main. « Je vais tenter du gaillard péché de luxure les nobles nonnains, les cagots et briffauds aussi.... Travaille, vilain, travaille. Je vais tenter les écoliers de Trébizonde laisser pères et mères, et soi tous rendre farfadets gentils ». — « Si c'eût été un grand diable, dit la vieille, il y aurait à penser. » Mais ce n'est qu'un petit diable sans conséquence. On en a facilement raison. Toute cette « diabologie » n'est, au fond, que de la théologie retournée : « Au temps que j'étudiais à l'école de Tolède, le révérend père en diable Picatris, recteur de la faculté diabologique, nous disait que naturellement les diables craignent la splendeur des épées, aussi bien que la lueur du soleil.... Je confesse que les diables vraiment ne peuvent par coup d'épée mourir; mais je maintiens, selon ladite diabologie, qu'ils peuvent pâtir solution de continuité, comme si tu coupais de travers avec ton bragmard une flambe de feu ardent ou une grosse et obscure fumée. » Il y a des raisonnements de cette force dans le *Marteau des Sorcières* du moine allemand Sprenger. Après tout, comme dit Epis-

temon revenant des enfers, les diables, vus de près, sont assez bons compagnons. Il n'est rien de tel, pour dissiper le fantôme, que de marcher droit à lui et de voir s'il peut « pâtir solution de continuité ». De même, pour montrer le vide du raisonnement théologique, il suffit d'évoquer cette figure absurde, enfantée par des cerveaux malades. Finalement, le sombre Satan, avec ses noires légions, n'est plus qu'un épouvantail à moineaux.

Dame Théologie ne badine pas : quand elle est à bout d'arguments, elle appelle l'exécuteur des hautes œuvres. Avec son humble servante, la Scolastique, on peut y mettre moins de façons. Rabelais, quand il la trouve sur son chemin, lui administre une volée de bois vert. Elle ne mérite pas davantage, car elle a cessé d'être redoutable et ne s'est point relevée des premiers coups portés par les humanistes. Le *baroco* et le *baralipton* repoussent encore par-ci par-là. Des pédants attardés discutent sur la forme et la matière. Mais on les écoute à peine : tandis que la controverse théologique reprend une nouvelle vigueur sous les attaques des protestants, personne ne s'intéresse plus à ces vieilles querelles de mots. Il ne subsiste qu'une sorte de détritus formé de latin barbare et de rognures de raisonnements, — croûte épaisse de routine qui adhère, comme la suie, aux murs des vieux collèges. Parmi ces débris du passé, quelques cuistres se pavanent, pareils à des valets qui auraient endossé l'habit râpé de leurs maîtres défunts. Tel Janotus de Bragmardo, député par la ville de Paris pour réclamer à Gargantua les cloches de Notre-Dame. Tout le monde connaît sa fameuse

harangue : « *Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes...* ». Le bonhomme tousse, radote, s'empêtre dans son argument, mêle l'histoire de ses chausses avec celle des cloches, bredouille des *secula seculorum* et des *verum enim vero*, convient de bonne foi qu'il n'est qu'un âne. « J'ai vu le temps que je faisais diable de arguer. Mais de présent je ne fais plus que rêver. Et ne me faut plus dorénavant que bon vin, bon lit, le dos au feu, le ventre à table et écuelle bien profonde. » Le pédant d'autrefois s'endort dans une sinécure. Mais ne vous y fiez pas. Il n'est rien de si dangereux qu'un cuistre, fût-il le plus sot du monde, lorsqu'on réveille son amour-propre ou sa cupidité. Que la puissante Université de Paris déchaîne cette meute de chiens affamés : on les verra lancés aux trousses de quelque noble esprit, aboyant du latin, montrant des crocs orthodoxes, serrés les uns contre les autres, couvrant leur nullité de leur nombre et de leur tapage, et ne s'arrêtant que pour lécher le sang au pied des échafauds. Rabelais les a vus de près : « Raison! dit Janotus, nous n'en usons point céans.... » Puis se tournant vers ses confrères : « Traîtres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gens plus méchants que vous êtes. Je le sais bien : ne clochez pas devant les boiteux! J'ai exercé la méchanceté avec vous. Par la rate dieu, j'avertirai le roi des énormes abus qui sont forgés céans.... » Que les abstracteurs de quintessence se nourrissent de billevesées; qu'ils mesurent « les sauts des puces »; qu'ils se demandent si deux con-

traditions peuvent être vraies « en mode, en forme, en figure et en temps: chose pour laquelle les sophistes de Paris plutôt se feraient débaptiser que la confesser », c'est leur affaire, on se contentera d'en rire. Mais quand ils se font les complices du bourreau, halte-là! De ridicules, ils deviennent odieux.

Si la Scolastique se meurt; si nous ne devons plus « grabeler » des problèmes insolubles dans un jargon barbare, est-ce à dire qu'il faille tomber d'un excès dans un autre, imiter les restaurateurs maladroits de l'antiquité, parler latin en français, ressusciter les vieilles écoles sans les comprendre, être tour à tour alexandrin, stoïcien, averroïste, tout excepté soi-même, et passer de l'affirmation sans preuve au doute universel? Grave danger : depuis si longtemps, les esprits sont façonnés à prendre les mots pour les choses qu'ils ne peuvent se résoudre à penser ni parler librement. Le culte qu'ils rendent aux anciens est entaché d'idolâtrie. Épicure et Platon remplacent Aristote; mais le pédant à longues oreilles ne fait que changer de maître : il porte toujours son bât.

Rabelais ne donne pas dans ce travers des humanistes et des philosophes. Lorsque l'écolier limousin se présente sur la route d'Orléans, venant « de l'alme, inclyte, et célèbre académie qu'on vocite Lutèce,... veut contrefaire la langue des Parisiens,... ne fait qu'écorcher le latin, et cuide ainsi pindariser », Pantagruel le remet rudement à sa place. « Tu es Limousin pour tout potage;... or viens ça que je te donne un tour de peigne. » Et soudain le pauvre

chien savant, qui se dressait sur ses pattes de derrière, retombe, avec un jappement piteux, sur ses quatre pattes limousines.

Rabelais n'est pas plus tendre pour Trouillogan, « philosophe éphectique et pyrrhonien ». A cette époque, le scepticisme commençait d'être en crédit. Le spectacle des luttes religieuses, en ébranlant le règne de la foi, compromettait du même coup l'autotorité de la raison. Mais ce n'était point encore le doute intelligent, la philosophie toute personnelle de Montaigne. On ressuscitait les vieux systèmes avec la même ardeur que les autres monuments de l'antiquité, pour les appliquer tout de travers. Par exemple, ces nouveaux Pyrrhoniens faisaient porter le doute sur les mots et non sur les idées. Ils se gardaient de rien affirmer; ils parlaient en style d'oracle. La scolastique était une mauvaise plante toujours prête à provigner : voici qu'elle reparaissait, greffée sur la subtilité grecque. C'est le cas de Trouillogan. Vainement Panurge se démène et s'évertue pour lui arracher son opinion « sur la difficulté de mariage » ; cet équilibriste se maintient sur la corde raide du doute absolu. Panurge, à la fin, se déclare vaincu : « Je renie, je renonce. Il m'échappe. » — « A ces mots, Gargantua se leva et dit : loué soit le bon Dieu en toutes choses. A ce que je vois, le monde est devenu beau fils depuis ma connaissance première. En sommes-nous là? Donc, sont huy les plus doctes et prudents philosophes entrés à l'école des pyrrhoniens, sceptiques et ephectiques.... Vraiment, on pourra dorénavant prendre les buffles par le museau, les bœufs par les cornes, les loups par la queue....

mais jà ne seront tels philosophes par leurs paroles pris. » Rabelais donna tant de relief au personnage, qu'il devint, comme le matamore, un des favoris de la scène.

Récapitulons cette procession de « mulets dandinant leurs sonnettes ». Théologiens à la mine contractée, argumentant à la sueur de leur front, docteurs en diabologie, monseigneur le Diable lui-même réduit à l'état de pauvre diable, pédants barbouillés de latin, chacals affamés rongeant l'os universitaire et montrant les dents aux autres bêtes de proie, raisonneurs gonflés de dialectique indigeste, tout le « monde des sots » défile devant nous, piaillant, pérorant, grimaçant, tel que nous pourrions le rencontrer dans les ruelles tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève, s'il nous était donné de revivre en l'an 1540. Ce que d'autres nous expliquent, Rabelais nous le fait voir et toucher du doigt. C'est là sa force. Avant lui, les beaux esprits savaient à quoi s'en tenir sur le règne de la bêtise. Mais ce qu'ils se disaient à l'oreille, celui-là s'en va le crier sur les carrefours. Il prend les passants au collet, les fait rire, chopine avec eux théologalement. Il sait que le raisonnement ne mord guère sur ces têtes-là. Aussi se garde-t-il de raisonner. Mais il convoque et déshabille devant eux les êtres stupides, odieux ou chimériques qui, depuis cinq cents ans, torturaient et mutilaient la pauvre âme humaine, étendue sur son lit de douleur. Il convie les spectateurs à manier eux-mêmes les instruments de supplice, à peser les tenailles du syllogisme, à faire sonner le creux dans la chaîne des arguments.

Il leur montre enfin, par son exemple, comment on brise à coups de marteau cet appareil de torture qui n'est plus qu'un objet de dérision.

Après la tyrannie des esprits, celle des consciences; après la discipline de l'école, celle de l'Église. C'est le grand débat du siècle. Catholiques et réformés se disputent le monde avec un égal acharnement et un mépris égal pour la liberté. Voyons quelle position Rabelais va prendre entre les deux camps.

IV

On a tout dit sur les désordres de l'Église au début du XVIe siècle. Cependant ceux qui seraient tentés de croire, avec l'apologiste Janssen, que le tableau a été chargé à dessein par la haine des protestants, feront bien de relire Rabelais. Ils se rappelleront qu'il était de la maison, qu'il porta toute sa vie la robe ecclésiastique, qu'il vécut longtemps à deux pas de la cour pontificale, dans la familiarité d'un cardinal et qu'il fut bien accueilli de plusieurs papes. Ils comprendront alors l'exclamation de François Philelphe sur l'étonnante liberté de langage dont on jouissait à Rome : « *Incredibilis quædam hic libertas est* ».

Les dates ont ici de l'importance : de même chez nous, avant et après 1789. Dans les grandes crises, quelques années, quelques mois suffisent à changer les esprits. Au XVIe siècle, avant et après la confession d'Augsbourg, avant et après la convocation du

concile de Trente (1545), il y a un abîme. Lorsque parurent les premiers livres du Pantagruel, c'est-à-dire entre 1530 et 1540, on était encore plein d'espoir. Des esprits modérés rêvaient la conciliation. Érasme écrivait son traité *de Amabili Ecclesiæ concordia*. L'Empereur poursuivait la réunion de cette grande assemblée, dont il aurait voulu faire les États Généraux de la chrétienté, à la condition d'y jouer le rôle d'arbitre. Tout le monde désirait une réforme : seulement on n'était pas d'accord sur les moyens. Il nous est facile de comprendre ces perplexités qui, sous une autre forme, ont agité notre siècle. Les uns voulaient élargir les cadres de l'Eglise, les accommoder aux idées du temps et faire du christianisme une sorte de philosophie tolérante, capable d'absorber peu à peu les dissidents. Les autres ne voyaient de salut que dans la doctrine étroite qui fortifie le principe d'autorité, relève les barrières du dogme et repousse toute transaction comme un crime. La réaction trouva son apôtre dans Ignace de Loyola, qui dressait au combat son armée silencieuse. Rabelais, sans autre force que le simple bon sens, fut le porte-voix le plus éclatant du parti libéral.

Il se mit joyeusement en campagne et attaqua d'abord ce qu'il connaissait le mieux, à savoir les moines gourmands, poltrons, paresseux, bavards et inutiles. A vrai dire, le sentiment populaire était si prononcé contre eux, que la victoire semblait facile. Comment donc se fait-il, dit Epistemon, « qu'on rechasse les moines de toutes bonnes compagnies ? — Si entendez pourquoi un singe en une famille est

toujours moqué et harcelé, vous entendrez pourquoi les moines sont de tous refuis, et des vieux et des jeunes. Le singe ne garde point la maison, comme un chien; il ne tire pas l'aroy, comme le bœuf; il ne produit ni lait, ni laine, comme la brebis... Semblablement un moine (j'entends de ces ocieux moines) ne laboure, comme le paysan; ne garde le pays, comme l'homme de guerre; ne guérit les malades, comme le médecin;... ne porte les commodités et choses nécessaires à la république, comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous sont hués et abhorrés. — Mais, dit le bonhomme Grandgousier, ne prient-ils pas Dieu pour nous? — Rien moins, répond Gargantua. Vrai est qu'ils molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches.... Ils marmonnent grand renfort de légendes et psaumes, nullement par eux entendus.... Et ce, *j'appelle moque Dieu, non oraison.* »

Il semble que de tels adversaires ne méritent guère que le dédain. Aussi les plaisanteries des deux premiers livres sur la couardise des moines et sur les vertus spécifiques du froc sont-elles plus gaies qu'amères. Cependant, à la grande surprise des philosophes, ces ordres, qu'on croyait mourants, renaissaient et se propageaient. La plupart se réformaient à la vérité : mais ce n'était point ainsi que les libéraux entendaient la réforme de l'Église. Car bons ou mauvais, sévères ou relâchés, les monastères étaient les conservatoires de la doctrine étroite. Aux yeux de Rabelais, le moine, voué au célibat, sevré de la société de ses semblables, privé, par ses vœux, des plus honnêtes jouissances et se dédom-

mageant en secret de la sévérité de la règle, était justement l'antipode de l'homme libre, complet, sain et dispos. Par suite, la multiplication des ordres réguliers, particulièrement des moines mendiants, l'irrite de plus en plus. Dans le prologue du livre III, il leur crie sans façon : « Arrière, mâtins!... Hors de mon soleil, canaille, au diable! » Il les harcèle chaque fois qu'il les rencontre : « J'ai, dit Raminagrobis mourant, à grande fatigue et difficulté chassé un tas de vilaines, immondes et pestilentes bêtes noires, fauves, blanches, cendrées,... lesquelles laisser ne me voulaient à mon aise mourir, et par fraudulentes pointures, importunités freslonniques, toutes forgées en l'officine de ne sais quelle insatiabilité, m'évoquaient du doux pensement auquel j'acquiesçais, goûtant le bien et félicité que le bon Dieu a préparés à ses fidèles.... » Panurge prend la défense des moines, mais de telle façon qu'il enfonce le trait : « Que lui ont fait les pauvres diables de capucins et minimes? Ne sont-ils assez enfumés et parfumés de calamité, les pauvres hères? Quel diable possède ce maître Raminagrobis qui ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, médit des pauvres béats pères jacobins? » Sur quoi, Epistemon lui démontre qu'il se trompe, et qu'il s'agit seulement des puces et des punaises, à moins que ce ne soit des diables.

Enfin, dans le dernier livre, celui qui ne parut qu'après la mort de Rabelais, les « frères fredons », c'est-à-dire les capucins, répandus en France depuis peu d'années, sont pris directement à partie. Cette dernière satire n'a point le mordant des autres. La

verve de l'écrivain s'est refroidie. Mais sa mélancolie a augmenté, au spectacle d'un monde si différent de celui qu'il avait rêvé. Il voit avec tristesse la France verser dans la réaction religieuse. « A cette heure, dit-il, connais-je en vérité que nous sommes en terre antichthone et antipode. En Germanie, l'on démolit monastères et défroque on les moines : ici, on les érige, à rebours et à contre-poil. »

Après les moines, ce que Rabelais raille le plus vertement, ce sont les prétentions de la cour de Rome. Dans le moine de son temps, il poursuit l'image du mysticisme avili et déformé. En attaquant l'idolâtrie papale, il tranche à sa manière le problème qui s'agite en Allemagne et que le concile de Trente, après de longues hésitations, va résoudre dans un sens hostile aux libertés de l'Église. Au moment où Pantagruel et sa suite débarquent dans l'île des Papimanes, ils sont assaillis par une foule enragée qui leur crie de loin : « L'avez-vous vu, gens passagiers ? L'avez-vous vu ? — Qui ? demandait Pantagruel. — Celui-là, répondirent-ils. — Qui est-il ? demanda frère Jean.... — Comment, disent-ils, gens pérégrins, ne connaissez-vous l'Unique ?... C'est celui qui est.... L'avez-vous jamais vu ? — Celui qui est, répondit Pantagruel, par notre théologique doctrine est Dieu.... — Nous ne parlons mie, disent-ils, de celui haut Dieu qui domine par les cieux. Nous parlons du Dieu en terre.... — Ils entendent, dit Carpalim, du Pape, sur mon honneur. — Oui, oui, répondit Panurge, oui-da, messieurs, j'en ai vu trois, à la vue desquels je n'ai guère profité. » L'évêque des papimanes, Homenaz, mène alors tout

le cortège contempler et baiser « les uranopètes décrétales ».

On connaît l'histoire de ce recueil fameux des consultations des Papes. A mesure que l'organisation de l'Église prenait plus de consistance et que le pouvoir du successeur de saint Pierre se développait, il avait bien fallu trouver dans le passé des titres pour justifier les prétentions nouvelles; car si un établissement purement humain peut, sans déchoir, se transformer avec les circonstances, une Église est forcée d'invoquer la tradition et doit chercher dans ses origines la loi de ses métamorphoses. On fabriqua donc de fausses décrétales, qui faisaient remonter jusqu'aux premiers siècles la primauté du siège de Rome. La falsification fut si bien faite que les Papes y furent pris les premiers et citèrent, en toute sécurité de conscience, les prétendus oracles rendus par leurs prédécesseurs. Les décrétales, vraies ou fausses, augmentées des additions postérieures, des Clémentines, des Extravagantes, devinrent un arsenal formidable où la cour de Rome trouvait toujours des armes. C'est cette forteresse que Rabelais attaque avec une singulière audace. Dans des pages dont l'ironie tranquille égale et dépasse les plus violentes sorties de Luther, il a peint de main de maître l'aveuglement d'une idolâtrie qui s'attache à la lettre plutôt qu'à l'esprit, les exagérations ridicules du langage dévot, les férocités d'un fanatisme qui mettrait à feu et à sang « les empereurs, rois, ducs, princes et républiques », et n'hésiterait pas à « les spolier de leurs biens, les déposséder de leurs royaumes, les proscrire, les anathématiser et non seulement

leurs corps, mais aussi leurs âmes damner au parfond de la plus ardente chandière qui soit en enfer », plutôt que de céder un iota de ces divins mandements. Jamais on n'a vu un fanatique plus gras, plus béat, plus innocemment cruel que cet Homenaz, qui se livre aux effusions lyriques des mauvais prédicateurs, tout en buvant ferme et prenant la taille aux filles. « O séraphique Sixième!... O chérubiques Clémentines!... O Extravagantes angéliques! comme sans vous périraient les pauvres âmes, lesquelles ça-bas errent par les corps mortels en cette vallée de misère! » Il faut qu'on abandonne toutes les autres études pour « incentrifiquer » ces divines décrétales « ès profonds ventricules des cerveaux ». O lors, et non plus tôt ni autrement, heureux le monde!

Cet enthousiasme imbécile faisait lever le cœur aux savants. Epistemon quitte brusquement la table au milieu de ces interjections. Mais Homenaz ne s'arrête pas pour si peu. Il trace le tableau du monde lorsqu'enfin les décrétales régneront. N'ont-elles pas toutes les vertus? « O lors abondance de tous biens en terre! O lors paix obstinée, infringible en l'univers!... O comment, lisant seulement un demi-canon, un petit paragraphe, un seul notable de ces sacro-saintes décrétales, vous sentez, en vos cœurs, enflammée la fournaise d'amour divin, de charité envers votre prochain, *pourvu qu'il ne soit hérétique*. »

Pendant qu'Homenaz reprend haleine, Panurge et ses compagnons racontent à leur tour les désagréments survenus par le simple attouchement des décrétales, qu'ils traînent dans les divers endroits où l'on jette les papiers de rebut. Et chaque fois le

papimane Homenaz de s'écrier : « Miracle ! miracle ! » ou bien : « Vengeance et divine punition ! » Il serait plus facile de blanchir un nègre que de le désabuser des vertus de son fétiche. Plus l'aventure est plate et basse, plus l'intervention du livre sibyllin paraît miraculeuse.

Il est, toutefois, un prodige que ce livre extraordinaire opère sans effort : c'est de tirer « par chacun an de France en Rome quatre cent mille ducats, et davantage. Est-ce rien cela ? dit Homenaz.... Trouvez-moi livres au monde, soit de philosophie, de médecine, des lois, des lettres humaines, voire de la sainte écriture qui en puissent autant tirer ? Point. » Le gros évêque nage en pleine béatitude. On dirait qu'il manie cet or à pleines mains. Il trouve que la France ne donne pas encore assez, « vu que France la très-chrétienne est unique nourrice de la cour romaine ». Puis son exaltation croissante se tourne contre les hérétiques : il invente des supplices variés : « Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez.... » Il a déjà la verve féroce de ces forcenés qui, quelques années plus tard, empochant l'or de l'Espagne, harangueront le peuple au coin d'une borne et le lanceront contre les huguenots. Lisez cela, si vous ne pouvez comprendre les fureurs religieuses de la fin du siècle. Vous verrez que, pour un bon décrétaliste, tout doit rentrer sous l'autorité du pape, même la conduite des armées et le gouvernement des États. « Qui fait le Saint-Siège apostolique et Rome de tout temps et aujourd'hui tant redoutable en l'univers...? Belles décrétales de Dieu. » Et quel est le but suprême de toute cette vaste machine, si

ce n'est de nourrir « les dévots religieux par les convents, monastères et abbayes », et d'augmenter « le fameux et célèbre patrimoine de saint Pierre » ? Le prélat continue de se griser de ses paroles autant que de bon vin. Son apologie grotesque se termine par un attendrissement d'ivrogne. Il marmotte des prières, baise ses pouces en croix, pense voir au fond de son verre vide « la gueule horrifique d'enfer », et commence à jeter « grosses et chaudes larmes ». Sur quoi les convives, « voyant cette fâcheuse catastrophe », entament un charivari de gémissements et commencent « au convert de leurs serviettes crier miaut, miaut, miaut, feignant cependant s'essuyer les œils, comme s'ils eussent pleuré ».

Cette satire est rude et gaie ; celle de l'île sonnante, au cinquième livre, est rude et chagrine. C'est que, dans l'intervalle, les libéraux n'ont cessé de perdre du terrain. Le Saint-Siège se montre de plus en plus sourd à leurs conseils. Dès 1532, il s'est aliéné à jamais l'Angleterre en refusant de ratifier le divorce de Henri VIII. Depuis lors il a perdu plus de la moitié de l'Allemagne. En excluant les protestants du concile de Trente, il en a chassé du même coup les conciliateurs et les modérés : il s'est prononcé pour la doctrine étroite. Aussi la révolution religieuse se propage en France et les libres esprits, qui rêvaient une réforme pacifique, se désintéressent peu à peu de la lutte.

Rabelais voulut au moins dire son dernier mot, ce qu'il a nommé lui-même « le pot aux roses découvert » ; il le fit sans ambages dans ce livre qui ne devait paraître qu'après sa mort. Comment se recrute

le clergé régulier? Par l'oisiveté des hautes classes, qui se débarrassent ainsi des bouches inutiles; par l'ignorance et la pauvreté du peuple, qui préfère le désœuvrement au travail. Ceux qui sont en danger de mourir de faim, pour ne savoir ni vouloir rien faire, ni travailler en quelque honnête art et métier;... ceux aussi qui n'ont pu jouir de leurs amours, qui ne sont parvenus à leurs entreprises et sont désespérés ; ceux pareillement qui méchantement ont commis quelque cas de crime et lesquels on cherche pour à mort ignominieusement mettre, tous advolent ici. » Voilà la triste clientèle qui entretient le fanatisme de l'Église, car toute réforme sérieuse commencerait par les ramener à la pauvreté évangélique. Les ordres de chevalerie religieuse ne sont pas moins avides. « Ils ne chantent, mais ils repaissent au double en récompense. » Avec leurs brillantes armures, ce sont les oiseaux de proie de l'Église. La paresse de ces oiseaux, les batailleurs comme les paisibles, dont toute l'occupation est « gaudir, gazouiller et chanter », s'entretient de la sottise du monde, vraie corne d'abondance « de tant de biens et friands morceaux ». Et le plus beau, c'est qu'au milieu de cette vie grasse et facile on fait son salut par-dessus le marché. Il est vrai qu'on n'est pas tout à fait son maître et que le célibat est gênant : Panurge l'insinue dans la délicieuse fable de l'âne et du roussin. Mais il y a des accommodements avec le ciel. La séance s'achève par l'exhibition de l'oiseau rare, de « Papegaut », accompagné « de deux petits cardingaux et de six gros et gras évesgaux ». Rien n'échappe aux malicieux specta-

teurs, pas même la maîtresse du Saint Père, qui se tient au-dessous de la cage, sous la forme d'une chouette. Ils sont fort scandalisés; mais avec l'insouciance française, avec le détachement du philosophe qui voit la cause de la raison perdue, ils disent : « Allons boire d'autant ». Vous faites bien, dit leur guide Editue : lorsqu'on boit et mène joyeuse vie, du moins on ne blasphème pas. Puis, voyant Panurge ramasser une pierre pour frapper « un gros vilain évesgaut qui ronfle », il s'écrie : « Homme de bien, frappe, péris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tout auras pardon du Papegaut : à ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés : encore ceux qui d'eux après naîtraient, en seraient infortunés. »

Donc, le parti libéral était vaincu : la réaction triomphait dans l'Église. Eut-elle lieu de s'en féliciter? Non seulement elle élargit l'abîme qui la séparait des protestants et déchaîna sur la France et plus tard, sur l'Allemagne, la plus effroyable guerre civile; mais encore elle coupa pour jamais le câble qui la rattachait à la philosophie. Nous avons été élevés à considérer la foi religieuse et le libre examen comme des ennemis mortels. Il n'en était point de même au début du XVIe siècle. Beaucoup de grands esprits, comme Rabelais, ne voyaient pas plus d'opposition entre le dogme et la raison qu'il n'en existe entre un symbole ingénieux et une vérité abstraite. Dans une doctrine, ils ne séparaient point le vête-

ment du corps, ni le corps de l'âme. Mais du jour où l'Église refusa de faire aucun sacrifice et voulut emprisonner la foi dans les formules du moyen âge, ils s'échappèrent de cette geôle. Rabelais devint, presque involontairement, le père d'une lignée de libres penseurs et son esprit lui survécut : tantôt parmi les sages, tels que Montaigne ou Descartes, qui se mettent en règle avec les pouvoirs établis, tout en poursuivant leurs libres spéculations ; tantôt parmi les fous, tels que ces « libertins » du XVII[e] siècle, dont l'insouciante négation ne cessa de protester contre la doctrine officielle. Les huguenots furent battus, chassés ; mais l'esprit français prit son essor par la porte que Rabelais lui avait ouverte et s'accoutuma dès lors à chercher des voies en dehors d'une Église étroite, impuissante à le contenir, mais acharnée à le comprimer. Ainsi naquit et se perpétua le malentendu dont nous souffrons encore, entre les beaux symboles colorés, tout pleins de lumière orientale et le langage précis de la science. Conception étroite de part et d'autre : car pourquoi la vérité ne prendrait-elle pas des accents divers, selon qu'elle s'adresse à l'imagination ou au calcul, au cœur ou à la raison ?

V

L'œuvre de Rabelais, comme son siècle, tourne autour de la question religieuse, mais elle ne s'y renferme point. Cet éclaireur de l'esprit humain pousse de tous les côtés ses reconnaissances : il n'est presque

point de domaine qu'il n'ait exploré. On trouve une preuve de sens politique jusque dans cette passion singulière qu'il a montrée contre les gens de loi, depuis les présidents à mortier jusqu'aux humbles suppôts de la justice. Il était cependant l'ami de plusieurs magistrats éclairés. Mais il a conservé la sainte horreur des légistes en tant que légistes. Il les a poursuivis avec autant d'acharnement que Molière en mit plus tard contre les médecins; et jamais peut-être il ne fut un interprète aussi fidèle du sentiment populaire.

Le légiste, en effet, restait seul debout dans le naufrage des vieilles libertés de la France. C'est lui qui avait forgé l'arme du pouvoir absolu, pour la mettre entre les mains du roi. Il s'était fait l'avocat subtil du despotisme et le premier exécuteur de ses volontés. Avec les profits de cette autorité grandissante, il recueillait les malédictions du peuple qui n'osait pas s'adresser plus haut. Ce fut le côté âpre et dur du règne de François Ier. Ce roi chevalier était servi par des procureurs aux ongles crochus. La royauté avait de grands besoins. Tout cet appareil judiciaire, encore à demi confondu avec l'appareil administratif, devenait de plus en plus lourd; et Jacques Bonhomme, entre les officiers du roi et le seigneur encore puissant, ne pouvant obtenir justice, pliant sous une double charge, s'en prenait de ses malheurs à ces « chats fourrés », commodément assis dans leur hermine et sur les fleurs de lis. Un sentiment touchant plaçait la personne du prince au-dessus de cette tyrannie subalterne et mettait en lui l'espoir suprême de la nation. Rabelais n'aurait garde

de confondre le grand Roi « qui est tant bon et tant bénin », avec les gens de justice « enragés et affamés de sang chrétien ». Il rappelle volontiers qu' « advenant le prince, cesse le magistrat », comme les étoiles s'effacent à l'apparition du soleil.

De même que pour l'Église, l'aversion de Rabelais pour les gens de loi paraît avoir traversé deux phases : la moquerie joyeuse et sans fiel, dans l'ardeur de la jeunesse, puis l'humeur chagrine du vieil athlète qui désespère de la victoire. Le procès du juge Bridoye et son interrogatoire par le président Trinquamelle sont de la première manière. Je ne connais dans notre langue aucune satire aussi profonde, abondante, incomparable, contre les lenteurs et les frais de justice, l'abus du droit romain et l'incertitude des jugements. Même après la Révolution et le Code civil, quelques-unes de ces critiques portent encore, si l'on songe à la forme scolastique de notre enseignement du droit, au nombre infini de tribunaux sans emploi, tandis que d'autres, comme le tribunal de la Seine, laissent les plaideurs se morfondre pendant des années, au langage prétentieux et suranné de notre procédure, au fatras de papier timbré qui défend les abords de nos greffes. La naïveté du bon Bridoye, qui juge des procès par le sort des dés, la discussion savante et fortement motivée par laquelle il justifie cette pratique, le luxe et la précision des citations, agrémentées des abréviations et références destinées à les rendre inintelligibles, l'interprétation réjouissante qu'il donne aux sentences des jurisconsultes, enfin le : « comme vous autres, messieurs ! » qui associe la cour elle-même à cette

douce et inoffensive prévarication, forment une scène de bonne comédie. Ses réflexions sur la maturité des procès dénotent une haute philosophie. « Je surseois, délaye et diffère le jugement, afin que le procès, bien ventilé, grabelé et débattu, vienne par succession de temps à sa maturité.... Le jugeant cru, vert, et au commencement, danger serait de l'inconvénient que disent les médecins advenir quand on perce un apostume avant qu'il soit mûr... Un procès, à sa naissance première, me semble (comme à vous autres, messieurs) informe et imparfait. Comme un ours naissant n'a pieds, ni mains, peau, poil, ni tête. » De même les procès n'ont d'abord qu' « une pièce ou deux : c'est pour lors une laide bête. Mais lorsqu'ils sont bien entassés, enchâssés et ensachés, on les peut vraiment dire membrus et formés. » Le petit discours souriant et bénévole de Pantagruel en faveur de Bridoye est un chef-d'œuvre. Tout le monde conclut comme Épistemon : « En matière de lois ambiguës, intriquées, perplexes et obscures », décider au hasard, c'est, après tout, le plus sage, puisqu'on s'en remet au jugement de Dieu.

Tout autre est le ton de la satire du cinquième livre. Il est vrai que nous passons du civil au criminel, du paisible tribunal où sommeillent les Bridoyes à la Tournelle et à la Grand'Chambre, où siègent les Grippeminauds fourrés d'hermine, « les mains pleines de sang, les griffes comme de harpie,... les yeux flamboyants comme une gueule d'enfer ». Toutefois il n'y a pas seulement « changement de compétence », comme on dit au palais. Le temps a mar-

ché, certains parlements se sont faits les complices de la tyrannie religieuse. Ils ont approuvé, ordonné, extorqué à la signature royale le massacre des Vaudois. Il ne se passe pas de semaine qu'une de leurs sentences n'allume un bûcher. La Grand'Chambre surtout, composée d'hommes endurcis, a mérité le surnom de *chambre ardente* parce qu'elle « vomissait le feu tous les jours », dit Th. de Bèze. C'est elle qui réforme les arrêts trop humains du Châtelet. C'est là que nous introduit Rabelais.

En passant avec lui le guichet, devant des juges en robe rouge, dans cette grande salle gothique si voisine de la chambre de torture, nous dirions presque avec Panurge : « Ah ! non, non, je n'y vais pas : retournons, retournons, dis-je, de par Dieu ! » Mais la porte s'est refermée derrière nous. Mieux eût valu écouter le lugubre avertissement du « gueux de l'hostière », c'est-à-dire du mendiant qui se tient à l'entrée : « Si vivez encore six olympiades et l'âge de deux chiens, vous verrez ces chats fourrés seigneurs de toute l'Europe, et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui est en icelle.... Parmi eux règne la sexte essence, moyennant laquelle ils grippent tout, dévorent tout.... Ils brûlent, écartèlent, décapitent, meurtrissent, empoisonnent, ruinent et minent tout, sans distinction de bien et de mal. » Tous les maux de ce monde ont été forgés en leur officine. Si leur méchanceté « est quelque jour mise en évidence et manifestée au peuple, il n'est et ne fut orateur tant éloquent qui par son art le retînt de les faire tous vifs là dedans leur raboulière félonnement brûler ».

Mais voici Grippeminaud lui-même, avec ses tics, son hoquet d'audience, son interrogatoire saccadé, nerveux, partial, plus dur qu'un réquisitoire, avec le cynisme du tyran subalterne qui, maître des vies, renonce aux circonlocutions hypocrites : « Malotru! nous allègues-tu innocence, or çà, comme chose digne d'échapper nos tortures? Or çà, nos lois sont comme toiles d'araignées, or çà, les simples moucherons et petits papillons y sont pris, or çà, les gros taons malfaisants les rompent, or çà, et passent à travers.... » Mais, objecte frère Jean, « monsieur le diable engiponné, comment veux-tu qu'il réponde d'un cas lequel il ignore? — Ici, dit Grippeminaud, on répond, je dis, or çà, catégoriquement, de ce que l'on ignore.... On confesse avoir fait, or çà, ce qu'on ne fit onques. On prétexte savoir ce que jamais on n'apprit. »

Rabelais ressemble à un géant qui ne mesure pas ses coups. La massue qu'il croit assener sur les vils instruments du pouvoir atteint le pouvoir lui-même, c'est-à-dire l'arbitraire, qui est le vice de la monarchie absolue. Ce n'est pas, comme le *Contre un* de La Boétie, une amplification de rhétorique, renouvelée des Grecs. C'est la révolte de l'âme française, capable à la fois de longue patience et d'explosion soudaine; un peu courte de vue; conservant sa foi dans le maître dont elle déteste les serviteurs, mais terrible lorsqu'elle est une fois désabusée. De pareils sondages éclairent notre histoire : sous la brillante surface couverte de palais et de châteaux, ils atteignent les profondeurs du sentiment populaire, ce courant qui s'enfonce et disparaît pendant

deux siècles sous les parterres, mais dont une oreille attentive peut discerner le grondement souterrain. La révolution française paraît alors moins extraordinaire : les protestations du XVIe siècle, à l'heure où le torrent tumultueux des libertés va disparaître, annoncent sa violente éruption à la fin du XVIIIe.

Il est impossible de suivre la satire de Rabelais dans tous ses développements : il remue trop de questions. J'ai voulu montrer qu'il était un homme de son temps et non point un simple rieur professionnel, encore moins un arrangeur de phrases. Plus son inspiration est particulière et concrète, plus elle m'a paru vivante. Nous aurons toujours assez d'abstracteurs de quintessence travaillant dans le général, qui nous diront, en termes plus ou moins heureux, que « l'homme » est ceci, et « la femme » cela. Quel homme et quelle femme? On est tenté de répondre avec Musset :

J'ai mon cœur humain, moi!

Il est reposant de rencontrer un écrivain qui s'occupe beaucoup moins de l'homme en soi que des hommes en chair et en os.

Cependant il ne faudrait pas supposer qu'il n'a saisi que des vérités accidentelles et fugitives. Non seulement toutes ces harangues si vives sont reliées entre elles par une pensée maîtresse et forment, dans leur ensemble, un plaidoyer contre tous les genres de servitude; mais encore plusieurs d'entre elles atteignent directement la vérité générale, humaine,

celle qui survit aux agitations d'un siècle. Telle la satire de l'ambition, représentée par Pichrochole et ses projets démesurés. Si l'insatiable maison d'Espagne a fourni le modèle; si les conseils de modération donnés aux princes pourraient être datés de la fin des guerres d'Italie et marquer le moment précis où les nations de l'Europe, fatiguées des stériles conquêtes, tendaient à s'asseoir dans leurs frontières naturelles, la leçon n'est pas moins éternellement vraie : Pichrochole pourrait s'appeler Napoléon. Tel encore ce « tiers livre » si justement admiré, le plus connu de tous, parce qu'il est le plus conforme à notre idéal littéraire : là sont décrites, on sait avec quel naturel et quel comique, les perplexités de Panurge touchant le fait de mariage. Je ne crois pas qu'on ait jamais montré avec tant de verve la vanité des conseils et l'aveuglement du pauvre esprit humain, sourd aux vérités désagréables, prompt à saisir les moindres apparences qui flattent ses penchants secrets.

Je voudrais seulement bien marquer le trait par lequel Rabelais diffère des peintres de mœurs. Ces derniers, Molière en tête, décrivent de préférence les vices et les ridicules, c'est-à-dire les déformations du caractère. Ils ont peint des avares, des jaloux, des hypocrites. Quand ils font intervenir les erreurs de l'intelligence, c'est pour en suivre les conséquences à travers les mœurs. Peu leur importe que Philaminte ou Trissotin raisonnent juste; ce qu'ils veulent nous faire voir, c'est un savantasse bouffi de sottise et de petits vers, c'est une femme prétentieuse qui oublie dans la société des étoiles

le gouvernement de sa maison. Le but de Rabelais est tout autre. Cet humaniste juge que l'erreur est grave par elle-même, indépendamment des conséquences qu'elle peut avoir dans la vie privée. Ce qui le fait rire, ce ne sont pas les travers du cœur : c'est la manière dont le cœur obscurcit notre jugement. Ce qui l'intéresse, c'est l'opération intellectuelle, et non ses applications pratiques : aussi ne prend-il même pas la peine d'inventer un dénouement.

Panurge désire se marier. Mais il ne lui suffit pas d'être assuré de son vouloir : il veut encore connaître l'avenir et savoir s'il sera trompé. Première cause d'erreur : nous sommes dupes de notre imagination qui veut pénétrer l'inconnu, au lieu de nous en tenir aux seuls faits certains que nous pouvons connaître et de considérer le reste comme « fortuit et dépendant des fatales dispositions du ciel ». Il consulte donc successivement tous les genres d'oracles, y compris les fous, les muets et les somnambules. Les oracles sont d'accord pour lui prédire, une fois marié, le sort qu'il a fait subir à d'autres; il y a même, dans ces prophéties affligeantes, une progression très comique. Que fait cependant Panurge? Il emploie toutes les ressources de son esprit, et il en a beaucoup, à torturer le sens de l'oracle pour l'interpréter au gré de ses désirs. Vainement frère Jean lui prêche une résignation joyeuse aux accidents du mariage. Panurge n'est pas convaincu : le philosophe le plus robuste n'est point au-dessus de certains désagréments. La sagesse même lui parle par la bouche du théologien Hippotadée, la science par celle du médecin Rondibilis :

c'est le point culminant de la comédie; car si, dans les demi-ténèbres de l'art divinatoire, l'hésitation était excusable, il faut croire qu'un raisonnement lumineux dissipera tous les nuages accumulés à plaisir. Vain espoir! La passion l'empêche de voir et d'entendre. Il n'écoute que ce qu'il souhaitait d'avance. Il saisit la majeure du raisonnement, qui démontre l'utilité du mariage; mais quant à la mineure, qui en signale les inconvénients, elle lui échappe; et ses sentiments pour le donneur d'avis suivent les mêmes alternatives : bienveillants si on flatte sa manie, hargneux si on la contrarie.

Satire immortelle des sophismes du cœur : elle explique, mieux que la logique de Port-Royal, toutes les causes d'erreur et par suite l'incohérence de notre conduite. Ce sage a compris même l'écueil contre lequel vient échouer la sagesse. Il a vu comment le critique le plus pénétrant, dès qu'il s'agit de lui-même, n'est plus maître de sa raison. Il a mesuré, dans nos actes, la part de « l'équation personnelle », étrange réfraction qui déplace les objets, dès que notre amour-propre est en jeu. Lorsque ses contemporains méconnaissaient ses conseils de tolérance et de modération, il a pu se comparer à Rondibilis conseillant Panurge : les hommes de son temps — et peut-être de tous les temps — ont trop de passion, trop de fougue, tranchons le mot : trop d'égoïsme, pour se diriger d'après les avis de la science et de la raison.

VI

Sur le fond de cette immense composition où s'entassent, dans un apparent désordre, les figures et les symboles, une foule de personnages se détachent avec plus ou moins de relief et de vigueur, suivant le degré d'émotion qu'ils ont soulevé chez l'artiste. Quelques-uns n'ont qu'un geste de commande, déterminé par leur fonction : tels le sage Epistemon, le robuste Eusthènes, le souple Gymnaste, le rapide Carpalim et Xenomanes, le « traverseur de voies périlleuses ». Il n'en est pas de même des figures qui ont excité la verve ou la colère de Rabelais : celles-là sont vivantes. On les entend et on les voit. Il est impossible d'oublier les silhouettes du piteux Janotus, avec ses chausses déchirées ; du lourd et naïf Bridoye, ânonnant des citations; du gros Homenaz, avec sa platitude verbeuse; du maigre Editue, ce sacristain obséquieux, qui porte dans ses yeux les flammes de l'Inquisition ; ni la face sanglante, maladive du terrible Grippeminaud. L'ambitieux Pichrochole est aussi bien vivant. Il a le tempérament sanguin, la présomption, la vantardise, les accès de fureur et de subit abattement d'un fou qui va droit devant lui se casser la tête contre un mur, à la façon de Charles de Bourgogne. Et Dindenaud! Combien de fois avons-nous rencontré ce gros marchand avec son sac de cuir, ses lourdes plaisanteries, ses hyperboles, ses écus qu'il fait sonner, sa majestueuse corpulence et son œil malin qui guette le client?

Toutefois Rabelais glisse rapidement sur les caractères épisodiques. Il semble avoir la vision des foules plutôt que des caractères individuels ; et c'est encore un trait qui le distingue profondément de nos écrivains classiques. Sa pitié s'étend à tout ce qui souffre : après ses chers malades, il s'intéresse aux pauvres gagne-deniers, paysans, bûcherons, artisans, chacun portant le pli du métier. C'est pour eux qu'il invente un autre monde où les conditions seront renversées : le vilain deviendra grand seigneur et le grand seigneur vilain. Aussi, dès qu'il entre en propos, il semble qu'on voit se presser autour de lui toute une cour des miracles : loqueteux, goutteux, vieux buveurs à la trogne rubiconde, pauvres hères bossus et bancals. Tout cela sort, clopin-clopant, des bouges, des fumiers, des coins ténébreux du moyen âge et marche avec lui vers la lumière. Ou bien, comme Rembrandt, il descend lui-même dans les réduits infects et soudain l'espérance luit sur ces visages minés par la misère ou par la fièvre. Sa gaieté leur arrache un sourire. Ce rayon de soleil met une frange d'or à des haillons sordides. Il n'a d'ailleurs aucun parti pris : pas l'ombre de déclamation. S'il se présente un bon prince, une âme héroïque, par exemple un Guillaume du Bellay, il se lève, s'incline, fait taire toute cette famille de truands suspendus à sa robe et leur enseigne le respect des héros.

C'est justement parce qu'il a des vues d'ensemble et le sens des foules, qu'il a pu incarner trois aspects de l'âme française dans trois types immortels qui dominent de haut toute son œuvre : frère

Jean, Panurge et Pantagruel; les deux premiers représentant les incartades du corps et de l'esprit, tandis que le troisième rétablit l'équilibre.

Frère Jean nous offre certainement la révolte la plus comique et la plus écheveiée contre l'idéal ascétique. J'ai montré que Rabelais nourrissait une rancune personnelle contre cet être vide de substance, proposé par l'Église à l'admiration des hommes. Il ne suffirait pas de lui opposer, par manière de contraste, les réveils de la bête. Jeter le « froc horrifique » sur les épaules d'un vigoureux gaillard dont les gestes et les paroles sont un impudent démenti à tous les vœux monastiques; lui donner en outre toutes les qualités viriles qui sont interdites aux moines; chercher, dans le cloître même, la revanche du tempérament comprimé; attribuer à ce moine joyeux la passion de son état, parce que cet état prétendu religieux est devenu le plus favorable au déchaînement des appétits; faire du moine ainsi travesti le plus aimable compagnon et le plus sympathique, justement parce qu'il a secoué la lâcheté et l'hypocrisie de ses confrères, c'était un coup de génie. Un moine doit être chaste? Celui-ci regarde les filles de côté, « comme un chien qui emporte un plumail », et il a des procédés peu canoniques pour macérer la chair. Un moine ne doit pas verser le sang? Celui-ci tape comme un sourd et ne fait pas de quartier. Un moine doit être sobre? Celui-ci mange et boit comme quatre, et d'un tel entrain que le roi et toute sa cour s'esbaudissent à le regarder manger. Notez qu'il ne cesse pas un instant d'être moine, avec des bribes de psaumes entre chaque

bouchée. Il est, du reste, « jeune, galant, frisque, hardi, aventurier, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles : pour tout dire sommairement, vrai moine si oncques en fut, depuis que le monde moinant moina de moinerie ; au reste, clerc jusques ès dents en matière de bréviaire ». Aussi tient-il à son froc ; et quand on veut l'empètrer d'une armure, il a hâte de se défaire de ce harnois pour reprendre sa libre existence et son bâton de la croix. Tout le monde l'aime et lui fait fête, parce qu' « il n'est point bigot ; il est honnête, joyeux, délibéré.... Il défend les opprimés, subvient aux souffreteux, garde le clos de l'abbaye. » Voilà la vraie charité active : elle ne consiste point à marmotter des prières dans l'ombre des cloîtres, mais à lutter, à supporter le poids du jour. L'homme d'action a secoué la rouille de la vie contemplative. Il s'échappe, il court à travers champs, retroussant sa robe, relevant ses manches sur ses bras de boucher, ceignant ses reins de portefaix, traînant par la campagne, avec un tapage grotesque, les fragments de sa chaîne brisée. Jamais pareille ruade n'a été donnée dans les convenances ecclésiastiques. Jamais on n'a salué d'une telle fanfare la résurrection de la chair, ni peint avec une telle surabondance de verve un échappé de la bastille monastique. Et le personnage est deux fois vrai : de la vie réelle, car il ne dément point un instant ses origines ; on le sent copié sur le vif ; et de la vie symbolique, puisqu'il résume avec tant de force l'affranchissement de l'animal comprimé.

Panurge, à son tour, est la revanche de l'esprit, mais de l'esprit déformé par le moyen âge.

Il n'y avait point de place, dans l'ancienne hiérarchie, pour le mérite personnel tout nu. Il suffit de voir, sur le portail de nos vieilles églises, l'image de cette société : voici des métiers, des pèlerins, des moines ; et, par-dessus leurs têtes, des barons ; et au-dessus des barons, les rois ; puis plus haut que les rois, les saints et, tout en haut, la cour céleste. Parmi ces figures, il en est de fort originales quand on les considère de près ; mais elles sont sévèrement encadrées dans les interminables processions et comme emprisonnées dans les niches régulières d'une société à compartiments. C'est qu'il fallait appartenir à quelqu'un ou à quelque chose, seigneur ou corporation, maîtrise ou monastère. Même au XVIe siècle, Rabelais range, parmi les conditions les plus honorables, cette sorte de servitude volontaire qu'il avait pratiquée lui-même et qui consiste à « féablement à gens de bien soi asservir ».

En dehors des cadres consacrés, qui devenaient notoirement insuffisants, il n'y avait que brutalité pure et simple. Entre la chevalerie expirante et les ébauches encore timides d'ordre public, le droit du plus fort, le *Faustrecht* semblait reprendre possession du monde. Il gouvernait despotiquement l'Allemagne, et bien que la France fût alors plus policée, la vie n'y était pas toujours facile aux hommes qui n'avaient que leur esprit pour eux. C'est justement dans ces âges de transformation que les déclassés se multiplient et que leurs convoitises inassouvies, leurs ambitions trompées se tournent en fiel contre

l'ordre établi. Le monde se remplit d'une foule de talents sans emploi, de génies plus ou moins méconnus, trop paresseux pour agir, trop instruits pour se résigner, cherchant leur vie hors des cadres réguliers dans lesquels leur impatience naturelle ne saurait se contenir, prêts à tout faire, hormis le bien, sentant leur supériorité sur le bourgeois qui les insulte ou le baron qui les foule au pied, leur rendant leur mépris avec usure, intéressants malgré tout, parce qu'ils opposent l'intelligence à la brutalité, parce qu'ils représentent le triomphe de l'esprit sur la matière.

Tel est Panurge. Son nom veut dire : homme à tout faire. C'est le déclassé du XVIe siècle; plus tard il s'appellera Mascarille ou Sbrigani; plus tard encore Gil Blas; et, de nos jours, Giboyer. Du temps de Rabelais, quand il n'en peut plus et qu'il crève de faim, il entre au service d'un grand seigneur. Il se dédommage alors de l'oppression subalterne. Bien abrité derrière le puissant protecteur, il peut aboyer et mordre tout à son aise et rendre tous les dégoûts dont les bourgeois et les laquais l'ont abreuvé. De plus, il a son couvert mis, sa pitance assurée. Il est délivré de deux fléaux chroniques, l'oppression et la faim; par suite il retrouve sa liberté d'esprit. Sans doute, il y a de mauvais moments : Dindenaud, homme établi, l'appelle le « joyeux du Roi ». Le coup porte juste et blesse mortellement son amour-propre. Mais quelle vengeance raffinée il en tire, sans risquer sa peau! Chacun sait que les déclassés, quand ils se vengent, ont « du passe-temps pour plus de cinquante mille francs ».

Cette engeance pullulait en Italie. On rencontrait à chaque pas ces parasites effrontés, piliers d'antichambre, porteurs de messages, experts en matière de drogues, bravi, factotums ou mercures, toujours souriants, toujours prêts à vous expédier votre homme pour un prix modéré. En France, le type se recrute parmi les fruits secs des Universités. Il est tout aussi impudent, mais moins perfide, moins versé dans la manipulation des poisons, plus gai aussi, plus en dehors, capable de cruelles polissonneries plutôt que de crimes prémédités. Sans doute il y a telle de ces farces dont on peut mourir; mais « il ne l'a point fait exprès », comme disent les mauvais garnements; c'est la farce qui l'amuse : en un mot, personnage de comédie plutôt que de mélodrame.

Panurge est-il un fils de famille dégradé, ou un homme du peuple décrassé? On l'ignore. Au premier aspect, il est « beau de stature et élégant en tous linéaments du corps; mais tant mal en ordre qu'il semble être échappé ès chiens... ». Pantagruel le croit bien né. « Par ma foi, il n'est pauvre que par fortune : car je vous assure que, à sa physionomie, nature l'a produit de riche et noble lignée : mais les aventures des gens curieux l'ont réduit en telle pénurie et indigence. » De fait, il y a, dans son passé, des points obscurs. Il a été jusque chez les Turcs et raconte des histoires extraordinaires. Beaucoup de ces aventuriers, poussés par leur humeur inquiète, faisaient ainsi le tour du monde, c'est-à-dire de la Méditerranée, changeaient deux ou trois fois de religion et revenaient légers de scrupules,

riches de la connaissance des hommes. De ses voyages ou de ses études, il a gardé un nombre infini de langues : luxe inutile, pour un gueux; trousseau de clefs sans serrure, qui pend à sa ceinture et ne l'empêche pas de mourir de faim. Rabelais s'est repris à plusieurs fois pour tracer le portrait de ce drôle vraiment réjouissant, pour lequel il se sent des entrailles de père. Il était, dit-il, « de stature moyenne, ni trop grand, ni trop petit, et avait le nez un peu aquilin, fait à manche de rasoir et pour lors était de l'âge de trente et cinq ans ou environ, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il était quelque peu paillard et sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutefois il avait soixante et trois manières d'en trouver toujours à son besoin : dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait : malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur s'il en était à Paris;

Au demeurant, le meilleur fils du monde. »

Panurge ne fait son apparition qu'au second livre. Mais il est dès lors si bien mêlé au récit, que ses aventures et son caractère ne font qu'un avec l'œuvre. Nous dirions, en style de théâtre, qu'il est le *compère* de la pièce : rien ne vaut la lanterne de ce cynique pour éclairer les travers d'un ordre social dont il s'est émancipé. Il serait donc impossible de le montrer sous toutes les faces. Qu'il me suffise d'indiquer que, malgré des retouches successives,

le caractère est parfaitement suivi et qu'il est, d'un bout à l'autre, conforme à l'idée dominante : tous les défauts qu'il étale sont la contre-partie d'un monde gourmé, pédantesque, brutal, dans lequel un faux idéal chevaleresque dissimule à peine le recours perpétuel à la force. Si vous voulez vous rendre compte de la déformation morale que le moyen âge a fait subir à l'être humain, des vices qu'il a engendrés, de la manière dont un beau naturel est gâté par la servitude, comparez Panurge à un libre citoyen d'Athènes. Ses « mœurs et conditions » sont celles d'un mauvais étudiant. Ses farces féroces sont dirigées contre tous les pouvoirs établis, contre la police, contre les professeurs et tous les hommes qui affectent une certaine gravité, contre les laquais qui forment l'avant-garde insolente de la richesse, contre les élégants et les élégantes et leurs habits musqués, contre le recueillement qu'on doit garder dans une église, contre l'amour, le point d'honneur et le sentiment chevaleresque, dont il est l'antithèse à la façon d'un Sancho agressif et rusé. Son plus grand plaisir consiste à dépouiller la pauvre humanité de son extérieur décent, pour montrer sa honteuse nudité. Il est d'ailleurs aussi poltron que vindicatif : pour un tel homme, le courage n'est qu'un marché de dupe. Mais il est poltron avec tant de drôlerie qu'on lui pardonne.

En revanche, il est affranchi des défauts ordinaires aux hommes rangés. S'il n'aime point à payer ses créanciers, il est généreux comme un voleur et jette l'argent par les fenêtres. Il n'est point étroit ni calculateur. Son esprit, délivré des soucis vulgaires, s'élève sans effort jusqu'à la plus haute philosophie.

Ses inventions sont mirifiques et sa verve inépuisable. Il est vrai qu'il a, comme un autre, ses faiblesses : prêter à un pareil personnage le désir de se marier, de s'établir, montrer ce vaurien soucieux de prendre des sûretés pour son honneur conjugal ; puis, une fois mordu de cette tarentule, le rendre aussi agité, aussi aveugle que les bourgeois dont il s'est moqué, c'est un effet comique du même genre que l'amour d'un Arnolphe ou d'un Harpagon. Ce qui l'achève de peindre, c'est l'amitié de frère Jean. Ces deux joyeux drilles, de penchants si divers, l'un brave et l'autre poltron, l'un insouciant, l'autre rancunier, font la plus étonnante paire et sont l'un pour l'autre un sujet d'hilarité continuelle. Ce qui les unit, c'est une haine commune pour les cafards, cagots, chattemites, abstracteurs de quintessence. La révolte du tempérament donne la main à la révolte de l'esprit. Le moine exubérant, échappé du couvent, fait bon ménage avec l'échappé des galères et se tient les côtes à chacune de ses facéties.

Si ces deux personnages avaient occupé seuls le devant de la scène, on risquait de tomber dans le roman picaresque : l'œuvre entière eût penché vers la caricature. L'intervention de Pantagruel la redresse et la met d'aplomb.

Sur cette royale figure, les retouches sont faciles à suivre : ce n'est pas seulement parce que Pantagruel est le troisième de la dynastie ; la chronologie est le moindre souci de Rabelais. Mais manifestement le type s'est transformé sous sa plume à mesure que le poème se déroulait dans sa tête. Le géant populaire, qui couvre une armée de sa langue, devenait

un roi sage, débonnaire, grand capitaine, habile politique; et le souverain s'effaçait à son tour pour faire place au type plus général du maître et du grand seigneur libéral.

S'il est puéril de chercher, dans la succession des trois princes, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, l'image exacte de trois rois de France, il est certain que Rabelais s'est plus ou moins inspiré des modèles qu'il avait devant les yeux. Sa vie s'est écoulée sous deux monarques dont l'un a mérité le titre de Père du peuple et l'autre celui de Père des lettres. Il n'avait pas connu le médiocre Charles VIII et il entrevit à peine le médiocre Henri II. On ne doit pas oublier que les qualités de François Ier étaient de celles qui frappent le plus les contemporains, tandis que les défauts de sa politique ont été relevés par la postérité. Il avait cinquante-deux ans lorsque l'ambassadeur vénitien, Maximo Cavalli, traçait de lui un portrait qui s'appliquerait parfaitement à Gargantua ou à Pantagruel : « Il est d'une prestance tellement royale que, sans le connaître, ni avoir jamais vu ses portraits, il n'est pas un étranger qui ne dise en l'apercevant : c'est le Roi.... Il est d'une excellente complexion, d'une constitution vigoureuse et gaillarde que n'ont pu ébranler les échecs, les disgrâces et les fatigues qu'il n'a cessé d'endurer. Il tient à vivre gaiement et sans trop de soucis. Il aime la recherche dans ses habillements. Si son corps supporte aisément tous les genres de fatigue, il ne fatigue pas son esprit à réfléchir plus qu'il ne faut. Pour les affaires de première importance. dans les questions de guerre et de paix, le Roi ne s'en rap-

porte qu'à lui.... Il est doué d'un jugement excellent, d'un savoir des plus étendus [1] », etc.

Il était naturel, et conforme au tempérament national, de chercher un point d'appui dans la royauté, si brillamment représentée. Molière, qui ne faisait pas de politique, ne put jouer ses contemporains que grâce à la protection du roi. Rabelais fit mieux : par goût autant que par nécessité, il fit du souverain la figure centrale de son œuvre. Par lui seront réparées les erreurs et les injustices des officiers inférieurs. Sa longanimité, sa modération, sa piété font contraste avec la folie de ses adversaires. Il déteste la fausse philosophie. Il écrit des lettres admirables sur les sentiments de famille et sur le vrai savoir. On sent qu'il va fonder le Collège de France. Il est pacifique, mais quand on l'attaque, il conduit les opérations en stratégiste consommé. La bonne tenue de ses troupes fait mieux ressortir le désordre des ennemis. Toute réforme des mœurs ou de la société, tout découle de ce souverain patriarcal, dont la bonhomie familière n'annonce pas encore un despote.

Mais à partir du troisième livre, le type s'épure et s'élargit. La politique et la guerre passent au second plan. Pantagruel, avec son cortège d'amis, est moins le souverain que le « maître » en général, le dépositaire d'une autorité douce et forte. Il pourrait s'appeler du Bellay aussi bien que François I[er]. Sous cette dernière forme, Rabelais l'aime et nous le fait aimer. Il exprime sa tendresse pour ce « grand

1. Voir Paulin Paris, *loco cit.*, p. 366.

bonhommet » avec une effusion qui n'a rien de servile. Le ton de Pantagruel parlant à ses familiers et « domestiques », sa tolérance, sa mansuétude, son humanité et même son urbanité nous font comprendre ce qu'il y avait de délicatesse et de dignité dans ces relations que notre orgueil démocratique juge si difficiles. Au point de vue littéraire, Pantagruel joue, dans la satire, le rôle du raisonneur. Il est plein de bon sens. Il corrige d'un mot l'excès du paradoxe, blâme la plaisanterie trop cruelle et ne veut pas qu'on mêle le nom de Dieu aux histoires ordurières. Mais comme le maître tranquille et fort est supérieur aux raisonneurs de notre comédie! Comme il a l'esprit plus étendu, l'âme plus grande! Molière lui-même, enfermé dans le cadre de la comédie bourgeoise, dut confier le rôle de l'homme sensé à de pâles Cléante, à d'insignifiants Ariste. Ce sont eux-mêmes des bourgeois : ils ont un petit code de sagesse à l'usage des gens du monde; et si l'on suivait leurs conseils à la lettre, toute originalité, toute passion, toute audace de la pensée disparaîtrait.

Pantagruel, au contraire, prend plaisir au mouvement de l'esprit pour lui-même. Il s'amuse des raisonnements les plus extravagants, parce qu'il est le maître et qu'il peut arrêter le jeu quand il lui plaît. Les raisonneurs de Molière sont en état de défense : ils discutent avec des égaux. Ils ne peuvent rien céder. Pantagruel est placé trop haut pour que la sottise ou la folie l'atteignent. C'est un bon cavalier qui peut laisser la bride sur le cou à sa monture, parce qu'il est sûr de la reprendre en main quand il veut.

Cette grande figure achève l'œuvre et nous fait comprendre, mieux que tout le reste, le rêve du XVIe siècle : à savoir la liberté sous un maître. Ces termes nous paraissent contradictoires. La suite des événements a fait ressortir qu'il y avait en effet contradiction. Mais dans un temps où l'on faisait cas surtout de la liberté de l'esprit, la suprême ressource était la volonté d'un prince éclairé. Ce fut, on le sait, l'illusion du XVIIIe siècle. A l'époque de Rabelais, c'était une vérité. Le prince ou le protecteur intelligent était le véritable libérateur qui brisait les chaînes forgées par le moyen âge ; et de même que cette volonté souveraine, personnifiée dans un homme, fixait l'assiette des grands États, de même elle pouvait couvrir de son indulgence les révoltes de la chair et celles de l'esprit, la turbulence et l'audace, les frère Jean et les Panurge.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE ET L'INFLUENCE

Nous avons suivi Pantagruel et sa bande à travers leur longue navigation. Nous voici parvenus au sanctuaire de la Dive Bouteille, où nous accueille « la vénérable pontife Bacbuc, avec sa compagnie, à face joyeuse et riante ». Comme Panurge, nous sommes avides de connaître l'oracle, le mot final et nous disons avec lui :

O Bouteille,
Pleine toute
De mystères,
D'une oreille
Je t'écoute :
Ne diffères !

N'oublions pas cependant que Rabelais se défend de toute conclusion dogmatique. Il nous avertit lui-même qu'il en a mis pour tous les goûts. Lorsque les convives de Bacbuc s'abreuvent à la « fontaine fantastique », chacun lui trouve une saveur différente ;

à Panurge semblait que ce fût vin de Baune; à frère Jean, vin de Grèce; à Pantagruel, vin frais de Mirevaux.

Semblablement, tous ceux qui, depuis trois cents ans, se désaltèrent à cette source de vie lui ont découvert cent propriétés miraculeuses et jamais la même. Car les uns en sont revenus sceptiques et les autres croyants. Les uns ont pris la moquerie, les autres le fond sérieux. Les uns y trouvent de quoi rire, et les autres, considérant que la peinture du monde réel est toujours mêlée d'amertume, sont bien près de pleurer. Ainsi se vérifie la prédiction de Bacbuc : « Buvant de cette liqueur mirifique, sentirez goût de tel vin comme l'aurez imaginé ».

Essayons cependant de résumer la doctrine; et puis nous verrons quelle place l'œuvre entière occupe dans l'histoire de l'esprit français.

I

Malgré la satire mordante, qui souvent emporte le morceau, malgré les plaisanteries graveleuses, malgré les longueurs, ce livre laisse une impression réconfortante. C'est qu'il s'en dégage une morale et une philosophie : non point une sagesse moyenne et vulgaire, offrant, après chaque épisode, une petite recette pour être heureux, comme on confectionne un manuel de cuisine; mais un système complet sur l'homme et sur le monde.

Ce système paraîtra bien suranné à quelques mo-

dernes bouddhistes : car c'est un optimisme intelligent, fondé sur la croyance en Dieu.

Toutefois Rabelais, génie pratique, laisse deviner plutôt qu'il n'affirme. Il est moraliste avant d'être philosophe et toutes ses préférences sont tournées vers l'action. Quels sont les grands noms qu'il cite d'abord parmi les plus mémorables « lanternes » de l'antiquité? Démosthène, Aristophane, Épictète : trois hommes de lutte, pour qui l'éloquence, l'art ou la méditation n'ont été qu'un moyen d'agir sur leurs semblables.

S'il fallait condenser dans quelques formules brèves les idées répandues dans son livre, voici quel serait à peu près le catéchisme rabelaisien :

Le développement du corps doit aller de front avec celui de l'âme.

C'est pourquoi, dans l'éducation de Gargantua, Ponocrate mêle à dose égale les exercices du corps aux études : il apprend « l'art de chevalerie », branle la pique, manie l'épée à deux mains, courre le cerf, lutte, saute, nage en eau profonde, en un mot subit la mâle discipline qui préparait alors un gentilhomme. On peut voir, dans Fleuranges et dans le journal de Louise de Savoie, ce que furent l'enfance et la jeunesse de François Ier.

Il faut remplacer les abstractions par des faits visibles et tangibles.

Le même Gargantua s'instruit par la vue des choses autant que par les livres. Il apprend l'astronomie en considérant l'état du ciel, l'histoire naturelle en discourant à table sur l'origine des aliments, la botanique en herborisant; et quand l'air est plu-

vieux, au lieu de s'endormir sur ses livres, il visite les ateliers des orfèvres, monnayeurs, tisseurs, imprimeurs, horlogers, apprenant et considérant « l'industrie et invention des métiers ».

L'âme est supérieure au corps, et, dans le domaine de l'âme, le sentiment moral au savoir.

« Comme en toi demeure l'image de mon corps, écrit Gargantua à son fils Pantagruel, si pareillement ne reluisaient les mœurs de l'âme, l'on ne te jugerait être garde et trésor de l'immortalité de notre nom, et le plaisir que (je) prendrais ce voyant serait petit, considérant que la moindre partie de moi, qui est le corps, demeurerait; et la meilleure, qui est l'âme, et par laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les hommes, serait dégénérante et abâtardie. »

Plus loin, à la fin de cette admirable épître, il ajoute : « Sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Le secret de toute science, comme de toute morale, est le retour à la nature.

Que dit Gargantua à Pantagruel? « Quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes consciencieusement, qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et frutices des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes.... » Certes il faut lire les livres des savants; mais il faut recourir sans cesse à l'expérience : « Par fréquentes anatomies, acquières-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme ».

Rabelais a présenté cette idée sous mille formes différentes. Dans le domaine moral, elle est le fond de sa philosophie. Ce qu'il déteste, ce sont les ennemis de la nature, qui l'ont faussée, violentée, torturée; qu'on la rende à elle-même : et la plante de bonne race, dont la sève est riche, ne manquera pas de se redresser. Il a, sur ce point, la foi robuste et les illusions de l'optimiste. Comme Thomas Morus, il a son Utopie : c'est l'abbaye de Thélème, dont il fait précisément le contraire de la règle monastique. Sur la porte de cette demeure idéale, il écrit : *Fais ce que voudras*. Là tout le monde est libre; rien ne s'accomplit par contrainte, et dès lors tout est bien : « Parce que gens libères, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice : lequel ils nommaient honneur. Iceux, quand par vile sujétion et contrainte sont déprimés et asservis, détournent la noble affection par laquelle à vertu franchement tendaient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié. »

Suffira-t-il cependant de la liberté? Non, il faut encore étouffer les germes d'égoïsme. D'où cette autre maxime :

La loi d'amour qui régit tout l'univers doit aussi régir la société.

Que l'on s'oublie soi-même, que l'on s'entr'aide; et ce sera « entre les humains paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquets.... Nul procès, nulle

guerre, nul débat.... Tous seront bons, tous seront beaux, tous seront justes.... »

Oui, mais nous sommes bien loin de cet idéal. N'y a-t-il point de remède contre les maux inévitables? Il nous a été donné par la doctrine stoïcienne, qui nous enseigne que tout est secondaire, si nous sommes fermes en notre vouloir. Mais pourquoi cette philosophie serait-elle morose? Avec un peu de hauteur d'esprit et de bonne humeur, ne peut-on se placer au-dessus des hasards de la vie, tout en prenant ce qu'elle offre de bon? De là ce principe de pantagruélisme qui est une sorte de compromis entre les stoïques et les épicuriens :

Jouis de tout et ne t'émeus de rien ;

« Car tous les biens que le ciel couvre et que la terre contient en toutes ses dimensions, hauteur, profondité, longitude et latitude ne sont dignes d'émouvoir nos affections et troubler nos sens et esprits. » De cette manière, le pantagruélisme « est certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites ».

Surtout *fais bonne figure à la mort.*

Pourquoi s'effrayer de la loi qui nous fait rentrer dans le sein de la grande nature? Ce sont les cafards qui ont entouré la mort d'un appareil affreux. Acceptons en fils soumis et reconnaissants « le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture ». Attendons la mort comme le bon poète Rominagrobis « avec maintien joyeux, face ouverte et regard lumineux ». A ce prix, nous goûterons d'avance « le bien et félicité que le bon Dieu a pré-

paré à ses fidèles et élus, en l'autre vie et état d'immortalité ».

Nous ne mourons pas tout entiers.

C'est là un principe essentiel de la philosophie pantagruéline. On ne pouvait faire de Rabelais un athée, car le nom de Dieu se rencontre à chaque instant sous sa plume. Mais, sur la foi de quelques mauvais jeux de mots de Panurge, envoyant « l'asne » d'un mourant à tous les diables, on l'a représenté comme un matérialiste. Rien n'est plus faux : il est étonnant que Henri Martin et d'autres s'y soient trompés. Ce n'est point à Panurge, c'est à Pantagruel ou à Gargantua qu'il faut demander la doctrine de Rabelais. Or ils n'ont jamais un instant d'hésitation. « Je crois, dit Pantagruel, que toutes âmes intellectives sont exemptes des ciseaux d'Atropos. Toutes sont immortelles, anges, démons et humaines. » Il est impossible d'être plus explicite.

Rabelais avait d'abord semé ces vérités au hasard, comme des réflexions suggérées par les incidents du récit. Cependant, à mesure qu'il avançait dans son œuvre et dans la vie, elles prenaient plus de consistance, et il trouvait, pour les exprimer, des formules de plus en plus nettes. C'est ainsi qu'au IVe livre il se moque d'Antiphysie, c'est-à-dire Contre-nature, laquelle n'enfante que des êtres contournés, absurdes, pervertis : « les matagots, cagots et papelards, briffaux, caffards, chattemites, cannibales et autres monstres difformes et contrefaits en dépit de nature ».

Plus significative est l'histoire de Gaster, « premier maître ès arts du monde ». Aux yeux de Rabe-

lais, la base solide de la civilisation, le point de départ est dans la vie animale, première matière de toute découverte et de toute invention. Les rêveries du moyen âge disparaissent devant cette vue claire de la nécessité physique : les conceptions les plus fines et les plus poétiques ont leur racine dans la satisfaction d'un appétit matériel. Mais en même temps, le service de maître Gaster ne doit être, pour ainsi dire, que la première chiquenaude qui met le corps et l'esprit en branle. Aux hommes actifs et industrieux, Rabelais oppose les « Gastrolâtres » qui ne travaillent pas, et « desquels le ventre est le Dieu : charge et poids inutile de la terre ». Ce joyeux compère, ce partisan des repues franches représente la simple gloutonnerie, sans action, sous les traits de l'ignoble déesse Manduce. En guise de conclusion, il nous engage toujours en buvant et mangeant ferme à « louer le bon Dieu notre créateur, servateur, conservateur, qui par ce bon pain, par ce bon vin et frais, par ces bonnes viandes nous guérit de nos perturbations, du corps comme de l'âme ».

Il est difficile d'imaginer une conception plus juste de l'homme et du monde, un ensemble de règles mieux appropriées à notre condition. Mais tant de sérénité, de bon sens et d'équilibre ne s'expliqueraient pas sans le support caché d'une croyance religieuse ou philosophique. Essayons de distinguer le germe fécond d'où cette morale est sortie, à savoir l'idée que Rabelais se faisait de la divinité.

C'est par là qu'il se rattache étroitement aux humanistes, et surtout à l'école d'Érasme. Entre la

Renaissance et la Réforme, à égale distance de l'insouciance païenne et du fanatisme biblique, il y eut, au XVIe siècle, un groupe de penseurs un peu dédaigneux qui rêvaient un christianisme élargi, dégagé de la lettre. Érasme est le chef de ce groupe. « Si l'on veut atteindre cette paix qui est l'idéal de notre religion, dit-il, il faut, autant que possible, peu parler des définitions du dogme et permettre à chacun, sur beaucoup de points, un jugement libre et personnel. » Ailleurs il montre que la mythologie chrétienne serait à peine supérieure à celle du paganisme, si on ne savait en comprendre le sens allégorique. Le sage doit donc dégager le symbole et laisser à la foule le dogme grossier. Un des disciples d'Érasme, Conrad Mutian, a précisé la doctrine : « Il n'y a qu'un Dieu. Ce sont les noms qui diffèrent, mais ne va pas le dire. Ce sont des vérités qui doivent être enveloppées de silence, comme les mystères d'Éleusis. Dédaigne les dieux inférieurs, et tais-toi. » Cette philosophie n'est point négative. Elle recommande la lecture des livres saints, mais avec discernement. Selon Mutian, le christianisme est ou devrait être la doctrine de l'humanité pure, contrairement au pharisaïsme, qui est la religion de la lettre et de l'esprit étroit. « La religion du Christ, dit-il, n'a pas commencé avec l'incarnation : elle était avant tous les siècles, comme la première naissance du verbe. »

La Réforme paraît un recul sur ce premier essor si pur et si haut de la pensée religieuse. Mais ces philosophes avaient un grand tort : il dédaignaient trop le peuple. Érasme, ce linguiste délicat, se van-

tait de connaître aussi peu l'italien que l'indien, et d'ignorer pareillement l'anglais, l'allemand et le français. Les autres sortaient de leur siècle pour se réfugier dans l'antiquité. Ils latinisaient leurs noms. « Un Fischer se transforme en Piscator. Un Schneider s'appelle Sertorius. Un Hans Yäger, d'abord Venator, se change en Crotus Rubianus. »

L'originalité de Rabelais, c'est d'avoir pris la doctrine et d'être resté populaire. Il partage la foi profonde et large des humanistes, mais non leur fausse délicatesse et leurs dédains. Des dogmes, il se soucie assez peu. Mais il revient sans cesse sur l'idée de Dieu, non pour le reléguer sur un trône solitaire, mais parce qu'il voit en lui l'achèvement naturel de toute manifestation de la vie. « Si priaient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense : et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandaient à sa divine clémence pour l'avenir. » ... « Mets tout ton espoir en Dieu, et il ne te délaissera point. Car, de moi, encore que sois puissant, toutefois je n'espère en ma force ni en mon industrie; mais toute ma fiance est en Dieu mon protecteur, lequel jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée. »

Pour établir le culte philosophique, il n'est pas nécessaire de rejeter la religion révélée : le Christ est toujours « celluy roi servateur auquel ont pris fin tous oracles et toutes prophéties : comme, advenante la lumière du clair soleil, disparent tous lutins, farfadets et ténébrions ». Il suffira de passer sous silence toutes les parties accessoires qui embarrassent le

dogme et de s'élever à une conception plus large de la figure du Christ. Cette conception, il l'exprime avec une rare élévation dans le chapitre intitulé : « Comment Pantagruel raconte une pitoyable histoire touchant le trépas des héros ». S'emparant d'une légende antique racontée par Plutarque, sur la mort du dieu Pan, vers le temps de l'empereur Tibère : « Je l'interpréterais, dit-il, de celluy grand Servateur des fidèles, qui fut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prêtres et moines de la loi mosaïque.... A bon droit peut-il être, en langage grégeois, dit Pan. Vu qu'il est le nôtre Tout : tout ce que nous sommes, tout ce que nous vivons, tout ce qu'avons, tout ce qu'espérons est lui, en lui, de lui, par lui. C'est le bon Pan, le grand pasteur, qui non seulement a en amour et affection ses brebis, mais aussi les bergiers.... Pantagruel, ce propos fini, resta en silence et profonde contemplation. Peu de temps après, nous vîmes les larmes découler de ses œils, grosses comme œufs d'autruche. »

Je n'ai jamais lu ce passage sans penser au Christ puissant de Michel-Ange qui réunit sur son front inspiré la grandeur chrétienne et la sérénité robuste des dieux anciens. Couronné de pampre et protégeant la vierge, Dieu de l'âme et Dieu de la nature, il réconciliait l'esprit et la matière, l'ancien monde et le nouveau. Combien supérieur à ce jeune homme blond et fade qui montre aux fidèles de nos jours son cœur ensanglanté !

De même que les Grecs avaient écrit sur le temple de Delphes les aphorismes de la sagesse antique,

Rabelais, tout en badinant et parodiant le style des oracles, donne le dernier mot de sa doctrine dans les deux devises inscrites sur le temple de la Dive Bouteille. La première est une vérité morale :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

En d'autres termes : soumission intelligente à l'ordre des choses. Nous sommes les jouets ou les instruments d'une puissance supérieure. Nos résistances, nos systèmes, nos prétentions sont emportés comme un fétu de paille par la grande roue de la nature, que nous n'empêcherons pas de tourner. Mais nous pouvons améliorer notre sort en comprenant ses lois et en y conformant notre volonté.

La seconde devise est une vérité philosophique :

Toutes choses se meuvent en leur fin.

Donc il y a de l'ordre en ce monde; et c'est assez pour avoir confiance en Dieu. Au fond, sur cette terre, il n'y a que deux cultes et deux philosophies : les uns adorent Sa Majesté le Hasard, et naturellement, n'espérant rien de l'avenir, ne voyant ici-bas que des apparences trompeuses et des combinaisons fortuites, ils sont pessimistes. Les autres croient fermement que ce monde est conduit vers le mieux par une intelligence souveraine : et ceux-là sont optimistes.

Au milieu du joyeux délire bachique qui clôt dignement son poème, Rabelais a placé sur les lèvres de la prêtresse Bacbuc quelques mots que je ne peux m'empêcher de considérer comme son testament : « Nous établissons le bien souverain, dit-elle, non en prendre et recevoir, ains en élargir et donner; et heureux nous réputons, non si d'autrui prenons et

recevons beaucoup,... ains si à autrui toujours élargissons et donnons beaucoup ». Puis elle ajoute ces belles paroles reprises plus tard par Pascal : « Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun circonférence, que nous appelons Dieu ».

Pour moi, je cherche vainement une plus belle doctrine, plus simple, plus tolérante, plus élevée et plus claire. Après deux ou trois siècles de subtilités, ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de revenir à cette large conception du monde qui voit le mal, espère le mieux et se confie en la providence divine.

II

Nul doute que la philosophie de Rabelais n'ait compté chez nous beaucoup d'adhérents déclarés ou secrets. Cependant, comme elle n'était point présentée sous une forme raisonneuse, ni hérissée de termes barbares, ni réduite en formules géométriques, on ne peut pas dire qu'elle fît école : son influence resta purement individuelle.

Il n'en fut pas de même pour l'influence littéraire du vieux maître, car il est, en France, l'ancêtre commun d'une double lignée, celle des comiques et celle des réalistes.

D'abord il peut être appelé le père de la grande comédie : sans lui, Molière n'eût peut-être pas existé. Sa verve comique ne réside particulièrement ni dans les formes du style, ni dans le détail des incidents.

Elle sort de l'œuvre tout entière. Il faut en avoir fait le tour et prendre un peu de recul pour mesurer la portée de ce rire sonore dont l'écho retentit si loin.

Je ne prétends pas qu'avant lui, les Français ne savaient pas rire. Dieu merci, cette bienfaisante contraction du diaphragme, cet épanouissement de la rate font partie du tempérament national. Est-ce, comme on l'affirme, un effet de notre doux climat? ou bien la race gauloise est-elle particulièrement douée pour saisir les contrastes et pour s'en divertir? je l'ignore. Que ce soit insouciance ou joie de vivre, esprit caustique ou bien-être, nous aimons à rire; et les écarts de notre prochain s'offrent d'abord à nous sous la forme plaisante.

Mais avant Rabelais, le comique était de qualité inférieure. Il ne peut en être autrement dans une société féodale : point de plaisanterie profonde sans liberté d'esprit. L'homme qui fait rire les grands est un amuseur, un bouffon, c'est-à-dire un complaisant. Le rire est trop souvent méprisable. Moquez-vous, devant un grand seigneur, d'un pauvre diable déformé par le métier, devant un géant d'un nain, devant des citadins, d'un rustre de campagne : vous êtes sûr de vous faire applaudir. Ou bien encore, tournez votre verve contre vous-même, rendez-vous ridicule à plaisir. racontez, comme Rutebeuf, vos mésaventures conjugales, montrez, par l'énormité de la plaisanterie, que vous n'avez pas d'intention sérieuse, distribuez à tort et à travers les torgnoles et les coups de poing : surtout respectez les pouvoirs établis, les préjugés de fond. L'assistance vous passera quel-

ques mots hardis. C'est une détente comme une autre que le maître accepte. Le moyen âge a toujours toléré les bouffons. L'Église supportait même de fortes plaisanteries, pourvu qu'on eût la foi. Mais ce comique est sans portée; il ne déplace pas l'idéal régnant: les saillies d'un Glorieux ou d'un Triboulet ne sauraient atteindre le roi de France. On rit une heure et il n'y a rien de changé.

Si cependant le goût de la satire l'emporte, si quelque conteur populaire attaque les préjugés du temps, presque toujours il est forcé de biaiser. Il a recours à des allégories plus ou moins transparentes. Le courtisan devient Renard et l'homme de guerre « Isengrin » le loup. A bon entendeur salut. Les gens d'esprit ne s'y tromperont pas. Quant au seigneur brutal et borné, il s'amusera du conte et ne sentira pas la pointe de l'allusion. Devant lui, dans la grand'salle, le poète ambulant récite son fabliau les yeux baissés, d'un air de sainte-nitouche; et tandis que le châtelain sommeille à moitié, bercé par la musique monotone des vers, le rimeur jette un regard d'intelligence du côté des pages, plus dégourdis, qui comprennent. Tout à l'heure, sur la place publique, entouré d'artisans et de pauvres diables comme lui, il se livrera davantage. Les manants riront sous cape : pas trop fort cependant, car le majordome ou l'intendant peut passer; alors on fera la bête. Ces vieux contes sont malicieux, narquois, mais ils ne sont pas comiques. Le rire, au lieu de se déployer largement, se retient et s'étouffe. Quelquefois sans doute, la créature courbée se redresse et l'indignation éclate. Mais alors ce n'est plus de rire qu'il s'agit :

le tempérament trop fort, en se cabrant sous l'aiguillon de la douleur, ne peut s'arrêter à mi-chemin. Il passe de suite à la colère et à l'invective. Pas de milieu entre l'humilité du parasite, qui sort ses petites malices au dessert, et le cri de haine de la foule séditieuse qui gronde à la porte du château, hurlant :

« Nous sommes hommes comme ils sont ».

En Allemagne, au XVIe siècle, le ton n'a pas changé. La masse, qui ne peut comprendre le fin sourire d'Érasme, passe immédiatement aux grosses injures, des injures aux coups, des coups à la guerre sociale. Le premier sentiment de révolte aboutit à la prise de Munster et aux saturnales de Jean de Leyde. Ce sont encore les mœurs du moyen âge. Parmi des reîtres ou des fanatiques, sous le règne de la force ou dans l'explosion des passions, il n'y a point de place pour le haut comique.

C'est pourquoi, même dans les moralités, farces et soties, le fond est aussi médiocre que la forme est plate. Tantôt ce sont « des figures métaphysiques qui parlent beaucoup, agissent peu et dialoguent sur des abstractions [1] », tantôt « l'observation comique se borne à décrire ce qu'il y a de plus bas dans la vie et dans les mœurs », sans qu'aucune idée morale vienne relever cette peinture minutieuse et puérile.

Ainsi jusqu'à Rabelais, le rire est timide ou monotone, quand il n'est pas dégradant. Le premier en France, il lui a donné toute son ampleur et toute

1. Cf. Larroumet, *la Comédie en France au moyen âge*, Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1891.

sa portée, « pour ce que rire, dit-il, est le propre de l'homme ». Sans doute, il n'est pas exempt des défauts de l'âge précédent. Il tombe souvent dans la froide allégorie, dans la farce grossière et dans la puérilité. Mais ces taches disparaissent dans la grandeur du service qu'il nous a rendu.

Je le comparerais volontiers à l'inventeur de la poudre; car c'est un nouveau genre d'explosif qu'il a découvert, une force qui se perdait en vains éclats et qu'il a domestiquée, disciplinée, armée enfin, non pas comme les bouffons de cour, ces tireurs de pétards, pour éblouir les gens ou pour accabler les vaincus de la vie, mais pour viser les abus triomphants qui se croient protégés par la force. Ce rire perce les meilleures cuirasses et traverse les plus gros remparts. Il nous a dotés par là d'une arme vraiment nationale. Ai-je tort de dire que c'est toute une révolution?

Ce n'est pas seulement la direction de la satire qu'il a changée : c'est la manière de s'en servir. Deux causes principales font avorter la plaisanterie : lorsque le travers qu'elle vise est vraiment trop insignifiant; lorsqu'au contraire il s'agit d'un fait si grave qu'il nous inspire de la crainte ou de l'horreur. Commençons donc par établir que rien, ici-bas, n'est digne de nous émouvoir à fond : c'est justement « cette gaieté confite en mépris des choses fortuites » qui nous dispose à voir dans le monde une vaste comédie plutôt qu'une tragédie. Une fois affranchis de la crainte, nous aurons assez de bonne humeur pour faire comme Pantagruel : « toutes choses prenait en bonne part, de rien ne se courrouçait ». En

second lieu, ayons nous-mêmes une conception juste de ce qui est naturel et sain : nous saisirons mieux les écarts de tout ce qui est faux et factice. Tout comique un peu profond suppose une philosophie de la nature. Prenant notre point de comparaison dans l'œuvre du créateur, notre rire paraîtra la revanche du bon sens et de la vérité.

Enfin, pour que le comique se soutienne, donnons aux travers la force, l'enchaînement, la durée, c'est-à-dire, autant que possible, toutes les apparences de la vie. Un fou est drôle quand il met de la méthode dans sa folie. Un monstre qui se croit beau, bien fait, qui se pavane dans l'estime de lui-même, nous fait rire par la persistance de son illusion. Pour que le personnage comique soit vivant, prêtons à sa sottise ou à son extravagance plus de suite qu'elle n'en a dans la réalité. La plupart des âmes flottent indécises entre le courage et la peur, entre l'esprit et la matière, entre la franchise et la ruse : le plus souvent même, notre propre cœur est tiraillé par des penchants contraires. Nous hésitons entre la sagesse et la folie, entre les conseils de la raison pure et les soubresauts du tempérament. Rabelais dut connaître ces alternatives. Il eut tour à tour, et peut-être simultanément, l'âme de Pantagruel, celle de Panurge et celle de frère Jean : l'une sereine et paisible, devant ses livres et dans son cabinet; l'autre, pleine de rancœur contre les humiliations de sa vie errante; et la troisième, joyeuse, insouciante et débridée, comme celle d'un enfant du peuple. Que va-t-il faire? Dédoubler cette âme riche, tumultueuse, pleine de conflits; incarner dans des

personnages différents ces tendances contradictoires; aussitôt ces figures vivantes vont s'éclairer mutuellement : de leurs rencontres, de leurs écarts et de leurs contrastes, le comique jaillit avec une puissance irrésistible. Frère Jean et Panurge, ces deux excentriques, ne pourront se regarder sans rire, tandis que Pantagruel marquera le centre, le point fixe, la forte doctrine où l'auteur s'installe, comme dans un observatoire, pour rire à son aise des folies qui l'environnent : il se divertira d'abord de ses deux acolytes, le moine et l'aventurier, enfants de sa chair et de son esprit, dont les faiblesses lui inspirent une secrète sympathie; puis, au delà de ce cercle intime, de tous les maniaques qui peuplent le monde.

Ainsi la grande comédie naquit chez nous d'un heureux concours de circonstances dont Rabelais offrit le premier modèle : détachement philosophique, répugnant au drame; — conception de l'homme conforme à sa destinée naturelle, c'est-à-dire entier, libre et sain; — faculté de mesurer l'écart qui sépare cette figure centrale des exemplaires réels et déformés; — puissance d'incarnation qui consiste à dédoubler les âmes pour personnifier leurs travers.

Employé par un savant humaniste contre les erreurs de son temps, c'est-à-dire principalement contre les vices de l'esprit, le procédé, transporté sur la scène et appliqué aux travers du cœur, devait donner la comédie proprement dite, ce que les anciens auraient appelé la comédie moyenne; dans les affaires d'État la satire politique; dans les questions religieuses ou sociales le conte philosophique à la manière du XVIIIe siècle.

Chose curieuse, l'influence de Rabelais ne se manifesta ni sur-le-champ, ni principalement dans le domaine de l'art. Ses imitateurs directs sont des maladroits qui lui empruntent ses personnages et son vocabulaire, mais ne sauraient lui emprunter son âme. La *Navigation du compagnon à la bouteille* (1545) ou bien la *Mithistoire barragouine de Fanfreluche et Gaudichon* ne sont que de plates contrefaçons. Le théâtre lui-même, au lieu d'utiliser cette veine gauloise, se traînait à la remorque de la comédie italienne. Il était entre les mains d'arrangeurs plus ou moins habiles, dont tout l'art consistait à découper, adapter et transporter chez nous les inventions d'un Arétin ou d'un Bibbiena. Aucun d'eux, pas même Pierre Larivey, n'avait assez d'ampleur pour comprendre Rabelais.

Les esprits étaient ailleurs : comment la muse comique élèverait-elle la voix, aux approches de la Saint-Barthélemy? Le drame était trop sombre, la sérénité manquait. Tout au plus peut-on supposer, comme le fait Mérimée dans sa *Chronique de Charles IX*, qu'un petit groupe de libres esprits, parmi ces seigneurs qui avaient offert à Rabelais un flacon en forme de bréviaire, conservaient le dépôt de la gaieté pantagruéline. On la vit reparaître quand le ciel s'éclaircit et lorsqu'il fut possible de discerner, derrière les grandes passions amorties, la mêlée des bas intérêts. Le spectacle cesse alors d'être terrible et devient grotesque : le rire hautain, digne de Rabelais, éclate dans les vers de Régnier et dans les harangues de la *Satire Ménippée*. Pendant que la nation rentre en possession de son bon sens et de sa belle

humeur, le même changement s'opère sur le trône. Aux princes de race italienne, figures bilieuses et contractées qui n'ont rien de gaulois, aux Charles IX, aux Henri III, succède un glorieux descendant de Pantagruel, dont il reproduit l'humeur sereine et débonnaire, la haute sagesse, le rire facile et large, l'élan irrésistible, la verte allure et la plaisanterie un peu grasse; idole du peuple français qui se reconnaît dans son maître, incarnation parfaite de l'idéal monarchique tracé par Rabelais. Henri IV découvrit, sous les débris des guerres civiles, l'arme du rire, oubliée depuis cinquante ans, et dans le cours de sa prodigieuse carrière il s'en servit plus d'une fois comme il eût fait d'un mousquet perfectionné.

La première moitié du xviie siècle n'est pas favorable aux fortes explosions comiques. Les hommes se polissent, le règne des salons commence, c'est-à-dire le règne de la femme. Les contrastes violents sont remplacés par des nuances. Nous voilà bien loin du coureur de grands chemins, avec son énorme rire et ses gros mots. Sa grossièreté ferait tache à l'hôtel Rambouillet. Du reste, le cardinal ne plaisante pas et prend mal la plaisanterie. Il semble que ces âmes héroïques, repliées sur elles-mêmes par la main du pouvoir, cherchent un dérivatif du côté de la passion intérieure et des sentiments tendres. La Fronde est presque une guerre de femmes. C'est le temps de l'amour quintessencié. Dès lors on ne rit guère; et la nation se couvre d'un vernis de gravité espagnole.

Pour notre bonheur, le fils d'un tapissier, cou-

rant la province avec une troupe de comédiens, retrouva l'âme gauloise, le XVIe siècle et Rabelais. A cette époque surtout, la province retardait de cinquante ans sur Paris. Les types y étaient plus frustes, plus anguleux, plus saisissants, plus irritants aussi. La vanité d'un Sottenville ou d'une Escarbagnas paraissait plus insupportable que la suffisance d'un Clitandre. Loin du maître, les Pourceaugnac se montraient aussi insolents que grotesques : lisez, pour vous en convaincre, le *Roman comique* de Scarron. Molière sentit la piqûre : Rabelais lui enseigna comment le rire nous console et nous venge. Il lui dit tout bas qu'au lieu d'agiter des marionnettes italiennes pour divertir les sots, il fallait mettre les sots eux-mêmes au bout des fils. L'influence du vieux maître est visible : non seulement Molière lui a fait des emprunts directs, tels que le caractère de l'ergoteur et certaines idées sur le mariage ; mais c'est la même philosophie, solidement assise sur le sentiment de l'homme naturel et complet ; la même horreur de toute grimace et de toute contrainte ; le même procédé de dédoublement qui anime et grossit les travers, et place à côté, pour mesurer l'écart, l'avocat du bon sens ; c'est enfin le même rire à longue portée qui va droit au vice essentiel, à travers la triple cuirasse de la bêtise, de l'amour-propre et de l'hypocrisie. Les applications seules diffèrent, parce que la scène et les acteurs ont changé. Frère Jean serait sans emploi dans un État bien policé. Panurge rétréci, rangé, toujours supérieur à sa condition, mais moins hardi et moins méchant, est devenu Sganarelle ou Scapin. Il est

entré « en condition » ; au lieu de gaspiller, il amasse pour ses vieux jours. Il met ses tours de gibecière au service des fils de famille. Sa philosophie s'est amoindrie : il a gardé quelque teinture de logique et de grammaire latine ; mais son raisonnement se casse le nez devant le froid scepticisme de don Juan et son latin ne lui sert qu'à faire, à travers la médecine, de folles irruptions qui mettent son cou en danger. Il se mariera même, lui qui a tant hésité ; il sera, du moins en imagination, ce qu'il craignait tant d'être et flottera indécis entre sa poltronnerie naturelle et le point d'honneur conjugal. Enfin, les deux grands génies, malgré la différence des temps, se rencontreront dans une haine commune contre les hypocrites. Molière ne sera pas plus tendre pour la dévotion de commande restaurée au XVIIe siècle, que Rabelais pour les papimanes. Le gras Homenaz, moins stupide, moins béat, moins confit dans la superstition du texte, instruit d'ailleurs par la casuistique, trouvera des accommodements avec le ciel et, sous l'habit laïque de Tartufe, se glissera dans les familles pour escamoter les testaments. Les deux rires se font écho à cent ans d'intervalle.

Molière tient une telle place dans les lettres françaises qu'il a fait oublier son ancêtre Rabelais. Ainsi, devant les portraits de famille suspendus dans la grande salle, l'œil s'arrête de préférence sur l'exemplaire le plus parfait de la race, qui a remporté les victoires les plus retentissantes, et néglige le tableau noirci où le fondateur de la dynastie se dresse avec sa barbe inculte et sa lourde

épée. Le culte exclusif de Molière ne fut cependant pas heureux. Pendant tout le XVIIIe siècle il enferma notre scène dans des bornes trop étroites et des procédés trop mécaniques. Regnard et ses pâles successeurs n'ont fait, avec plus ou moins de verve, que du Molière démarqué. C'est d'une source imprévue que devait rejaillir le grand comique, et peut-être sous l'influence directe de l'ancêtre commun. Voltaire, impuissant dans la comédie, retrouva, sous la forme du conte, le rire sonore, l'invention fantaisiste et le libre jugement du philosophe. Il avait beaucoup pratiqué Rabelais et changé plusieurs fois d'opinion sur son compte : d'abord rebuté par l'incorrection puissante qui est justement l'opposé de son style clair et rapide, il y revint pourtant, de même que la main patiente du connaisseur efface l'embu d'un vieux tableau et retrouve, sous la poussière des siècles, le mouvement et la couleur. Il y rencontra cette gaieté qui se joue à travers des fictions transparentes et les met au service des idées générales. Seulement, tant vaut l'homme, tant vaut le rire. La philosophie de Voltaire, malgré des bouffées généreuses, ne venait pas toujours du cœur : elle était un peu courte et comme étriquée. Il lui manquait des parties essentielles, et par exemple le patriotisme, si vif chez Rabelais. Aussi ce rire ailé, barbelé, résonne sec. Le comique chez Voltaire a l'aisance et les grâces de ces jolies marquises peintes par Nattier, aux yeux brillants, aux joues fardées, avec une mouche au coin de la lèvre : jamais ces femmes-là ne riront jusqu'aux larmes, car cela gâterait leur carmin. Il faut attendre la fin du siècle

pour trouver dans Figaro une nouvelle et brillante incarnation de Panurge : les deux types se donnent la main par-dessus les Frontin et les Lisette du répertoire. C'est, avec moins de bizarrerie et de cruauté, la même verve, la même insolence, les mêmes rancunes contre une société marâtre, le même mépris pour le seigneur stupide et fier. Seulement Figaro est pénétré de son importance ; il se sent grandir dans la décomposition de l'ancien régime, et n'ayant plus confiance dans Pantagruel, il va faire une révolution.

Notre siècle a beaucoup ri, et rit encore, bien qu'il n'en ait pas toujours sujet. On ne peut pas dire que l'imitation directe de Rabelais alimente la verve de nos auteurs comiques ou de nos pamphlétaires. Mais son esprit vit en nous : c'est ainsi que le sang de nos pères coule dans nos veines et que leur âme anime à notre insu notre visage. A travers les agitations de la surface, le bon sens et la bonne humeur subsistent comme les traits essentiels de la race ; une antique tradition littéraire porte nos préférences vers le rire qui jaillit de cette source toujours vive. Seulement le rire s'est démocratisé, comme le reste : la source du comique, au lieu de se condenser en un fleuve puissant, se répand dans les mille canaux de la vie bourgeoise. Vingt ou trente théâtres et un nombre infini de journaux, qui ont tous de l'esprit, pratiquent tous les jours de larges saignées dans le réservoir de la gaieté nationale, au risque d'éparpiller cette eau bienfaisante à la surface du sol.

Cependant, lorsqu'il se rencontre un tempérament plus fort et une âme plus haute, capable de féconder

par l'étude cette richesse naturelle, immédiatement on voit reparaître les traits de la grande lignée qui remonte à Rabelais. Pour ne parler que des morts, Émile Augier offre l'exemple le plus frappant de cet atavisme. Gaieté robuste, rire sonore, don de la vie, bon sens et courage, voilà pour les qualités extérieures; — philosophie solide et bienveillante, appuyée sur une large conception de la vie, mais fortifiée, cette fois, par un sentiment net du devoir, voilà pour les ressorts intérieurs; — dédoublement des types sociaux afin de faire ressortir les caractères par les contrastes : Verdelet en face de Poirier, Montmeillan à côté de Presle, Sergine contre Giboyer, voilà pour la méthode; — enfin pour achever cet air de parenté avec les grands ancêtres, Molière et Rabelais, la même haine de subtilités sentimentales et de la grimace hypocrite. Le faux idéal, qui veut emprisonner l'homme dans des formules étroites, l'asservir, le garrotter pour mieux le sauver et qui considère toute liberté d'esprit comme une suggestion du diable, soulèvera toujours l'indignation de ces vrais fils du sol français : périodiquement, de siècle en siècle, l'échafaudage de toutes les tartuferies s'écroule dans un immense éclat de rire. C'est notre force et notre salut. Dieu nous préserve de perdre jamais cette faculté du rire joyeux, du rire optimiste, qui suppose l'amour du naturel et la croyance instinctive dans un meilleur avenir. Dieu nous garde des brouillards qui, de temps en temps, passent sur notre beau ciel et voilent notre regard. Nous serions bien malades, le jour où, prêtant l'oreille à quelques penseurs dédaigneux, nous

dirions, comme certain écrivain délicat : « Le rire est inintelligent ». Vienne un Rabelais, ou simplement un Augier, pour crever ces lugubres sophismes.

III

Rabelais n'est pas seulement un grand rieur : il est encore un grand réaliste, le plus grand peut-être qui ait surgi en France avant le XIXe siècle. Il l'est, parce que, né dans les rangs du peuple, il parle la langue du peuple, savoureuse et pittoresque. Il l'est, parce qu'il adore la nature puissante et foisonnante, avec ses jets imprévus et ses brusques saillies. Il l'est encore parce qu'il observe et reproduit l'enchaînement des choses humaines, où tout se croise et s'entremêle, où les réflexions les plus graves peuvent être interrompues par un éclat de rire ; parce qu'il ne sacrifie volontairement aucun anneau de la chaîne sans fin, qui rattache l'existence chétive du moindre individu à tous les objets environnants et qui s'élève, de degré en degré, jusqu'aux nobles idées de patrie, de science et de religion. Rarement on a découpé en prose pittoresque, sonore et colorée, de plus larges tranches de réalité. Par sa verve créatrice, par sa haute philosophie, par sa vision large et pénétrante, il marche de pair avec les réalistes de la grande espèce. Il est le digne émule des Shakespeare et des Cervantes. Comme eux et autant qu'eux, il incarne le XVIe siècle, si riche et si touffu. Son exubérance, son amour de la vie représentent cette phase tumultueuse de notre

jeunesse qui prépara la virilité du siècle suivant. C'est la fontaine de Jouvence où chaque siècle est revenu boire, où le nôtre surtout devait retrouver la verdeur du génie gaulois. De même que les individus, les nations n'atteignent leur pleine maturité qu'au prix de certains sacrifices : il faut couper et tailler dans cette luxuriante frondaison juvénile, non sans un soupir de regret pour les rameaux sacrifiés et pour les fruits qu'ils auraient pu porter. Mais les peuples ont cet avantage que leur vie est longue et qu'ils peuvent parcourir plusieurs âges virils, en reprenant et fécondant tour à tour les dons de leur jeunesse. C'est ainsi que la France contemporaine, quand elle a fait l'inventaire de ses trésors, s'est attachée de préférence au côté réaliste du génie de Rabelais. Pour comprendre les motifs de cet attrait, on doit se rappeler quelles mutilations, peut-être nécessaires, notre grand siècle classique avait fait subir aux aspirations désordonnées de l'époque précédente.

Le XVIIe siècle est sans doute infiniment varié : c'est une illusion d'optique, que de le faire tenir tout entier dans les lignes monotones et majestueuses des parterres de Versailles. Cette pompe un peu froide exprime tout au plus la seconde moitié du grand règne : Louis XIV après Mme de Maintenon. Chacun sait que les œuvres les plus vigoureuses du temps ont été couvées, sinon enfantées, au milieu des agitations de la Fronde, ou même sous le règne orageux du cardinal de Richelieu : l'âme héroïque de Corneille s'est formée à une époque où la nation n'acceptait qu'en frémissant la discipline du pouvoir. Il n'en est pas moins vrai que le trait

dominant du siècle est d'avoir substitué l'ordre et la règle à la confusion puissante de l'âge précédent et créé une sorte d'orthodoxie dans toutes les provinces de l'activité humaine : en religion, les discordes violentes s'apaisent et font place au rêve d'unité morale qui nous vaut, malheureusement, l'expulsion des protestants, mais aussi la théologie forte et large d'un Bourdaloue, d'un Bossuet, d'un Fénelon ; — en philosophie, le titre principal de Descartes n'est pas d'avoir raisonné comme saint Anselme, ni douté comme Montaigne, ni invoqué le sens commun, à l'exemple d'Érasme ou de Rabelais lui-même : c'est d'avoir, le premier en France, construit un corps de doctrine dont toutes les parties se tiennent, une orthodoxie de la pensée que les Pères de l'Église française, au XVIIe siècle, ont pu s'approprier sans effort ; — en politique, les factions se taisent, mais l'originalité provinciale s'affaiblit sous la main de la royauté ; les délibérations tumultueuses des États généraux font place aux manœuvres savantes d'une armée de fonctionnaires.

La province des lettres demeura le refuge des esprits indépendants : on ne brûlait point les mauvaises tragédies par la main du bourreau. Toutefois elle eut aussi ses législateurs, gardiens du bon goût, restaurateurs de la langue, apôtres fervents des « trois unités », ministres jaloux de l'orthodoxie littéraire. Tout poussait nos écrivains vers une régularité grandiose : — l'esprit général du siècle ; — l'influence croissante de Paris, presque nulle au temps de Rabelais, si fortement établie cent ans plus tard qu'en dehors de la capitale il n'y avait point de

salut pour les beaux esprits; — l'influence des femmes et des salons, qui châtie le langage, corrige les manières, adoucit les aspérités, mais en même temps proscrit les locutions pittoresques et réprime la rude énergie. L'hôtel de Rambouillet réservait ses bonnes grâces aux Muses de cabinet, personnes studieuses, assurément fort bien élevées, mais qui n'auraient jamais avoué pour sœur aînée la muse de Rabelais, cette belle fille débraillée, courant au grand air et flânant dans les cabarets.

De plus, il fallait être circonspect : on se cantonnait presque toujours dans le domaine littéraire et plus spécialement dans la peinture du cœur humain, c'est-à-dire des sentiments privés, car le domaine public était le plus souvent interdit. On cite, il est vrai, les hardiesses d'un Fénelon et d'un Vauban, *Salente* et la *Dîme royale*. Mais on les cite parce qu'elles sont rares; et si timides qu'elles nous paraissent, ce fut assez pour faire passer un nuage sur le front du Grand Roi. Le tendre Racine essaya de plaider la cause du peuple : cette audace déplut au maître, et l'on affirme que Racine en mourut. Même dans la controverse religieuse, qu'est-ce que la querelle des Jansénistes, auprès des batailles de la Renaissance? Il n'en fallut pourtant pas davantage pour faire raser Port-Royal.

Ainsi, sous ce règne glorieux, l'esprit français se concentre et s'épure. Il gagne en force et en clarté. Il distribue les idées dans une belle ordonnance. Il peint de préférence les sentiments éternels et atteint par moments la sérénité de l'antique. Mais il tend à sacrifier la verve populaire et pittoresque,

le libre essor de la pensée, la peinture fidèle du détail. Il pénètre loin dans la région des vérités générales, qui ne dépendent ni des temps ni des lieux. Mais sa vue est courte dans le champ des faits concrets qui composent la vie des peuples; et c'est pourquoi, parmi tant de grands artistes, il ne compte pas un seul historien.

Tâchons de préciser, en nous plaçant au centre de la doctrine qui anime presque toutes les œuvres du siècle. A première vue, cette doctrine diffère peu de celle de Rabelais : c'est le même spiritualisme intelligent, le même bon sens, le même équilibre, la même foi chrétienne, moins tolérante il est vrai, mais aussi largement assise sur un fond de saine raison. Ce sont les mêmes conseils de retour à la nature : Boileau ne dit pas autre chose en son *Art poétique*. Par là, nos classiques sont les héritiers des humanistes de la Renaissance. Qu'y a-t-il donc de changé ? — Un point capital, à savoir l'idée que les hommes se font de l'âme humaine et de ses rapports avec le monde. Le *Discours sur la méthode* donne la clef de cette conception : l'âme existe en soi et par soi, indépendamment des organes et des circonstances extérieures. Bien plus, l'existence de cette âme est la seule certitude, puisque nous pouvons douter de nos organes et non de notre pensée. Par suite l'âme est le seul objet digne de notre étude. Il est intéressant de peindre les passions, c'est-à-dire la réaction des âmes sur les autres; mais, derrière cette éternelle comédie, le décor, c'est-à-dire la représentation du milieu, n'intervient que dans la mesure nécessaire à la vraisemblance. On aura soin

d'atténuer tout ce qui détournerait l'attention de l'objet principal.

Telle n'était pas la philosophie de Rabelais. S'il maintenait « l'âme intellective » au sommet de la hiérarchie naturelle, comme la tête est au sommet du corps, il était trop bon médecin pour ne pas la placer dans la dépendance étroite des organes et trop grand savant pour ne pas discerner les sensations multiples par lesquelles notre âme plonge à moitié dans la vie animale, comme une fleur tient à la tige et la tige aux racines. On a dit de nos jours : « L'homme est un bourgeon à l'extrémité de l'arbre de la nature ». Au moins, c'est la manière dont il pousse sur cette terre, quelle que soit la destinée qui l'attend au delà, lorsque le fruit s'est détaché du rameau. Donc l'arbre entier, qui nourrit le bourgeon de sa sève, vaut la peine d'être étudié. Tel est le but raisonné que se propose toute école réaliste et que Rabelais atteignit presque sans y penser.

Si le mouvement général du XVIIe siècle portait ailleurs, cette libre philosophie n'a jamais cessé d'avoir des fidèles. En face des Cartésiens, il y avait les Gassendistes. Molière, discutant avec Chapelle sur Épicure, disait : « Passe encore pour sa morale ». De même, en art, l'orthodoxie avait ses révoltés, ses dissidents ou bien ses habiles, ceux qui tirent leur révérence aux règles, et n'en suivent pas moins leur penchant. Il y a dans l'esprit français un tour observateur et narquois qui ne saurait rester toujours guindé sur les grands sentiments et qui se complaît dans la vérité toute crue. Ce courant de verve malicieuse et de réalisme, dont il faudrait chercher la

source, à travers Rabelais, jusque dans les vieux fabliaux, n'a cessé de murmurer gaiement à travers les futaies pompeuses du siècle classique, tantôt à fleur de terre et comme à demi perdu dans les herbes, tantôt ouvertement et au grand jour.

C'est La Fontaine surtout qui est à cette époque le vrai petit-fils de Rabelais du côté pittoresque et réaliste. Il devait, tout aussi bien que Molière dans la ligne comique, dépasser son aïeul par la perfection de son art, si ce n'est par l'abondance et la hauteur des idées. Il semble réunir tous les petits ruisseaux du réalisme, qui s'éparpillaient dans des satires sans portée, pour les recueillir dans le lit champêtre d'une rivière capricieuse qui s'attarde, mais suit sa pente, découpe de grands morceaux de ciel entre les reflets des rives verdoyantes, prodigue son eau limpide à tous les êtres de la création, et convie les hommes à se pencher sur son miroir mobile, pour y contempler l'image à peine grossie de leurs travers.

Celui-là ne peint pas de verve : il sait ce qu'il fait; la preuve, c'est qu'il conclut, pour ainsi dire, à contre-siècle, en opposant au système cartésien sa conception de la nature. Il ne pardonne pas à « certaine philosophie, subtile, engageante et hardie », de dire « que la bête est une machine ». Cette admirable fable est un véritable manifeste réaliste. Il tient, lui, que l'homme n'est point un être exceptionnel, isolé, séparé par un abîme du reste de la création; que les animaux sont ses très proches parents. Il propose de leur donner une âme « aussi bien qu'aux enfants »;

une âme « capable de sentir, juger, rien davantage », mais une âme, après tout,

> Pareille en tous tant que nous sommes,
> Sages, fous, enfants, idiots,
> Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux.

Il est vrai que pour rétablir l'équilibre, il confère à l'homme « un double trésor », une autre âme « fille du ciel », une raison qui perce l'enveloppe imparfaite et grossière. Mais l'important, c'est qu'il a ressoudé la chaîne qui nous rattache à toute la nature. Cette doctrine sent quelque peu le fagot : Rabelais l'eût désavouée au pied du bûcher, mais soutenue mordicus dans quelque transparente fiction. La Fontaine, pour la faire accepter des hommes de son temps, prit d'instinct le ton léger de la fable. Les histoires de bêtes ne tiraient point à conséquence. Un ingénieux badinage permettait d'accommoder la peinture des détails réputés vulgaires au goût d'un siècle qui voulait en tout la proportion et la mesure. On dirait que La Fontaine craint de forcer la dose. Il administre à ses contemporains la réalité sous forme d'apologues, c'est-à-dire en pilules : une dose tous les matins; c'est encore ainsi qu'on fait avaler ses fables aux petits enfants. D'ailleurs, s'il a plus de mesure, de finesse et de variété que Rabelais, il n'a pas, comme lui, la jovialité surabondante et l'indignation sanguine. En face des abus ou des vices, il montre plus de résignation que de colère. Ce trait lui est commun avec d'autres moralistes du XVII[e] siècle, par exemple avec La Rochefoucault et La Bruyère. Son ami Molière a-t-il involontairement pensé au « bonhomme »,

quand il a tracé le portrait de Philinte, ce tranquille pessimiste, qui considère ses semblables comme

> ... Des vautours affamés de carnage,
> Des singes malfaisants et des loups pleins de rage?

Et n'avait-il point devant les yeux quelque réminiscence du XVIe siècle, quelque tête de vieux ligueur obstiné, quand il opposait à cette philosophie mélancolique les « haines vigoureuses » d'un Alceste?

Le XVIIIe siècle, qui a tant fait pour l'esprit humain, n'est point, à proprement parler, un siècle réaliste. Rien ne montre mieux la différence des temps que les sens divers que les générations successives attachent au même mot. Chez Rabelais, la nature est l'antique *Physis*, la mère robuste qui embrasse dans son vaste sein tous les êtres, jusques et y compris l'homme. Sous la plume de Boileau, *nature* et *raison* sont termes synonymes : cela veut dire le naturel, à savoir l'observation exacte du cœur humain. Au XVIIIe siècle, la nature, c'est un paysage, c'est-à-dire un horizon « fait à souhait pour le plaisir des yeux ». Le plus souvent, on se croit « ami de la nature », quand on a fait un tour de parc, entre deux dissertations. Même après Jean-Jacques, le sentiment exquis de la nature, dont il est le restaurateur ou l'inventeur, est une sorte de dialogue entre notre âme et les objets extérieurs, auxquels nous prêtons gratuitement nos émotions :

> Rochers inaccessibles, que vous êtes heureux!...

Ce n'est point là cette *nature des choses*, cette grande créatrice chantée par Lucrèce et vénérée de Rabelais.

Le XVIIIe siècle en effet, qui a renouvelé la science et la philosophie, reste classique dans son style et dans ses procédés littéraires. Si l'âge précédent avait surtout étudié l'âme, celui-ci fait l'apothéose de « l'Homme ». Cet esprit généralisateur était un merveilleux instrument de découverte; mais il était plus apte à construire de vastes hypothèses qu'à en tirer les conséquences. Montesquieu voit distinctement l'influence du sol et du climat : mais les exemples qu'il cite nous paraissent souvent puérils et le don de la vie lui fait défaut. Condillac expose, en style de géomètre, la théorie de la sensation. Diderot invente la « comédie larmoyante »; mais, novateur plutôt que créateur, il suit un système au lieu de peindre la réalité, laissant à d'autres la gloire d'exécuter ce qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Le courant d'observation réaliste, qui avait traversé le XVIIe siècle, ne pouvait cependant tarir tout à fait : on lui doit deux œuvres immortelles, *Gil Blas* et *Manon Lescaut*. Toutefois, même dans ces ouvrages d'une vérité si précise et si particulière, le génie abstrait du siècle se manifeste par la sécheresse élégante du style, par l'indifférence de l'auteur pour le cadre où se passe l'aventure et par le soin qu'il a d'écarter ou d'atténuer le détail familier ou plaisant.

Il appartenait à notre âge de retrouver la Renaissance et Rabelais; de remettre en honneur, non seulement la peinture littérale, mais la poésie de la vie réelle. Cette révolution littéraire n'a point fait couler de sang : mais elle a été presque aussi pénible et lente à triompher que la révolution politique. Pour les admirateurs de l'abbé Delille, Rabelais était aussi

indéchiffrable que Shakespeare lui-même. Il fallait le commenter comme un auteur étranger. Plus tard, la bataille romantique confondit un instant tous les drapeaux. Il est difficile alors de discerner, dans la mêlée, la marche des troupes et le terrain conquis. Les préfaces sont des cris de guerre; les anciennes idoles sont renversées aux applaudissements d'une foule en délire, qui traite Racine de ci-devant. Les poètes montent à l'assaut du vieux Parnasse, comme les sans-culottes à la prise de la Bastille, sauf à s'asseoir le lendemain « sur leur tambour crevé ». Ce qu'on préfère, on le sait à peine : sont-ce les cathédrales, les pourpoints de velours, les nymphes de Jean Goujon ou les joyeusetés pantagruélines? Peu importe : tout plutôt que ce scélérat de Boileau. C'est la première ivresse de la liberté.

A distance et maintenant que les passions sont amorties, nous voyons mieux ce qu'il y eut de profitable dans ce renouveau de jeunesse. Parmi les sources anciennes où se retrempa le génie national, le puissant réalisme du XVIe siècle fut une des plus fécondes. On ne prétend pas faire ici l'histoire littéraire de ce temps, mais tout au plus rappeler les étapes du réalisme contemporain : d'abord la réforme du vocabulaire, chantée par Victor Hugo :

Plus de mot sénateur! Plus de mot roturier!

Puis, avec Balzac, la réforme du roman, qui cherche à reproduire la complexité de la vie et bâtit les caractères avec des circonstances locales et des détails matériels; — puis la même révolution ébauchée dans le domaine de l'histoire par Michelet, accomplie par

Taine dans le domaine de la critique et de l'art; — enfin les dernières tentatives, plus ou moins heureuses, pour étendre encore le champ de notre vision, soit en notant, d'un trait rapide et comme à travers un éclair aigu, la poésie des choses et le choc instantané des âmes; soit en peignant d'une main ferme et brutale la vie des classes inférieures; soit en s'efforçant d'introduire dans la langue, non seulement le parler gras du peuple, mais l'argot des faubourgs.

Quelle que soit la valeur, fort inégale, de ces œuvres, notre réalisme est en général plus pénétrant, plus méthodique, mieux informé, moins mêlé d'enfantillages que celui de Rabelais. En revanche, il a quelque chose de tendu que le XVIe siècle ne connaissait pas. Trop souvent l'auteur semble montrer le poing au bourgeois qui est cependant son unique lecteur; car le peuple ne lit guère les peintures qu'on fait de lui : presque toujours il préfère les romans à crimes ou à grands coups d'épée. Ce que nos écrivains réalistes pratiquent le moins, c'est la belle devise que je lis sur la couverture d'un livre contemporain, mais que Rabelais, ce me semble, appliquait beaucoup mieux : c'est la joie de vivre. Est-ce parce que notre siècle est moins jeune? Parce que nous en savons plus long sur la vie? Peut-être. On ne se donne pas à volonté les grâces de l'adolescence.

Mais il y a une cause plus profonde. Rabelais était à la fois réaliste et croyant : par suite, son tour d'observation était robuste et gai. Les misères de notre condition ne désespèrent que ceux qui n'y voient pas de remède. Malheureusement la plupart des excellents peintres qui s'attachent à reproduire

la vie moderne ont, en philosophie, des tendances négatives, et l'on s'en aperçoit aux ombres trop dures, aux crudités inutiles, aux caprices violents de leur pinceau. L'univers ne se déploie pas devant eux, comme au temps de Bossuet, sur le modèle d'une monarchie bien réglée, avec l'âme humaine au centre, Dieu sur le trône et la raison comme premier ministre. Ils n'ont pas davantage — au moins les derniers d'entre eux — la belle confiance du xviiie siècle dans les destinées supérieures de l'humanité. Sur leurs lèvres, le terme de nature change encore une fois de sens. Il désigne une sorte de force aveugle, inexorable, qui broie le faible sur son passage; et par une singulière contradiction, cette pitié, ce sentiment de justice dont ils ne peuvent se défendre eux-mêmes dans le cours de leur vie éphémère, ils l'éliminent décidément du gouvernement du monde. Dès lors le spectacle des choses humaines peut émouvoir leurs nerfs d'artistes, mais il aboutit à des conclusions désolantes.

Que penserait le vieux maître de ses lointains descendants? Trouverait-il, selon le mot de Musset,

> ..... Ce siècle indigne de satire,
> Trop vain pour en pleurer, trop triste pour en rire?

Ou plutôt ne rendrait-il pas justice à l'amour sincère de la vérité qui anime les hommes d'à présent? Certes il reconnaîtrait son sang; mais il voudrait nous communiquer un peu de sa belle humeur et de sa sérénité. « Gens de bien, dirait-il, quoi! qu'est-ce! qui vous meut? qui vous poinct? Êtes-vous donc entrés au conseil privé de Dieu? en la chambre de ses menus

plaisirs? Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français? Voulez-vous faire rétrograder les planètes? démancher les sphères célestes? proposer erreur aux intelligences motrices? Vous n'avez rien inventé, ô grabeleurs de sentences, tout meshaignés et matagrabolisés comme vous êtes. Votre aveugle Destin n'est que le vieux Saturne, dont il est parlé parmi les apologues antiques. Votre Univers sans âme n'est pas Nature, laquelle en sa première portée enfanta *Beauté* et *Harmonie* (sans copulation charnelle, entendez bien). C'est plutôt Antiphysie, laquelle de tout temps est partie adverse de nature. Cette Reine du monde sans yeux et sans oreilles, avec amples mâchoires, est une effigie monstrueuse, ridicule, terrible aux petits enfants. Attendez seulement un quart de siècle, — je n'en mens pas d'un mot : — cette horrifique déesse s'en ira rejoindre le grand diable d'enfer, dans le lieu où l'on met les vieilles lunes. Pour lors, mes amis, vous verrez disparaître et s'évanouir un tas de vilaines bêtes (ce sont vos raisonnements cornus) qui, par leurs importunités freloniques, vous empêchent d'apercevoir le tant beau et tant noble édifice construit par le grand Démiurge (c'est Dieu en grec). Ne croyez donc point, sur la foi de quelques faux astrologues, qu'il y ait autre gouverneur de l'universel monde que Dieu le créateur, lequel, par sa divine parole, tout régit et modère, et sans la maintenance et gouvernement duquel toutes choses seraient en un moment réduites à néant. Voilà mon secret. Prenez-le si voulez. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1768-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P1-11.

